Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Maurice Leblanc

LA FRONTIÈRE

Première publication dans l'*Excelsior*
du 16 décembre 1910 au 23 janvier 1911
Première publication en volume Lafitte, septembre 1911

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

– Ça y est !

– Quoi ?

– Le poteau allemand… au rond-point de la Butte-aux-Loups.

– Eh bien ?

– Renversé.

– Non !

– Regarde toi-même.

Le vieux Morestal s'écarta. Sa femme sortit du salon et prit place devant le trépied qui supportait la longue-vue, à l'extrémité de la terrasse.

– Je n'aperçois rien, dit-elle au bout d'un instant.

– Tu ne vois pas un arbre plus haut que les autres, avec un feuillage plus clair ?

– Oui.

– Et à droite de cet arbre, un peu au-dessous, un espace vide entre des sapins ?

– Oui.

– C'est le rond-point de la Butte-aux-Loups, qui marque la frontière à cet endroit.

– Ah ! j'y suis… voilà… Par terre, n'est-ce pas ? couché dans l'herbe… absolument comme si l'orage de cette nuit l'avait déraciné…

– Que dis-tu ? On l'a bel et bien abattu à coups de hache… l'entaille est visible d'ici.

– En effet… en effet…

Elle se releva et, hochant la tête :

– C'est le troisième, cette année… Ça va encore faire des histoires.

– Eh ! quoi, s'écria-t-il, ils n'ont qu'à remplacer leur bout de bois par un poteau solide.

Et il ajouta, d'un ton d'orgueil :

– Le poteau français qui est à deux mètres de là ne bouge pas, lui !

– Parbleu ! il est en fonte et scellé dans la pierre.

– Qu'ils en fassent autant ! Ce n'est pas l'argent qui leur manque… Avec les cinq milliards qu'ils nous ont volés !… Non, mais tout de même… le troisième en huit mois… Comment vont-ils prendre la chose, de l'autre côté des Vosges ?

Il ne pouvait dissimuler le sentiment ironique et joyeux qui le remplissait d'aise, et il allait et venait sur la terrasse en frappant des pieds, très fort.

Mais, s'approchant soudain de sa femme, il la saisit par le bras et prononça d'une voix sourde :

– Veux-tu savoir le fond de ma pensée ?

– Oui.

– Eh bien, tout ça finira mal.

– Non, déclara paisiblement la vieille dame.

– Comment, non ?

– Voilà trente-cinq ans que nous sommes mariés, et, depuis trente-cinq ans, tous les huit jours, tu me dis que ça finira mal. Alors, tu comprends…

Elle lui tourna le dos et rentra dans le salon où elle se mit à épousseter les meubles avec un plumeau.

Il haussa les épaules.

– Oh ! toi, évidemment, tu es la mère tranquille. Rien ne t'émeut. Pourvu que tes armoires soient en ordre, ton linge au complet, et tes confitures dans leurs pots !… Tu ne devrais pourtant pas oublier qu'ils ont tué ton pauvre père.

– Je ne l'oublie pas… Seulement, que veux-tu, il y a plus de quarante ans…

– C'était hier, dit-il à voix basse, hier, pas plus tard qu'hier…

– Tiens, voilà le facteur, dit-elle, se hâtant de changer la conversation.

On entendait en effet un pas lourd du côté des fenêtres qui donnaient sur le jardin. Le marteau de la porte, au rez-de-chaussée, retentit. Un instant après, Victor, le domestique, apportait le courrier.

– Ah ! dit Mme Morestal, une lettre du fils… Ouvre-la donc, je n'ai pas mes lunettes… Sans doute, il nous confirme son arrivée pour ce soir, puisqu'il devait quitter Paris ce matin.

– Pas du tout ! s'écria M. Morestal, qui parcourait la lettre. Philippe et sa femme ont conduit leurs deux fils chez des amis à Versailles, et ils sont partis avec l'intention de coucher le soir au ballon de Colnard, d'assister au lever du soleil, et de faire la route à pied, le sac au dos. À midi, ils seront ici.

Elle s'affola.

– Et l'orage ! L'orage de cette nuit ?

– Mon fils s'en moque de l'orage. C'est un gaillard qui en a vu bien d'autres. Il est onze heures. Dans une heure nous l'embrasserons.

– Mais c'est impossible ! Rien n'est prêt pour les recevoir.

Elle se mit à l'œuvre sur-le-champ avec toute son activité de petite vieille, un peu trop grosse, un peu lasse, mais alerte encore, et si méthodique, si ordonnée, qu'elle ne risquait pas un mouvement qui ne fût indispensable et ne lui apportât un avantage immédiat.

Lui, il reprit sa promenade entre la terrasse et le salon. Il marchait à grands pas égaux, le buste droit, les mains dans les poches de son veston, un veston de jardinier en coutil bleu, d'où l'on voyait émerger la pointe d'un sécateur et le tuyau d'une pipe. Il était haut de taille, épais d'encolure, et son visage, au

teint coloré, semblait jeune encore, malgré le collier de barbe blanc qui l'encadrait.

– Ah ! s'écria-t-il, ce bon Philippe, quelle joie ! Il y a trois ans déjà qu'on ne s'est vu. Parbleu ! depuis sa nomination à Paris comme professeur d'histoire. Bigre, en voilà un qui a fait son chemin ! Ce que nous allons le soigner pendant ces quinze jours ! De la marche… de l'exercice… Eh ! quoi, c'est un homme de plein air, comme le vieux Morestal !

Il se mit à rire :

– Sais-tu ce qu'il lui faudrait ? Six mois de bivouac du côté de Berlin.

– Je suis tranquille, déclara-t-elle, il a passé par l'École normale. En temps de guerre, les professeurs ne quitteront pas leur garnison.

– Qu'est-ce que tu chantes ?

– C'est l'instituteur qui me l'a dit.

Il sursauta.

– Comment tu lui adresses encore la parole, à ce pleutre-là ?

– C'est un très brave homme, assura-t-elle.

– Lui, un brave homme ! avec de pareilles théories !

Elle s'empressa de sortir pour éviter la bourrasque. Mais Morestal était lancé :

– Oui, oui, des théories ! Je maintiens le mot… des théories ! Comme conseiller d'arrondissement, comme maire de Saint-Élophe, j'ai le droit d'assister à ses leçons. Ah ! tu n'imagines pas !… Il a une manière d'enseigner l'histoire de France !… De mon temps, les héros, c'était le chevalier d'Assas, c'était Bayard, c'était La Tour D'Auvergne, tous ces bougres qui ont illustré un pays. Aujourd'hui, c'est Mossieu Étienne Marcel, Mossieu Dolet… Ah ! elles sont propres, leurs théories.

Il barra le chemin à sa femme qui rentrait, et lui jeta au visage :

– Sais-tu pourquoi Napoléon a perdu la bataille de Waterloo ?

– Impossible de retrouver le bol à café au lait, dit Mme Morestal, tout entière à ses occupations.

– Eh bien, demande-le à ton instituteur, il te donnera sur Napoléon les théories du jour.

– Je l'avais mis moi-même sur ce bahut.

– Mais voilà, on s'ingénie à déformer l'esprit des enfants.

– Ça dépare ma douzaine.

– Ah ! je te jure bien qu'autrefois nous l'aurions fichu à l'eau, notre maître d'école, s'il avait osé… Mais fichtre, la France avait alors sa place au soleil. Et quelle place ! C'était l'époque de Solférino !… de Magenta !… On ne se contentait pas alors de démolir les poteaux des frontières… on les franchissait, les frontières, et au pas de course…

Il s'arrêta, hésitant, l'oreille tendue. Des sonneries de trompettes retentissaient au loin, sautaient de vallon en vallon,

doublées et triplées par l'obstacle des grands rochers de granit, et se dispersaient de droite et de gauche comme étouffées par l'ombre des forêts.

Il murmura, tout ému :

– Le clairon français…

– Tu es sûr ? dit-elle.

– Oui, il y a des troupes d'alpins en manœuvre… une compagnie de Noirmont… Écoute… écoute… Quelle gaieté !… Quelle crânerie ! Ah ! à deux pas de la frontière, ça prend une allure…

Elle écoutait aussi, pénétrée de la même émotion, et elle dit avec anxiété :

– Est-ce que tu crois vraiment que la guerre soit possible ?

– Oui, répondit-il, je le crois.

Ils se turent un instant. Et Morestal reprit :

– C'est un pressentiment chez moi… Ça va recommencer comme en 70… Et pour sûr, j'espère bien, cette fois…

Elle déposa son bol à café qu'elle avait découvert dans un placard et, s'appuyant au bras de son mari :

– Dis donc, le fils arrive… avec sa femme, qui est une bonne femme, que nous aimons bien… Je voudrais que la maison soit jolie pour les recevoir, gaie, pleine de fleurs… Va cueillir les plus belles de ton jardin.

Il sourit.

– Autant dire que tu me trouves un peu rengaine, hein ? Que veux-tu ? Je le serai jusqu'au dernier jour. La blessure est trop profonde pour jamais se fermer.

Ils se regardèrent un moment, avec une grande douceur, comme deux vieux compagnons de voyage qui, de temps en temps, sans raison très précise, s'arrêtent, mêlent leurs yeux et leurs pensées, et repartent.

Il lui dit :

– Faut-il couper mes roses… mes Gloires de Dijon ?

– Oui.

– Allons-y ! Soyons héroïque.

Morestal, fils et petit-fils de riches paysans, avait décuplé la fortune de ses pères en fondant une scierie mécanique à Saint-Élophe, gros bourg voisin. C'était un homme tout d'une pièce, comme il disait, « sans double fond, rien dans les mains, rien dans les poches »… quelques idées morales directrices, aussi simples et aussi vieilles que possible, et ces quelques idées soumises elles-mêmes à un sentiment qui dominait toute sa vie et réglait tous ses actes, l'amour du pays. Sentiment qui, chez Morestal, signifiait le regret du passé, la haine du présent, et surtout l'âpre souvenir de la défaite.

Devenu maire de Saint-Élophe, puis conseiller d'arrondissement, il avait vendu son usine et s'était fait construire, en vue de la frontière et sur l'emplacement d'un moulin en ruines, une maison spacieuse, dessinée selon ses plans, et bâtie, pour ainsi dire, en sa présence. Les Morestal y vivaient depuis une dizaine d'années, avec deux domestiques, Victor, brave homme tout rond, à face réjouie, et Catherine, servante bretonne qui avait nourri Philippe.

Ils voyaient peu de monde en dehors de quelques amis, dont les plus assidus étaient le commissaire spécial du gouvernement, Jorancé, et sa fille Suzanne.

Le Vieux-Moulin occupait le sommet arrondi d'une colline aux pentes de laquelle s'étageaient d'assez vastes jardins que Morestal cultivait avec une véritable passion. Un haut mur, garni sur le faîte d'un treillis de fer hérissé de pointes, entourait la propriété. Une source jaillissait de place en place et retombait en cascades au creux de rochers que décoraient des plantes sauvages, de la mousse et des capillaires.

Morestal cueillit une moisson de fleurs, dévasta sa roseraie, immola toutes les Gloires de Dijon dont il était si fier, et revint au salon où il disposa lui-même les bouquets dans de grands vases de cristal.

La pièce, sorte de hall situé au centre de la maison, avec des poutres de bois apparentes et une énorme cheminée où luisaient des cuivres, la pièce était claire et joyeuse, ouverte sur les deux façades ; à l'est, sur la terrasse, par une longue baie ; à l'occident, par deux fenêtres, sur le jardin qu'elle dominait de la hauteur d'un premier étage.

Au mur s'étalaient des cartes d'état-major, des cartes du ministère de l'Intérieur, des cartes de cantons. Il y avait un râtelier de chêne qui portait douze fusils, tous semblables et d'un modèle récent. À côté, clouées à même le bois, grossièrement cousues les unes aux autres, salies, usées, lamentables, trois loques bleu, blanc, rouge.

– Ça fait bon effet, tout cela, qu'en dis-tu ? conclut-il, comme si sa femme eût été dans le salon. Maintenant, je crois qu'une bonne pipe…

Il sortit sa blague, des allumettes et, traversant la terrasse, il s'appuya contre la balustrade de pierre qui la bordait.

Des vallons et des collines se mêlaient en courbes harmonieuses, toutes vertes, par endroits, du vert allègre des pâturages, toutes sombres du vert mélancolique des sapins et des mélèzes.

Au-dessous de lui, à trente ou quarante pieds, passait la route qui monte de Saint-Élophe au Vieux-Moulin. Elle contournait les murs, puis redescendait jusqu'à l'Étang-des-Moines, dont elle suivait la rive gauche. Interrompue soudain, elle se continuait en un mauvais sentier que l'on voyait au loin, dressé comme une échelle contre un rempart, et qui s'engageait dans une coupure étroite, entre deux montagnes d'aspect plus âpre, de forme plus heurtée que les paysages ordinaires des Vosges. C'était le col du Diable, situé à quinze cents mètres et au niveau du Vieux-Moulin.

Quelques bâtisses s'accrochaient à l'un des versants du col, la ferme Saboureux. De la ferme Saboureux à la Butte-aux-Loups, que l'on apercevait sur la gauche, si l'on suivait une ligne dont Morestal connaissait tous les points de repère, toutes les sinuosités invisibles, toutes les montées et toutes les descentes, on discernait et l'on devinait la frontière.

– La Frontière, murmura-t-il… La Frontière ici… à vingt-cinq lieues du Rhin… en pleine France !

Chaque jour, et dix fois par jour, il se torturait ainsi à la contempler, la ligne implacable et douloureuse, et, au-delà d'elle, par des échappées que son imagination découpait à même les Vosges, il évoquait, dans la brume de l'horizon, la plaine allemande.

Et cela aussi, il se le répétait, et il se le répéta cette fois comme les autres, avec une amertume que les années ne calmaient point.

– La plaine allemande… les collines allemandes… tout ce pays d'Alsace où je me promenais, enfant… le Rhin français, qui était mon fleuve et celui de mes pères. *Deutschland… Deutsches Rhein…*

Un sifflement léger le fit tressaillir. Il se pencha vers l'escalier qui gravissait la terrasse, taillé en plein roc, et par lequel ceux qui venaient de la frontière entraient souvent chez lui pour éviter le tournant de la route. Il n'y avait personne, et personne non plus en face, sur le talus, enchevêtré d'arbustes et de fougères.

Et le même bruit recommença, discret, sournois, formé des mêmes modulations.

– C'est lui… c'est lui… pensa M. Morestal, avec un sentiment de gêne.

Une tête jaillit entre les buissons, une tête où tous les os saillaient, rejoints par des muscles en relief, ce qui lui donnait l'air d'une tête de pièce anatomique. Sur l'os du nez, des lunettes de cuivre. Au travers du visage, comme une balafre, la bouche édentée, grimaçante.

– Encore toi, Dourlowski.

– Je peux venir ? fit l'homme.

– Non… non… tu es fou…

– Ça presse.

– Impossible… Et puis, tu sais, je ne veux plus. Je te l'ai déjà dit…

Mais l'homme insistait :

– Ce serait pour ce soir, pour cette nuit… C'est un soldat de la garnison de Bœrsweilen… Il ne veut plus porter l'uniforme allemand.

– Un déserteur… j'en ai assez… fiche-moi la paix.

– Faites pas le méchant, monsieur Morestal… Réfléchissez… Tenez, on se retrouvera vers quatre heures, au col, près de la ferme Saboureux… comme la dernière fois… Je vous attends. On causera… et c'est bien le diable…

– Silence ! fit Morestal.

Une voix criait du salon :

– Les voilà, monsieur, les voilà !

C'était le domestique, et Mme Morestal accourut également et dit :

– Qu'est-ce que tu fais donc là ? Avec qui parlais-tu ?

– Avec personne.

– Mais si, j'entendais…

– Non, je t'assure…

– Ah ! j'avais cru… Et bien, tu sais, tu avais raison… Il est midi, et les voilà tous deux.

– Philippe et Marthe ?

– Oui, ils arrivent. Ils sont presque à l'entrée du jardin. Dépêchons-nous…

CHAPITRE II

Il n'a pas changé… Toujours son teint frais… Les yeux un peu fatigués, peut-être… mais la mine est bonne…

– Avez-vous fini de m'éplucher tous les deux ? dit Philippe en riant. Quelle inspection ! Embrassez plutôt ma femme.

Marthe se jeta dans les bras de Mme Morestal, puis dans les bras de son beau-père, et, à son tour, elle fut examinée des pieds à la tête.

– Oh ! oh ! la figure est moins pleine… Nous avons besoin de nous refaire… Mais ce que vous êtes trempés, mes pauvres enfants !

– Nous avons reçu tout l'orage, dit Philippe.

– Et savez-vous ce qui m'est arrivé ? dit Marthe, j'ai eu peur ! Oui, peur, comme une fillette… et je me suis évanouie… Et Philippe a dû me porter… pendant une demi-heure au moins…

– Hein ! dit le vieux Morestal à sa femme… pendant une demi-heure ! Toujours solide, le garçon. Et tes fils, pourquoi ne les as-tu pas amenés ? C'est dommage. Deux braves petits gosses, je suis sûr. Et bien élevés… Je connais Marthe ! Quel âge ont-ils ? Dix ans, n'est-ce pas, et neuf ans ? À propos, la mère a préparé deux chambres. On fait donc chambre à part, maintenant ?

– Oh ! non, dit Marthe, ici seulement… Philippe veut se lever au petit jour et battre les grands chemins… tandis que moi, j'ai besoin de repos.

– Parfait ! parfait ! Conduis-les, la mère… et sitôt prêts, à table, les enfants Le déjeuner fini, je prends la voiture et je vais chercher les malles à Saint-Élophe, où la diligence du chemin de fer les apportera. Et si je rencontre mon ami Jorancé, je le ramène. Il doit être tout triste. Sa fille est partie ce matin pour Lunéville. Mais elle m'a dit qu'elle vous avait écrit…

– Oui, oui, fit Marthe. Suzanne m'a écrit l'autre jour. Elle non plus n'est pas gaie de partir.

Deux heures plus tard, Philippe et sa femme s'installaient dans deux jolies chambres voisines, situées au second étage, et qui avaient vue sur le côté français. Marthe se jetait sur son lit et s'endormait presque aussitôt, tandis que son mari, accoudé à la fenêtre, regardait le paisible vallon où s'étaient écoulés les jours les plus heureux de son enfance.

C'était là-bas, au bourg de Saint-Élophe-la-Côte, dans le modeste logis que ses parents habitaient avant le Vieux-Moulin. Interne au collège de Noirmont, il passait au village d'enthousiastes vacances à jouer ou bien à courir les Vosges en compagnie de son père – papa Trompette, comme il l'appelait, en raison de toutes les trompettes, clairons, cors et cornets, qui constituaient avec des tambours de tous les modèles, avec des épées et des poignards, des casques et des cuirasses, des fusils et des pistolets, les seuls cadeaux que connût son jeune âge. Un peu sévère, Morestal, un peu trop attaché à ce qui concernait les principes, les usages, la discipline, l'exactitude, un peu emporté, mais si bon, et sachant si bien se faire aimer de son fils, d'une affection si respectueuse et si franche !

La seule fois qu'ils se heurtèrent, ce fut le jour où Philippe, alors élève de philosophie, annonça son intention de poursuivre ses études au-delà du baccalauréat et d'entrer à l'École Normale. Tout le rêve du père s'écroulait, son beau rêve de voir Philippe en uniforme, des soutaches d'or à la manche de son dolman, le sabre au côté.

Choc véhément et douloureux où Morestal, stupéfait, se trouva en face d'un Philippe obstiné, réfléchi, maître de lui, et fermement résolu à conduire sa vie comme il l'entendait et selon ses propres aspirations. Durant une semaine, on disputa, on se fit du mal, on se réconcilia pour se fâcher encore. Puis le père céda tout d'un coup, au milieu d'une discussion, et comme s'il comprenait subitement la vanité de ses efforts.

– Tu le veux ? s'écria-t-il, soit ? Tu seras pion, puisque c'est ton idéal, mais je t'avertis que je décline toute responsabilité quant à l'avenir, et que je me lave les mains de ce qui arrivera.

Il arriva tout simplement que la carrière de Philippe fut rapide et brillante et que, après un stage à Lunéville, puis un autre à Châteauroux, il était nommé à Versailles professeur d'histoire. Il publiait alors, à quelques mois d'intervalle, deux livres remarquables et qui soulevèrent d'ardentes controverses : *L'Idée de patrie dans la Grèce antique*, et *L'Idée de patrie avant la Révolution*. Trois ans plus tard, on l'appelait à Paris, au lycée Carnot.

Philippe, aujourd'hui, approchait de la quarantaine. Le travail et les veilles ne semblaient pas avoir de prise sur sa rude nature de montagnard. Solidement musclé, aussi robuste que son père, il se reposait de l'étude par de violents exercices, par de longues courses à bicyclette dans les campagnes et dans les bois de la banlieue. Au lycée, les élèves, qui, d'ailleurs, avaient pour lui une sorte de vénération, se racontaient ses exploits et ses tours de force.

Avec cela, un grand air de douceur, et des yeux surtout, des yeux bleus très bons, souriants quand il parlait, et, au repos, naïfs, enfantins presque, emplis de rêve et de tendresse.

Maintenant, le vieux Morestal était fier de son fils. Le jour où il avait appris sa nomination à Carnot, il écrivait ingénument :

Bravo ! mon cher Philippe, te voilà arrivé, et en passe de prétendre à tout ce que tu voudras. Je t'avouerai que je n'en suis nullement surpris, ayant toujours prévu qu'avec tes qualités, ta persévérance et ta façon sérieuse d'envisager la vie, tu conquerrais la place que tu mérites. Donc, encore bravo ! Te dirai-je pourtant que ton dernier livre, sur l'idée de patrie en France, m'a quelque peu dérouté ? Je suis sûr, évidemment, que tes opinions ne changeront pas à ce propos, mais il me semble que tu cherches à expliquer l'idée de patrie par des motifs plutôt subalternes, et que cette idée te paraît, non pas inhérente aux sociétés humaines, mais passagère et comme un progrès momentané de la civilisation. J'ai mal compris sans doute. N'importe, ton livre n'est pas très clair. On croirait que tu hésites. J'attends avec impatience l'ouvrage que tu annonces sur l'idée de patrie à notre époque et dans l'avenir…

Ce livre, auquel Morestal faisait allusion, était prêt depuis un an, sans que Philippe, pour des raisons qu'il tenait secrètes, consentît à le livrer à son éditeur.

– Tu es heureux d'être ici ?

Marthe s'était approchée et avait croisé les deux mains sur son bras.

– Très heureux, dit-il. Et je le serais encore davantage, s'il ne devait pas y avoir entre mon père et moi cette explication… que je suis venu chercher.

– Tout se passera bien, mon Philippe. Ton père a tant d'affection pour toi ! Et puis tu es si sincère !…

– Ma bonne Marthe, dit-il en l'embrassant au front avec tendresse.

Il l'avait connue à Lunéville, par l'intermédiaire de M. Jorancé dont elle était la petite cousine, et tout de suite il avait senti en elle la compagne de sa vie, celle qui le soutiendrait aux heures difficiles, celle qui lui donnerait de beaux enfants, qui saurait les élever et faire d'eux, avec son aide et ses principes, des hommes vigoureux et dignes de porter son nom.

Peut-être Marthe eût-elle souhaité davantage, et peut-être, jeune fille, avait-elle rêvé que la femme n'est pas seulement l'épouse et la mère, qu'elle est aussi l'amante de son mari. Mais elle vit bientôt que l'amour comptait peu pour Philippe, homme d'étude, et qui s'intéressait beaucoup plus aux spéculations de la pensée et aux problèmes sociaux qu'à toutes les manifestations du sentiment. Elle l'aima donc comme il voulait être aimé, étouffant en elle, ainsi que des flammes que l'on recouvre, toute une passion frémissante, faite de désirs inassouvis, d'ardeurs contenues, d'inutiles jalousies, et n'en laissant échapper que ce qu'il fallait pour le réchauffer aux heures du doute et de la défaite.

Petite, mince, d'aspect fragile, elle fut vaillante, dure à la peine, sans peur devant l'obstacle, sans déception après l'échec. Ses yeux noirs et vifs disaient son énergie. Malgré tout l'empire que Philippe exerçait sur elle, malgré l'admiration qu'il lui inspirait, elle garda sa personnalité, sa propre existence, ses goûts

et ses haines. Et, pour un homme comme Philippe, rien ne pouvait avoir plus de prix.

– Tu ne dors pas un peu ? demanda-t-elle.

– Non. Je vais le rejoindre.

– Ton père ? dit-elle anxieusement.

– Oui, je ne veux pas tarder davantage. C'est déjà presque une mauvaise action que d'être venu ici et de l'avoir embrassé sans qu'il sache l'exacte vérité sur moi.

Ils demeurèrent silencieux assez longtemps. Philippe semblait indécis, tourmenté.

Il interrogea :

– Tu n'es pas de mon avis ? Tu trouves qu'il faut remettre à demain ?…

Elle lui ouvrit la porte.

– Non, dit-elle, tu as raison.

Elle avait de ces gestes imprévus qui coupent court aux hésitations et vous jettent en face des événements. Une autre se fût répandue en paroles. Marthe, elle, engageait tout de suite sa responsabilité, alors même qu'il s'agissait des plus petits faits de la vie ordinaire. C'est ce que Philippe appelait en riant l'héroïsme quotidien.

Il l'embrassa, tout réconforté par son assurance.

En bas, ayant appris que son père n'était pas de retour, il résolut de l'attendre au salon. Il alluma une cigarette, la laissa

s’éteindre et, distraitement d’abord, puis avec un intérêt croissant, il regarda autour de lui, comme s’il cherchait à se renseigner auprès des choses sur celui qui vivait en leur intimité.

Il examina le râtelier où s’alignaient les douze fusils. Ils étaient tous chargés, prêts à servir. Contre quel ennemi ?

Il vit le drapeau qu’il avait si souvent contemplé dans l’ancienne maison de Saint-Élophe, le vieux drapeau déchiré dont il savait la glorieuse histoire.

Il vit les cartes pendues au mur, qui toutes décrivaient, en ses moindres détails, la frontière et les pays qui l’avoisinaient, à gauche et à droite des Vosges.

Il se pencha sur les rayons de la petite bibliothèque et lut les titres des ouvrages : *La Guerre de 70, d’après le grand état-major allemand* ; *La Retraite de Bourbaki* ; *Comment préparer la revanche ?… Le Crime des pacifistes*.

Mais un volume attira son attention. C’était son livre sur l’idée de patrie. Il le feuilleta et, comme certaines pages étaient couvertes et balafrées de coups de crayon, il s’assit et se mit à lire.

– C’est bien cela, murmura-t-il au bout d’un instant. Pourra-t-on s’entendre désormais ? Sur quel terrain se placer l’un et l’autre ? Il est inadmissible qu’il accepte mes idées. Et comment me soumettre aux siennes ?

Il continua sa lecture, relevant des réflexions dont la rigueur le désolait. Vingt minutes s’écoulèrent ainsi dans un silence que troublait seulement le bruit des feuillets.

Et, soudain, il sentit deux bras nus qui lui entouraient la tête, deux bras nus et frais qui caressaient son visage. Il voulut se dégager. Les deux bras serrèrent leur étreinte.

Il fit un effort brusque et se leva.

– Vous ! s'écria-t-il en reculant, vous ici, Suzanne !

Une jolie créature se tenait devant lui, souriante à la fois et honteuse, en une attitude de provocation et de crainte, les mains jointes et les bras offerts de nouveau, de beaux bras savoureux et blancs qui émergeaient de sa chemisette de fine batiste. Ses cheveux blonds se séparaient en deux bandeaux ondulés et lâches dont les boucles indociles jouaient à l'aventure. Elle avait des yeux gris, très longs, avec des cils noirs qui les voilaient à demi, et ses petites dents riaient au bord de ses lèvres rouges, si rouges qu'on eût dit, bien à tort, qu'elles étaient peintes.

C'était Suzanne Jorancé, la fille de Jorancé, commissaire spécial, et l'amie de Marthe, qui l'avait connue tout enfant à Lunéville.

L'hiver précédent, Suzanne avait passé quatre mois à Paris chez les Philippe Morestal.

– Vous, répéta-t-il, vous, Suzanne !

Elle répondit gaiement :

– Moi-même. Votre père est venu chez nous à Saint-Élophe. Comme le mien est en promenade, il m'a emmenée. Je suis descendue de voiture. Et me voici.

Il la saisit aux poignets, en une crise de colère, et, la voix sourde :

– Vous ne deviez pas être à Saint-Élophe Vous avez écrit à Marthe que vous partiez ce matin. Il ne fallait pas rester. Vous savez bien qu'il ne fallait pas rester.

– Pourquoi ? murmura-t-elle toute confuse.

– Pourquoi ? Parce que, à la fin de votre séjour à Paris, vous m'avez dit des paroles que j'avais le droit d'interpréter… où j'ai cru comprendre… et je ne serais pas venu… si votre départ…

Il s'interrompit, gêné lui-même par son emportement. Suzanne avait les larmes aux yeux, et une telle rougeur enflammait sa figure que ses lèvres sanglantes paraissaient à peine rouges.

Philippe, stupéfait des mots qu'il avait prononcés, et plus encore de ceux qu'il avait été sur le point de prononcer, Philippe éprouvait subitement, en présence de la jeune fille, le besoin d'être doux, amical, et de réparer son inexplicable brusquerie. Une pitié imprévue l'amollissait. Il saisit entre ses mains les petites mains glacées et, gentiment, avec une intonation de grand frère qui gronde :

– Pourquoi êtes-vous restée, Suzanne ?

– Je puis vous l'avouer, Philippe ?

– Mais oui, puisque je vous le demande, répondit-il, un peu inquiet.

– J'ai voulu vous voir, Philippe… Quand j'ai su que vous arriviez…, et qu'en retardant mon départ d'un jour… d'un seul jour… vous comprenez, n'est-ce pas ?…

Il se tut, pensant bien que, s'il répliquait le moindre mot, elle en dirait aussitôt qu'il ne voulait pas entendre. Et ils ne sa-

vaient plus comment se tenir l’un en face de l’autre, et ils n’osaient plus se regarder. Mais Philippe sentait les petites mains tiédir au contact des siennes, et toute la vie, en cet être jeune et tumultueux, affluer de nouveau ainsi qu’une source libérée qui ramène la joie, la force et l’espoir.

Des pas se faisaient entendre, et un bruit de voix s’éleva dans le vestibule.

– Monsieur Morestal, chuchota Suzanne.

Et le vieux Morestal criait, en effet, avant même d’entrer :

– Où es-tu donc, Suzanne ? Voilà ton père qui arrive. Vite, Jorancé, les enfants sont ici. Mais oui, ta fille également... je l’ai ramenée de Saint-Élophe... Mais toi, tu es donc venu par les bois ?

Suzanne enfila de longs gants de suède et, au moment même où la porte s’ouvrit, elle dit, d’un ton de résolution implacable, et comme si cette promesse devait combler Philippe de satisfaction :

– On ne verra plus mes bras nus... Personne ne les verra, je vous le jure, Philippe. Personne ne les caressera jamais...

CHAPITRE III

Jorancé, gros homme un peu lourd d'aspect, mais de figure sympathique, avait épousé, vingt-cinq ans auparavant, alors qu'il était secrétaire au commissariat d'Épinal, une jeune fille de grande beauté qui donnait des leçons de piano dans un pensionnat. Après quatre années de mariage, quatre années de torture, pendant lesquelles le malheureux subit les pires humiliations, Jorancé trouva, un soir, la maison vide. Sa femme était partie sans explication, emmenant leur fillette, Suzanne.

La seule raison qui l'empêcha de se tuer, ce fut l'espoir de reprendre l'enfant et de l'arracher à la vie que l'exemple de la mère lui eût imposée dans l'avenir.

Les recherches, d'ailleurs, ne furent pas longues. Le mois suivant, sa femme renvoya la petite, qui, sans doute, la gênait. Mais la plaie demeura au plus profond de lui-même, et ni le temps, ni l'affection qu'il reporta sur sa fille, ne purent effacer le souvenir de la cruelle aventure.

Il se mit au travail, accepta les besognes les plus pénibles pour accroître ses ressources et donner à Suzanne une bonne instruction, passa au commissariat de Lunéville et, sur le tard, fut promu au poste important de commissaire spécial à la frontière. Fonctions délicates de sentinelle avancée qui regarde le plus possible ce qui se passe chez le voisin, et que Jorancé accomplit avec tant de scrupule et d'habileté que ce voisin, tout en redoutant sa clairvoyance, rendait hommage à son caractère et à ses qualités professionnelles.

À Saint-Élophe, il retrouva le vieux Morestal, dont il était le petit-neveu par alliance et qui avait pour lui beaucoup d'amitié.

Les deux hommes se virent presque chaque jour. Le jeudi et le dimanche, Jorancé et sa fille dînaient au Vieux-Moulin. Souvent, Suzanne venait seule et accompagnait le vieillard dans sa promenade quotidienne. Il se prit d'affection pour elle. Et c'est ainsi que, conseillé par lui et sollicité par Philippe et Marthe Morestal, Jorancé avait conduit Suzanne à Paris, l'hiver précédent.

Tout de suite en entrant, il remercia Philippe :

– Tu ne saurais croire, mon bon Philippe, combien cela m'a fait plaisir. Suzanne est jeune. Un peu de distraction n'est pas pour me déplaire.

Il regardait Suzanne avec cette passion des pères qui ont élevé leur fille eux-mêmes et dont l'amour se mêle d'une tendresse un peu féminine.

Et il dit à Philippe :

– Tu sais la nouvelle ? Je la marie.

– Ah ! prononça Philippe.

– Oui, un de mes cousins de Nancy, un homme un peu mûr peut-être, mais sérieux, actif, intelligent. Il plaît beaucoup à Suzanne. N'est-ce pas, Suzanne, il te plaît beaucoup ?

La jeune fille ne sembla pas entendre la question et demanda :

– Marthe est dans sa chambre, Philippe ?

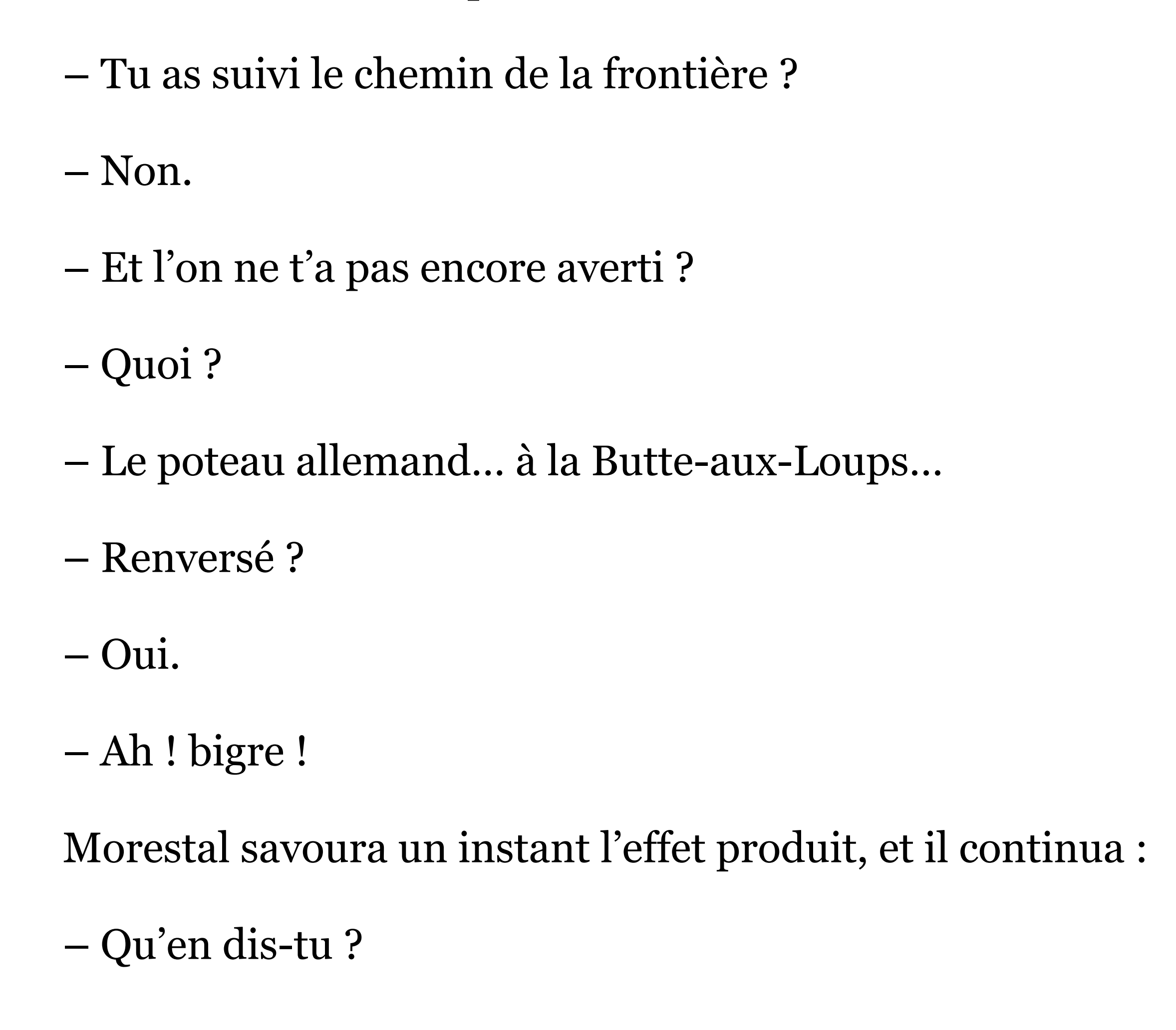
– Oui, au second étage.

– La chambre bleue, je sais. Je suis venue hier pour aider Mme Morestal. Je monte vite l'embrasser.

Dès qu'elle fut au seuil du salon, elle se retourna et envoya un baiser aux trois hommes, tout en regardant Philippe.

– Ce qu'elle est jolie et gracieuse, ta fille ! dit Morestal à Jorancé.

Mais on voyait qu'il pensait à autre chose et qu'il avait hâte de changer de conversation. Il ferma vivement la porte et, revenant vers le commissaire spécial :



– Tu as suivi le chemin de la frontière ?

– Non.

– Et l'on ne t'a pas encore averti ?

– Quoi ?

– Le poteau allemand… à la Butte-aux-Loups…

– Renversé ?

– Oui.

– Ah ! bigre !

Morestal savoura un instant l'effet produit, et il continua :

– Qu'en dis-tu ?

– Je dis… je dis que c'est très embêtant… Ils sont déjà de fort mauvaise humeur de l'autre côté. Cela va me faire des histoires.

– Comment ?

– Mais oui. Vous ne savez donc pas que l'on m'accuse aujourd'hui de faire appel aux déserteurs allemands ?

– Pas possible ?

– Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Il y aurait par ici un bureau clandestin de désertion ; c'est moi qui le dirige. Et vous, vous en êtes l'âme.

– Oh ! moi, ils ne peuvent pas me souffrir.

– Et moi pas davantage. Weisslicht, le commissaire allemand de Bœrsweilen, m'a voué une haine mortelle. On ne se salue plus. Il est hors de doute que les calomnies sont répandues par lui.

– Mais quelles preuves avancent-ils ?

– D'innombrables… toutes aussi mauvaises… entre autres, celle-ci : des pièces d'or françaises qu'on aurait trouvées sur des soldats. Alors, vous comprenez… avec le poteau qui retombe une fois de plus, les explications qui vont recommencer, les enquêtes qui vont se poursuivre…

Philippe s'approcha :

– Voyons, voyons, il me semble que tout cela n'est pas bien grave.

– Tu crois, mon garçon ? Tu n'as donc pas lu dans les journaux, ce matin, les dépêches de la dernière heure ?

– Non, dirent Philippe et son père. Qu'y a-t-il de nouveau ?

– Un incident en Asie Mineure. Les officiers français et allemands se sont pris de querelle. Un des consuls a été tué.

– Oh ! oh ! fit Morestal, cette fois…

Et Jorancé précisa :

– Oui, la situation est extrêmement tendue. La question du Maroc s'est rouverte. Il y a eu des affaires d'espionnage, l'histoire des aviateurs français volant au-dessus des forteresses d'Alsace et jetant des drapeaux tricolores dans les rues de Strasbourg… Depuis six mois, c'est une série de complications et de chocs. Le ton des journaux devient agressif. On arme. On fortifie. Bref, malgré la bonne volonté des deux gouvernements, nous sommes à la merci d'un hasard. Une étincelle… et ça y est.

Un lourd silence pesa sur les trois hommes. Chacun d'eux, selon son tempérament, selon ses instincts, évoquait la vision sinistre.

Jorancé répéta :

– Une étincelle… et ça y est.

– Eh bien, ça y sera, fit Morestal avec un geste violent.

Philippe eut un sursaut :

– Qu'est-ce que vous dites, père ?

– Eh quoi ! il faut bien que tout cela finisse.

– Mais cela peut finir autrement que dans le sang.

– Non… non… Il y a des injures qui ne se lavent que dans le sang. Et lorsqu'un grand pays comme le nôtre a reçu le soufflet de 70, il peut attendre quarante, cinquante ans, mais il arrive un jour où il le rend, son soufflet, et des deux mains !

– Et si nous sommes battus ? dit Philippe.

– Tant pis ! L'honneur avant tout ! Et puis, nous ne serons pas battus. Que chacun fasse son devoir et l'on verra ! En 70, prisonnier de guerre, j'ai donné ma parole de ne plus servir dans l'armée française. Je me suis échappé, j'ai réuni les gamins de Saint-Élophe et des environs, les vieux, les éclopés, des femmes même… On s'est jeté dans les bois. Trois loques nous ralliaient, un bout de linge blanc, de la flanelle rouge et un morceau de tablier bleu… Le drapeau de la bande ! Le voilà… il reverra le grand jour, s'il le faut.

Jorancé ne put s'empêcher de rire.

– Croyez-vous que c'est ça qui arrêtera les Prussiens ?

– Ne ris pas, mon ami. Tu sais comment j'entends mon devoir, et ce que je fais. Mais il est bon que Philippe le sache aussi. Assieds-toi, mon garçon.

Lui-même il s'assit, abandonna la pipe qu'il fumait, et commença, avec la satisfaction visible d'un homme qui peut enfin parler de ce qui lui tient le plus à cœur :

– Tu connais la frontière, Philippe, ou plutôt le versant allemand de la frontière ?… une falaise abrupte, une suite de pics et de ravins qui font de cette partie des Vosges un rempart infranchissable…

– Absolument infranchissable, en effet, dit Philippe.

– Erreur, s'exclama Morestal, erreur funeste ! Dès le premier instant où j'ai réfléchi à ces questions, j'ai pensé qu'un jour viendrait où l'ennemi l'attaquerait, ce rempart.

– Impossible !

– Ce jour est venu, Philippe. Depuis six mois, pas une semaine ne s'écoule sans que je rencontre par là quelque figure louche, ou que je me heurte à des promeneurs dont la blouse cache à peine l'uniforme. C'est un travail sournois, progressif, ininterrompu. Tout le monde y concourt. L'usine électrique que la maison Wildermann a dressée follement au bord du précipice n'est qu'un trompe-l'œil. La route qui la dessert est une route stratégique. De l'usine au col du Diable, cinq cents mètres tout au plus. Un effort, la frontière est franchie.

– Par une compagnie, objecta Jorancé.

– Où passe la compagnie, le régiment peut passer, et puis la brigade… À Bœrsweilen, à huit kilomètres des Vosges, il y a trois mille soldats allemands sur le pied de guerre. À Gernach, vingt kilomètres plus loin, il y en a douze mille, et quatre mille chevaux, et huit cents fourgons. Le soir de la déclaration, avant même peut-être, ces quinze mille hommes auront franchi le col du Diable. Ce n'est pas un coup de main qu'on veut tenter. À quoi bon ? C'est le passage, la prise de possession des crêtes, l'occupation de Saint-Élophe. Quand nos troupes arrivent, trop tard ! Noirmont est coupé, Belfort menacé, le sud des Vosges envahi… Tu vois d'ici l'effet moral… nous sommes perdus. Voilà ce qui se prépare dans l'ombre. Voilà ce que tu n'as pas su voir, Jorancé, malgré toute ton attention… et malgré mes avertissements.

– J’ai écrit, la semaine dernière, à la préfecture.

– Il fallait écrire l’année dernière ! Pendant ce temps, l’autre vient, l’autre avance… C’est à peine s’il se cache… Tiens… Écoute-le… écoute-le…

Très loin, comme un bruit d’écho, assourdie par la masse des arbres, une sonnerie de clairon avait vibré, quelque part. Sonnerie indistincte… Mais Morestal ne s’y trompa point, et il dit à voix basse :

– Oh ! c’est lui !… c’est lui… Je reconnais la voix de l’Allemagne… Je la reconnais entre toutes… La voix rauque et détestée…

Après un moment, Philippe, qui ne le quittait pas des yeux, prononça :

– Et alors, père ?

– Et alors, mon fils, c’est en prévision de ce jour-là que j’ai bâti ma maison sur cette colline, que j’ai clos mes jardins d’un mur, qu’à l’insu de tous j’ai accumulé dans les communs les moyens de défense : des munitions, des sacs de sable, de la poudre… bref, que j’ai dressé, pour le cas d’une alerte, cette petite forteresse inconnue à vingt minutes du col du Diable… au seuil même de la frontière !

Il s’était planté face au levant, face à l’ennemi, et, les poings crispés aux hanches, en une attitude de défi, il semblait attendre l’inévitable assaut.

Le commissaire spécial, qui doutait encore que son zèle eût été pris en défaut dans cette affaire, bougonna :

– Votre bicoque ne tiendra pas une heure.

– Et qui te dit, s'écria Morestal avec véhémence, qui te dit que cette heure-là ne soit pas précisément l'heure même qu'il aurait fallu gagner ?... Une heure ! le mot est juste... une heure de résistance au premier choc ! une heure d'arrêt !... voilà ce que j'ai voulu, voilà ce que j'offre à mon pays. Que chacun fasse comme moi, dans la mesure de ses forces, que chacun soit hanté jusqu'à la fièvre par l'obsession du service individuel qu'il devra rendre à la patrie et, si la guerre éclate, vous verrez comment un grand peuple sait prendre sa revanche.

– Et si, malgré tout, nous sommes battus ? répéta Philippe.

– Quoi ?

Le vieux Morestal s'était retourné vers son fils, comme s'il avait reçu un coup, et une bouffée de sang enflammait son visage. Il regarda Philippe dans les yeux.

– Que dis-tu ?

Philippe eut l'impression du choc qui allait les jeter l'un contre l'autre s'il osait préciser davantage ses objections. Alors il articula des mots au hasard :

– Évidemment l'hypothèse n'est pas de celles qu'on puisse admettre... Mais, tout de même... ne pensez-vous pas qu'il faut l'envisager ?...

– Envisager l'hypothèse d'une défaite ? acheva le vieillard qui paraissait interdit... Serais-tu d'avis que cette crainte doive influer sur la conduite de la France ?

Une diversion tira Philippe d'embarras. À l'extrémité de la terrasse, quelqu'un avait surgi de l'escalier, et de façon si bruyante que Morestal n'attendit pas la réponse de son fils.

– C'est donc vous, Saboureux ? Quel vacarme !

C'était, en effet, maître Saboureux, le fermier dont on apercevait la maison au col du Diable. Un vieux chemineau, tout en haillons, l'accompagnait.

Saboureux venait se plaindre. Des soldats de la manœuvre avaient fait main basse sur deux de ses poules et sur un canard. Il semblait hors de lui, exaspéré par un tel désastre.

– Seulement, j'ai un témoin, le père Poussière, que voilà. Et je veux une indemnité, sans parler des dommages, et de la punition… C'est-i pas malheureux ?… des soldats de not'pays !… J'suis un bon Français, mais tout de même.

Morestal était beaucoup trop absorbé par la discussion des idées qu'il chérissait pour prendre le moindre intérêt aux histoires du bonhomme, et la présence du fermier lui parut, au contraire, un excellent moyen de revenir à la conversation. Il s'agissait bien de poules et de canards ! Et la guerre ? Et les bruits alarmants qui couraient ?

– Qu'est-ce que vous en dites, Saboureux ?

Le fermier, type de ces paysans que l'on rencontre parfois dans l'Est, à figure austère, tout rasés et qui, avec leur face de médaille antique, rappellent, plutôt que les Gaulois ou les Francs, nos ancêtres de Rome, le fermier s'emporta de nouveau. En 70, il avait marché comme les autres, crevant de faim et de misère, risquant sa peau. Et, au retour, il avait trouvé sa bicoque en cendres. Des uhlans qui passaient… Depuis ce temps, il trimait pour réparer le mal.

– Et vous voulez que ça recommence ? dit-il, que les uhlans viennent encore brûler, saccager ?… Ah ! non, j'en ai assez de ces histoires-là, qu'on me fiche la paix !

On sentait sa haine de petit propriétaire contre tous ceux, de France et d'ailleurs, qui fouleraient d'un pied sacrilège le sol ensemencé, où la moisson est si lente à venir. Il se croisa les bras, l'air grave.

– Et toi, père Poussière, qu'est-ce que tu dirais, si on se battait ? demanda Morestal en appelant le vieux chemineau qui cassait une croûte, assis sur le parapet de la terrasse.

Il était maigre, sec, tordu comme un sarment de vigne, avec de longs cheveux couleur de poussière, et un triste visage impassible qui semblait taillé dans du vieux bois d'église. Tous les trois ou quatre mois on le voyait à Saint-Élophe. Il frappait au seuil des portes, puis repartait.

– De quel pays es-tu, d'abord ?

Il grogna :

– J'sais pas trop… y a longtemps…

– Qu'est-ce que tu préfères ? La France, hein ? Les routes de par ici ?

Le bonhomme se dandinait sans répondre, sans comprendre peut-être. Saboureux ricana :

– Si vous croyez qu'il les regarde, les routes ! Sait-il seulement s'il est du pays de droite ou de gauche ! Son pays, c'est là où il y a du fricot… hein, Poussière ?

Alors, pris d'une mauvaise humeur soudaine, Morestal s'indigna et flétrit les indifférents, les tièdes, hommes du peuple, bourgeois ou paysans, qui ne songent qu'à leur bien-être sans s'inquiéter que la patrie soit humiliée ou glorieuse. Mais comment pouvait-il en être autrement avec les idées abominables que répandaient certains journaux et qu'apportaient jusqu'au fond des campagnes les livres et les brochures des colporteurs !

– Oui, s'écria-t-il, les idées nouvelles, voilà le mal qui nous détruit. Les instituteurs empoisonnent la jeunesse. L'armée elle-même est gangrenée. Des régiments entiers se révoltent…

Du regard, il s'adressait à Philippe qui, de temps à autre, hochait la tête sans répondre et d'un mouvement que son père pouvait prendre pour une approbation.

– N'est-ce pas, Philippe ? tu vois cela de près, toi, là-bas, tous ces poltrons qui nous affaiblissent avec leurs beaux rêves de paix à tout prix ! Tu les entends, tous les braillards de réunion publique qui prêchent à salle ouverte, avec la complicité de nos gouvernants, la croisade abominable contre l'armée et la patrie… Et quand je parle de la capitale !… mais la province n'échappe pas à la contagion ! Tiens, as-tu lu cette ignominie ?

Il saisit, parmi les papiers qui encombraient sa table, un petit volume à couverture violette qu'il mit sous les yeux de son fils. Et il reprit :

– *La Paix quand même !* sans nom d'auteur, un livre d'autant plus dangereux qu'il est très bien fait, et non par un de ces braillards auxquels je faisais allusion, mais par un homme d'étude, un provincial, et, qui plus est, un Français de la frontière. Il porterait même notre nom… quelque cousin éloigné… La famille Morestal est nombreuse.

– Vous êtes certain ?... articula Philippe, qui avait pâli en voyant la brochure... Comment savez-vous ?

– Oh ! un hasard... une lettre qui me fut adressée, et où l'on écrivait « Tous mes compliments pour votre brochure, mon cher Morestal. »

Philippe se souvint. L'an dernier, il devait venir au Vieux-Moulin, et la lettre lui avait été envoyée par l'un de ses amis.

– Et vous n'avez pas cherché à éclaircir ?

– À quoi bon ! Quand on a dans sa famille un misérable, on n'est nullement pressé de le connaître. Et puisque lui-même a la pudeur de ne pas signer ses petites infamies... N'importe, si jamais il me tombe sous la main, celui-là ! Mais n'en parlons plus...

Il en parla encore, et longtemps, ainsi que de toutes les questions de guerre ou de paix, d'histoire ou de politique, qui lui venaient à l'esprit. Ce n'est qu'après avoir « vidé son sac », comme il disait, qu'il s'écria tout à coup :

– Assez bavardé, les amis ! Quatre heures déjà, Saboureux, je suis votre homme... Comme ça, on vous a barboté vos volailles ? Tu viens, Jorancé ? On va voir quelques bonnes figures de soldats en train de préparer la soupe. Un campement français, il n'y a rien de plus vivant et de plus gai !

CHAPITRE IV

Marthe et Suzanne, malgré la différence d'âge, s'entendaient bien. Marthe, indulgente envers son amie, qu'elle avait connue toute petite, sans mère et livrée à elle-même ; Suzanne, d'humeur moins égale avec Marthe, tantôt exubérante et câline, tantôt agressive et moqueuse, mais toujours pleine de grâce.

Lorsque Marthe eut achevé de défaire les malles, Suzanne voulut elle-même vider le sac de voyage et ranger sur la table tous les menus objets à l'aide desquels on cherche à rendre plus intime la chambre inhabitée, portraits d'enfants, buvards, livres favoris…

– Tu seras bien là, Marthe, dit-elle, la pièce est claire… un cabinet de toilette seul te sépare de Philippe… Mais comment se fait-il que tu aies voulu deux chambres ?

– C'est Philippe. Il a peur de me gêner le matin…

– Ah ! C'est Philippe, répéta la jeune fille… c'est lui qui a voulu…

Au bout d'un instant, elle prit un des portraits et l'examina.

– Comme ton fils Jacques ressemble à ton mari !… beaucoup plus que Paul… Ne trouves-tu pas ?

Marthe s'avança et, penchée sur son amie, elle regarda la photographie avec ces yeux de mère qui semblent voir, dans l'image inanimée, la vie, le sourire et la beauté de l'absent.

– Qui préfères-tu ? Jacques ou Paul ? demanda Suzanne.

– Cette question ! Si tu étais mère…

– Moi, c'est celui qui me rappellerait le plus mon mari que j'aimerais le plus. Pour l'autre, il me semblerait que mon mari avait cessé de m'aimer…

– Tu rapportes tout à l'amour, ma pauvre Suzanne ! Crois-tu donc qu'il n'y a pas autre chose que l'amour ?

– Il y a beaucoup d'autres choses. Mais toi-même, Marthe, ne voudrais-tu pas que l'amour tînt plus de place dans ta vie ?

Cela fut prononcé avec une certaine ironie dont Marthe sentit la pointe. Mais avant qu'elle eût le temps de répliquer, Philippe apparut sur le seuil de la porte.

Aussitôt Suzanne s'écria :

– Nous causions de vous, Philippe.

Il ne répondit pas. Il alla vers la fenêtre, la ferma, puis il revint vers les deux jeunes femmes. Suzanne lui offrit une chaise à côté d'elle, mais il s'assit près de Marthe, et Marthe vit à son air qu'il s'était passé quelque chose.

– Tu lui as parlé ?

– Non.

– Cependant…

En quelques phrases, il raconta l'entretien et l'incident de la brochure, et les mots que son père avait prononcés contre l'auteur de ce livre. Il les redit, ces mots, une seconde fois, avec

une amertume croissante. Puis il se tut, réfléchit, et posant ses poings sur ses tempes, il prononça lentement, comme s'il se donnait à lui-même des explications :

– Voilà trois ans que cela dure... depuis sa lettre à propos de ma nomination et à propos de mon second livre sur l'idée de patrie. Peut-être aurais-je dû à ce moment lui écrire l'évolution de ma pensée et le changement formidable qu'apportait en moi l'étude de l'histoire et des civilisations disparues.

– Peut-être aurait-il fallu, en effet... approuva Marthe.

– J'ai eu peur, dit Philippe, j'ai eu peur de le faire souffrir... Il aurait tant souffert !... Et mon affection pour lui est si profonde !... Et puis, vois-tu, Marthe, les idées qu'il défend, et dont il est, à mes yeux, l'incarnation vivante et admirable, ces idées sont si belles que, quand on ne les partage plus, longtemps encore, toujours, on leur garde, au fond de soi, une sorte de tendresse involontaire. Elles furent la grandeur de notre pays, pendant des siècles. Elles sont fortes, comme tout ce qui est religieux et pur. On se sent un renégat à ne plus les avoir, et toute parole contre elles semble un blasphème. Comment dire à mon père : « Ces idées-là, que tu m'as données, et qui ont été la vie de ma jeunesse, je ne les ai plus. Non, je ne pense plus comme toi. Mon amour de l'humanité ne s'arrête pas aux limites du pays où je suis né, et je ne hais point ceux qui sont de l'autre côté de la frontière. Je suis de ceux qui ne veulent plus de la guerre, qui n'en veulent à aucun prix, et qui donneraient leur sang pour éviter au monde l'horreur de ce fléau. » Comment lui dire de pareilles choses ?

Il se leva, et, tout en marchant, il continuait :

– Je ne les ai pas dites. J'ai caché ma pensée comme une plaie honteuse. Dans les réunions, dans les journaux où je collabore à la dérobée, pour mes adversaires comme pour la plupart

de mes compagnons de bataille, j'ai été M. Philippe, reniant mon nom et ma personnalité, donnant le mauvais exemple à ceux qui se taisent par prudence et par peur de se compromettre. Je ne signe pas les brochures que j'écris, et, depuis un an, le livre où je donne la conclusion de mon œuvre, ce livre est prêt sans que j'ose le publier. Et bien, c'est fini. Je ne peux plus. Le silence m'étouffe. En m'abaissant moi-même, je rabaisse mes idées. Il faut que je parle à haute voix devant tous. Je parlerai.

Il s'était animé peu à peu, ému lui-même par les mots qu'il disait. Sa voix avait pris de l'ampleur. Son visage exprimait l'enthousiasme ardent, irrésistible, aveugle souvent, de ceux qui se dévouent aux causes généreuses. Et s'abandonnant à un besoin d'expansion, assez rare chez lui, il continuait :

– On ne sait pas, on ne sait pas ce que c'est, pour un homme, qu'une grande idée qui l'enflamme… que ce soit l'amour de l'humanité, la haine de la guerre, ou toute autre belle illusion. Elle nous éclaire et nous dirige. Elle est notre orgueil et notre foi. Il nous semble que nous avons une seconde vie, la vraie, qui lui appartient, et un cœur inconnu qui ne bat que pour elle. Et nous sommes prêts à tous les sacrifices, à toutes les douleurs, à toutes les misères, à tous les affronts… pourvu qu'elle triomphe.

Suzanne l'écoutait avec une admiration visible. Marthe paraissait inquiète. Connaissant à fond la nature de Philippe, elle ne doutait point que, en se laissant aller de la sorte, il ne fût pas seulement entraîné par un flot de paroles éloquentes.

Il ouvrit la fenêtre et respira, à pleine poitrine, cet air pur qu'il chérissait. Puis il revint et ajouta :

– Nous sommes prêts même à sacrifier ceux qui nous entourent.

Marthe sentit toute l'importance qu'il attachait à cette petite phrase, et, après un instant, elle prononça :

– C'est à moi que tu fais allusion ?

– Oui, dit-il.

– Tu sais bien, Philippe, qu'en acceptant d'être ta femme, j'ai accepté de partager ta vie, quelle qu'elle fût.

– Ma vie telle qu'elle s'annonçait, mais non telle que je vais être contraint de la faire.

Elle le regarda avec un peu d'appréhension. Depuis quelque temps déjà, elle avait remarqué qu'il se livrait encore moins, qu'il causait à peine de ses projets, et qu'il ne la tenait plus au courant de ses travaux.

– Que veux-tu dire, Philippe ? demanda-t-elle.

Il tira de sa poche une lettre cachetée dont il lui montra l'adresse :

Monsieur le ministre de l'Instruction publique.

– Qu'y a-t-il dans cette lettre ? dit Marthe.

– Ma démission.

– Ta démission ! Ta démission de professeur ?

– Oui. Cette lettre partira dès le moment où j'aurai tout avoué à mon père. Je n'avais pas voulu t'en parler jusqu'ici, par crainte de tes objections… Mais j'ai eu tort… Il faut que tu saches…

– Je ne comprends pas, balbutia-t-elle… je ne comprends pas…

– Si, Marthe, tu comprends. Les idées qui m'ont peu à peu conquis, et auxquelles je veux me consacrer sans réserve, sont dangereuses pour de jeunes cerveaux. C'est la foi d'une époque que j'appelle de toutes mes forces, mais ce n'est pas celle d'aujourd'hui, et je n'ai pas le droit de l'enseigner aux enfants que l'on m'a confiés.

Elle fut sur le point, songeant à ses enfants à elle, que cette décision allait atteindre dans leur bien-être et dans leur avenir, elle fut sur le point de s'écrier : « Qui t'oblige au scandale ? Étouffe de vains scrupules et continue d'enseigner ce qu'il y a dans les manuels et dans les livres. » Mais elle savait qu'il était comme ces prêtres qui aiment mieux la misère et la malédiction de tous, que de prêcher une religion à laquelle ils ne croient plus.

Et elle lui dit simplement :

– Je ne partage pas toutes tes opinions, Philippe. Il en est même qui m'effraient… surtout celles que j'ignore et dont j'ai l'intuition. Mais quel que soit le but où tu nous mènes, j'irai les yeux fermés.

– Et… jusqu'ici… tu m'approuves ?

– Entièrement. Tu dois agir selon ta conscience, envoyer cette lettre, et, tout d'abord, prévenir ton père. Qui sait ! peut-être admettra-t-il…

– Jamais s'écria Philippe. Ceux qui regardent en avant peuvent encore comprendre les croyances d'autrefois, puisqu'elles furent les leurs quand ils étaient jeunes. Mais ceux qui s'accrochent au passé ne peuvent pas admettre des idées qu'ils

ne comprennent pas et qui heurtent leurs sentiments et leurs instincts.

– Alors ?

– Alors on va se choquer, se faire du mal, et c'est une peine infinie pour moi.

Il s'était assis en un mouvement de lassitude. Elle se pencha sur lui :

– Ne perds pas courage. Je suis sûre que les choses s'arrangeront mieux que tu ne crois. Attends quelques jours… Rien ne presse, et tu auras le loisir de voir… de préparer…

Elle le baisa au front avec une tendresse profonde.

– Tout s'arrange quand tu parles, dit-il en souriant, et en se laissant caresser… Malheureusement…

Il n'acheva pas. En face de lui, il apercevait Suzanne qui les regardait tous deux. Elle était livide, une expression atroce de douleur et de haine tordait sa bouche. Il la devina prête à se jeter sur eux et à crier sa rage.

Il se dégagea vivement, et, s'efforçant de plaisanter :

– Bah ! qui vivra verra… Assez de jérémiades, n'est-ce pas, Suzanne ? Si l'on s'occupait un peu de mon installation ?… Mes affaires sont en ordre ?

Sa brusquerie étonna Marthe. Cependant elle répondit :

– Il n'y a plus que tes papiers, et j'aime toujours mieux que tu les ranges toi-même.

– Allons-y, dit-il gaiement.

Marthe traversa le cabinet de toilette et gagna la chambre de son mari. Philippe allait la suivre et, déjà, il touchait le seuil, quand Suzanne s'élança devant lui et barra la porte de ses bras étendus.

Ce fut si rapide qu'il eut un léger cri. De l'autre chambre, Marthe demanda :

– Qu'y a-t-il ?

– Rien, fit Suzanne, nous te rejoignons.

Philippe voulut passer. Elle le repoussa brutalement, et d'un tel air, qu'il céda aussitôt.

Ils s'observèrent quelques secondes, comme deux ennemis. Philippe maugréa :

– Et après ? Qu'est-ce que cela signifie ? Vous n'avez pas la prétention de me retenir indéfiniment…

Elle se rapprocha, et, d'une voix qui frémissait d'énergie contenue et implacable :

– Je vous attends ce soir… C'est facile… Vous pouvez sortir… À onze heures, je serai devant ma porte.

Il demeura stupéfait.

– Vous êtes folle…

– Non… Mais je veux vous voir… vous parler… Je le veux… je souffre trop… je souffre à mourir.

Elle avait les yeux pleins de larmes, un menton convulsé, et des lèvres qui tremblaient.

Un peu de pitié se mêla au courroux de Philippe, et surtout il sentait la nécessité d'en finir au plus vite.

– Voyons, voyons, petite fille, dit-il, employant une expression dont il usait souvent avec elle…

– Vous viendrez… je le veux… je suis restée pour cela… une heure, une heure de votre présence !… Si vous ne venez pas, c'est moi, c'est moi qui viendrai… quoi qu'il arrive.

Il avait reculé jusqu'à la fenêtre. Instinctivement, il regarda si l'on pouvait enjamber le balcon et sauter. C'eût été absurde.

Mais comme il se penchait, il aperçut, deux fenêtres plus loin, sa femme qui était accoudée, et qui l'avisa.

Il dut sourire pour masquer son trouble, et rien ne pouvait lui être plus odieux que cette comédie à laquelle le contraignaient les caprices d'une enfant.

– Tu es tout pâle, dit Marthe.

– Tu crois ? Un peu de fatigue sans doute. Toi, de même, tu parais…

Elle reprit :

– Il me semblait que j'avais vu ton père.

– Il serait déjà revenu ?

– Mais oui, tiens, là-bas, au bout du jardin, avec M. Jorancé. Ils te font signe.

En effet, Morestal et son ami montaient le long de la cascade, tout en gesticulant pour attirer l'attention de Philippe. Et quand il fut sous les fenêtres, Morestal cria :

– Voici ce qui est décidé, Philippe. Nous dînons tous deux chez Jorancé.

– Mais…

– Il n'y a pas de mais, on t'expliquera pourquoi. Je fais atteler la voiture, et Jorancé part en avant avec Suzanne.

– Et Marthe ? demanda Philippe.

– Marthe viendra si ça lui plaît. Descends. Nous allons combiner cela.

Lorsque Philippe se retourna, Suzanne était contre lui.

– Vous acceptez, n'est-ce pas ? dit-elle vivement.

– Oui, si Marthe vient.

– Même si Marthe ne vient pas… je le veux… je le veux. Ah ! je vous en prie, Philippe, ne me poussez pas à bout.

Il eut peur d'un éclat.

– Au fait, dit-il, pourquoi refuserais-je ? Il est tout naturel que je dîne chez vous avec mon père.

– C'est vrai ? murmura-t-elle… vous voulez bien ?

Elle paraissait soudain calmée, et sa figure prit une expression de joie enfantine.

– Oh ! je suis heureuse… Comme je suis heureuse ! mon beau rêve se réalise… Nous nous promènerons dans l'ombre, sans rien dire… Et je n'oublierai jamais cette heure-là… Vous non plus, Philippe… vous non plus…

CHAPITRE V

Une main s’engagea entre les barreaux de la grille supérieure qui fermait l’escalier de la terrasse et saisit le battant de la petite sonnette accrochée à l’un de ces barreaux. Une poussée… la grille fut ouverte.

– Pas plus difficile que ça, dit l’homme en s’aventurant sur la terrasse. Puisque la montagne ne vient pas à Dourlowski…

L’homme s’arrêta : il avait entendu des voix. Mais, ayant écouté, il se rendit compte que ce bruit de voix s’élevait derrière la maison. Il entra donc paisiblement dans le hall, qu’il traversa d’un bout à l’autre, et gagna les fenêtres de l’autre façade. Un peu plus loin, au bas du perron, il vit une voiture attelée, où Suzanne et son père avaient pris place. La famille Morestal entourait la voiture.

– Allez, disait Morestal, Philippe et moi nous irons à pied… et nous reviendrons de même, n’est-ce pas, mon garçon ?

– Et vous, Marthe ? demanda Jorancé.

– Non, je vous remercie. Je reste avec maman.

– Eh bien, on vous renverra vos hommes de bonne heure… d’autant que Morestal se couche tôt. À dix heures précises, ils partiront de la maison, et je leur ferai un bout de conduite jusqu’à la Butte.

– C’est ça, dit Morestal, on verra le poteau renversé, au clair de lune. Et à dix heures et demie nous serons ici, la mère. C’est juré. Au trot, Victor.

La voiture fila. Dans le salon, Dourlowski sortit sa montre et la régla sur la pendule en chuchotant :

– Par conséquent, ils passeront à la Butte vers dix heures et quart. Bon à savoir, ça. Il s’agit maintenant d’avertir le vieux Morestal que son ami Dourlowski est venu le relancer à domicile.

Avec deux de ses doigts, qu’il introduisit dans sa bouche, il répéta la même modulation légère que Morestal avait perçue le matin. On eût dit le sifflement inachevé de certains oiseaux.

– Ça y est, ricana-t-il ; le vieux a dressé l’oreille. Il envoie les autres faire le tour du jardin, et il s’amène…

Il eut un geste de recul en discernant le pas de Morestal dans le vestibule, car il savait que le bonhomme ne plaisantait point. Et, de fait, Morestal, à peine entré, courut vers lui et l’empoigna par le collet de son veston.

– Qu’est-ce que tu fiches ici ? Comment oses-tu ?… Je vais t’apprendre un chemin que tu ne connais pas !…

Dourlowski se mit à rire de toute sa bouche oblique :

– Mon bon monsieur Morestal, vous allez vous salir les mains.

Il avait des habits luisants, épais de crasse, tendus sur un petit corps en boule qui contrastait avec son visage osseux d’homme maigre. Et tout cela formait un ensemble joyeux, cocasse et inquiétant.

Morestal le relâcha, et, d'un ton impérieux :

– Explique-toi, et rapidement. Je ne veux pas que mon fils te voie ici. Parle.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Dourlowski s'en rendit compte.

– Eh bien ! voilà, il s'agit d'un jeune soldat de la garnison de Bœrsweilen. Il est trop malheureux là-bas… et ça l'enrage de servir l'Allemagne…

– Un fainéant, grogna Morestal, un lâche qui rechigne à l'ouvrage.

– Non, pas celui-là, que je vous dis, pas celui-là. C'est pour prendre du service dans la Légion. Il aime la France.

– Oui, toujours la même histoire. Et puis après, bernique ! on n'entend plus causer d'eux. Encore de la graine à malfaiteur.

Dourlowski parut scandalisé.

– Pouvez-vous dire, monsieur Morestal ?… Si vous le connaissiez ! un brave soldat qui ne demande qu'à se faire tuer pour notre pays.

Le vieillard sursauta :

– *Notre pays !* je te défends de parler de la sorte. Sait-on seulement d'où tu es ? Un chenapan comme toi n'a pas de pays.

– Vous oubliez tout ce que j'ai fait, Monsieur Morestal… À nous deux, on en a fait passer déjà quatre.

– Tais-toi ! dit Morestal, à qui ce souvenir semblait désagréable… tais-toi… Si c'était à recommencer…

– Vous recommenceriez, parce que vous êtes bon et qu'il y a des choses… Tenez… C'est comme ce garçon-là… Ça vous fendrait le cœur si vous le voyiez !… Jean Baufeld qu'il se nomme… Son père vient de mourir… et il veut rejoindre sa mère qui habite l'Algérie et qui était divorcée… Un gentil garçon, courageux…

– Eh quoi ! dit Morestal, il n'a qu'à passer ! Pas besoin de moi pour ça.

– Et l'argent ! Il n'a pas le sou. Et puis il n'y en a pas comme vous pour connaître tous les sentiers, les bons passages, l'heure qu'il faut choisir.

– On verra… on verra, dit Morestal… rien ne presse…

– Si…

– Pourquoi ?

– Le régiment de Bœrsweilen manœuvre sur le flanc des Vosges. Si vous nous donnez un coup de main, je cours d'abord à Saint-Élophe où j'achète la défroque d'un paysan français, et je vais retrouver mon homme. Cette nuit, je l'amène dans l'ancienne grange de votre petite ferme… comme les autres fois…

– Où est-il en ce moment ?

– Sa compagnie cantonne en pleins bois d'Albern.

– Mais c'est à côté de la frontière, s'écria Morestal. Une heure de marche, au plus.

– Justement, mais comment gagner la frontière ? À quel point la traverser ?

– Rien de plus facile, dit Morestal, en prenant un crayon et une feuille de papier à lettre… Tiens, ici, voilà les bois d'Albern. Ici, le col du Diable… Ici la Butte-aux-Loups… Eh bien, on n'a qu'à sortir des bois par la Fontaine-Froide et à prendre le premier sentier à droite, contre la roche de…

Il s'interrompit soudain, observa Dourlowski d'un air soupçonneux, et lui dit :

– Mais tu le connais, ce chemin-là… il n'y a pas de doute… alors…

– Ma foi, dit Dourlowski… je vais toujours par le col du Diable et par l'usine.

Morestal réfléchit, traça distraitement quelques lignes et quelques mots, puis d'un geste de résolution subite, il saisit la feuille, la froissa, en fit une boule et la jeta dans une corbeille à papier.

– Non, non, décidément non, s'écria-t-il, assez de bêtises ! On réussit quatre fois, et la cinquième… D'ailleurs, c'est une besogne qui ne me plaît guère. Un soldat, c'est un soldat… et quel que soit son uniforme…

– Cependant… marmotta Dourlowski.

– Je refuse. Sans compter qu'on se méfie de moi par là-bas. Le commissaire allemand me regarde d'un drôle d'œil, quand on se rencontre, et je ne veux pas risquer…

– Vous ne risquez rien.

– Fiche-moi la paix et va-t-en au plus vite… Ah ! une seconde… Il me semble… Écoute…

Morestal courut jusqu'aux fenêtres du jardin.

Il n'avait pas le dos tourné que Dourlowski se baissa subitement et attrapa dans la corbeille la feuille de papier froissée par Morestal. Il la cacha au creux de sa main et conclut à haute voix :

– N'en parlons plus, puisqu'il n'y a pas moyen. J'y renonce.

– C'est ça, fit Morestal, qui n'avait vu personne dans le jardin, renonces-y, tu as raison.

Il saisit Dourlowski par les épaules et le poussa vers la terrasse.

– File… et ne reviens pas… il n'y a plus rien à faire ici pour toi… absolument rien…

Il espérait se débarrasser du personnage sans qu'on l'eût vu, mais, comme il arrivait à la grille, il aperçut sa femme, son fils et Marthe qui montaient l'escalier, après avoir contourné les murs du Vieux-Moulin.

Dourlowski ôta son chapeau et se confondit en salutations. Puis, dès que le passage fut libre, il disparut.

Mme Morestal s'étonna :

– Comment ! tu reçois encore ce coquin de Dourlowski ?

– Oh ! un hasard…

– Tu as tort. Sait-on seulement d'où il vient et le métier qu'il pratique ?

– Il est colporteur.

– Espion plutôt, c'est le bruit qui court.

– Bah ! à la solde de quel pays ?

– Des deux peut-être. Victor croit bien l'avoir vu, l'autre dimanche, avec le commissaire allemand.

– Weisslicht ? Impossible. Il ne le connaît même pas.

– Je te dis ce qu'on dit. Quoi qu'il en soit, Morestal, fais attention à celui-là. Il porte malheur.

– Allons, allons, la mère, pas de mauvaises paroles. C'est un jour de joie, aujourd'hui. Tu viens, Philippe ?

CHAPITRE VI

Plusieurs chemins conduisaient à Saint-Élophe. La grand'route d'abord, qui s'allonge en serpentant sur une descente de trois kilomètres, puis quelques raccourcis assez abrupts, et enfin, plus au nord, la sente forestière dont une partie borde la crête des Vosges.

– La route, hein ? dit Morestal à son fils.

Et, dès qu'ils furent en marche, il lui prit le bras avec allégresse.

– Figure-toi, mon garçon, que, tout à l'heure, au campement, nous avons rencontré un des lieutenants de la compagnie en manœuvre. On a causé de l'affaire Saboureux, et, ce soir, il doit nous présenter à son capitaine, qui justement est neveu du général Daspry, commandant le corps d'armée. Alors, tu comprends, je lui expose ce que j'ai fait au Vieux-Moulin, il le communique à son oncle Daspry, et voilà, du coup, le fort Morestal classé…

Il rayonnait, la tête haute et le torse bombé, tandis que sa main libre exécutait avec une canne des moulinets belliqueux. Une fois même, il s'arrêta, se mit en garde et frappa du pied.

– Trois appels… Engagez le fer… Fendez-vous ! Hein ! qu'est-ce que tu dis de cela. Philippe ? Encore d'attaque, le vieux Morestal.

Philippe souriait, plein de tendresse. Maintenant que, sur le conseil de Marthe, il avait retardé l'explication douloureuse,

la vie lui paraissait meilleure, toute simple et toute facile, et il s'abandonnait au plaisir de retrouver son père, les paysages qu'il aimait, les souvenirs d'enfance qui semblaient l'attendre à tous les coins de la route et se lever à son approche.

– Rappelle-toi, père, c'est ici que je suis tombé de bicyclette… J'étais sous cet arbre quand la foudre l'a brûlé.

Ils faisaient une halte, évoquaient toutes les circonstances de l'événement, et repartaient bras dessus, bras dessous.

Et plus loin le vieux Morestal reprenait :

– Et là… tu te rappelles ? c'est là que tu as tué ton premier lapin… avec une sarbacane ! Ah ! tu promettais déjà d'être un bon tireur… le premier de Saint-Élophe, ma foi !… Mais j'oubliais… tu ne chasses plus ! Monsieur n'aime pas verser le sang… Poule mouillée, va !… Un gaillard de ton espèce ! Mais la chasse, mon garçon, c'est l'apprentissage de la guerre…

Saint-Élophe-la-Côte, jadis petite ville florissante, et qui, depuis la guerre, n'a pu panser les blessures que son héroïsme lui a values, se pressait autour d'un vieux château en ruines que l'on apercevait au dernier tournant de la route. Située aux confins du département, à vingt kilomètres de Noirmont, la sous-préfecture, elle devait pourtant un certain relief à la position qu'elle occupait près de la frontière, en face des garnisons allemandes, dont l'activité croissante devenait un sujet d'inquiétude. La nomination de Jorancé comme commissaire spécial n'avait pas d'autre cause.

Jorancé, premier titulaire du poste, habitait à l'autre extrémité du village et un peu en dehors, une petite maison basse que le goût et la fantaisie de Suzanne avaient transformée. Un jardin à tonnelles et à vieux arbres savamment taillés l'entou-

rait, et il y avait, en bordure, un clair ruisseau qui coulait sous la pierre même du seuil.

La nuit s'annonçait quand Morestal entra, suivi de Philippe. Tout était prêt déjà pour les recevoir, le couvert mis dans une salle aux étoffes gaies, des fleurs effeuillées sur la nappe, deux lampes allumées d'où s'épandait une calme lumière, et Suzanne qui souriait, heureuse et charmante.

Tout cela était très simple. Cependant Philippe eut l'impression d'une fête qu'on avait improvisée pour lui. Il était celui qu'on attend, le maître qu'on veut conquérir et enchaîner par d'invisibles liens. Il le sentit, et durant tout le repas, Suzanne le lui dit de ses yeux aimables, de ses gestes attentifs, de tout son être incliné vers lui.

– Je n'aurais pas dû venir, pensa-t-il, non, je n'aurais pas dû.

Et chaque fois qu'il rencontrait le regard de Suzanne, il évoquait l'allure discrète et l'air réfléchi de sa femme.

– Comme tu es absorbé, Philippe ! s'écria Morestal, qui, lui, n'avait point cessé, tout en mangeant, de discourir. Et toi, Suzanne, où donc es-tu ? Avec ton futur époux ?

– Ma foi non, dit-elle sans se troubler. Je songeais aux quelques mois que j'ai passés cet hiver à Paris. Combien vous avez été bon avec moi, Philippe ! J'ai gardé de certaines promenades un souvenir !…

Ils parlèrent de ces promenades, et, peu à peu, Philippe s'étonnait de constater à quel point leur vie avait été mêlée pendant ce séjour. Marthe demeurait à la maison, retenue par les soins du ménage. Eux s'échappaient, en camarades insouciants et libres. Ils visitaient les musées et les églises de Paris, les peti-

tes villes et les châteaux de l'Île-de-France. L'intimité se créait entre eux. Et maintenant cela le confondait que Suzanne fût à la fois si près et si loin de lui, près comme une amie, loin comme une femme.

Sitôt le repas fini, il se rapprocha de son père. Morestal, pressé de partir et de rejoindre le capitaine Daspry au rendez-vous fixé, se leva.

– Tu nous accompagnes, Philippe ?

– Certes.

Les trois hommes prirent leurs chapeaux et leurs cannes, mais au seuil de la porte, après un conciliabule à voix basse avec Jorancé, Morestal dit à son fils :

– Tout bien réfléchi, il est préférable que nous y allions seuls. Autant que possible, l'entrevue doit rester secrète, et à trois l'on est moins tranquille…

– Et puis, ajouta le commissaire spécial, tu peux bien tenir compagnie à Suzanne, c'est son dernier soir. À tout à l'heure, les enfants. Quand l'horloge du beffroi sonnera dix coups, vous pouvez être sûrs que les deux conspirateurs seront de retour… n'est-ce pas, Morestal ?

Ils s'éloignèrent, laissant Philippe assez embarrassé.

Suzanne éclata de rire :

– Mon pauvre Philippe, vous avez l'air tout déconfit. Voyons, un peu de courage. Que diable ! Je ne vous mangerai pas.

– Non, dit-il, en riant aussi. Mais, tout de même, il est étrange…

– Tout de même il est étrange, acheva-t-elle, que nous fassions l'un près de l'autre le tour de ce jardin, comme je vous l'avais demandé. Résignez-vous. C'est le clair de lune obligatoire.

La lune, en effet, se dégageait lentement des gros nuages amoncelés à la cime d'une montagne et sa lueur dessinait sur les pelouses l'ombre régulière des sapins et des ifs. Le temps était lourd d'orages prochains. Un vent tiède remuait des parfums de plantes et de gazon.

Trois fois, ils suivirent l'allée extérieure, le long d'une haie et le long d'un mur. Ils ne disaient rien, et ce silence, qu'il lui était impossible de rompre, emplissait Philippe de remords. En ce moment, il éprouva de l'aversion contre cette petite fille fantasque et déraisonnable, qui suscitait entre eux ces minutes équivoques. Peu habitué aux femmes, assez timide avec elles, il lui supposait des desseins mystérieux.

– Allons là, dit Suzanne, en désignant, au milieu du jardin, un groupe plus épais d'arbustes et de charmilles où l'ombre semblait s'accumuler.

Ils s'y engagèrent par un sentier en berceau, qui les conduisit à un escalier de quelques marches. C'était un rond-point, entouré d'une balustrade de pierre, avec un petit bassin, et, en face, dans un cadre de feuillage, une statue de femme sur laquelle tremblait un rayon de lune. Une odeur un peu moisie émanait de cet endroit suranné.

– Vénus ou Minerve ? Corinne peut-être ? dit Philippe qui plaisanta pour cacher sa gêne. J'avoue qu'on ne distingue pas

très bien. Est-ce un péplum ou une robe qui la revêt ? Est-ce un casque ou un turban qui la coiffe ?

– Ça dépend, dit Suzanne.

– Comment ? de quoi ?

– Oui, ça dépend de mon humeur. Elle est Minerve quand je suis sage et forte. Elle est Vénus quand je la regarde avec mon cœur amoureux. Et elle est aussi, suivant les heures, la déesse de la folie… et celle des larmes… et celle de la mort.

Elle avait un enjouement qui attrista Philippe. Il lui demanda :

– Et aujourd'hui, c'est la déesse…

– La déesse des adieux.

– Des adieux ?

– Oui, à Suzanne Jorancé, à la jeune fille qui vient ici tous les jours, depuis cinq ans, et qui ne viendra plus jamais.

Elle s'appuya contre la statue.

– Ma bonne déesse, en avons-nous fait des rêves toutes les deux ! Nous attendions ensemble. Qui ? L'Oiseau Bleu… le Prince Charmant. Un jour le prince devait arriver à cheval, sauter d'un bond le mur du jardin, et m'emporter en travers de sa selle. Un soir, il devait se glisser sous les arbres et monter les marches à genoux en sanglotant. Et tous mes serments à la bonne déesse ! Imaginez-vous, Philippe, que je lui avais promis de n'amener jamais aucun homme en sa présence, à moins que je n'aime cet homme. Et j'ai tenu ma promesse. Vous êtes le premier, Philippe.

Il rougit dans l'ombre, et elle continuait d'une voix dont la gaîté sonnait faux :

– Si vous saviez comme c'est bête une jeune fille qui fait des rêves et des serments ! Tenez, je lui avais même promis que cet homme et moi nous échangerions notre premier baiser devant elle. Est-ce assez idiot ! Pauvre déesse, elle ne le verra pas, le baiser d'amour, car, enfin, je ne suppose pas que vous vouliez m'embrasser ?

– Suzanne !

– N'est-ce pas ? Il n'y a aucune raison, et tout cela est absurde. Vous avouerez aussi que cette bonne déesse n'a pas le sens commun, et qu'elle mérite une punition.

D'un geste elle poussa la statue qui tomba sur le sol et se brisa en deux morceaux.

– Que faites-vous ? s'écria-t-il.

– Laissez-moi… Laissez-moi… proféra Suzanne d'un ton méchant.

On eût dit que son acte avait déchaîné en elle une colère longtemps contenue et des instincts mauvais dont elle n'était plus maîtresse. Elle se précipita, et, à coups de talon, avec des exclamations de rage, elle s'acharna furieusement après les morceaux de la statue.

Il tenta de s'interposer et la prit par le bras. Elle se retourna contre lui.

– Je vous défends de me toucher !… C'est de votre faute… Laissez-moi… je vous déteste… Ah ! oui, c'est de votre faute !

Et, se dégageant, elle s'enfuit vers la maison.

La scène n'avait pas duré vingt secondes.

– Crebleu de crebleu ! grinça Philippe, qui ne jurait pourtant pas volontiers.

Son exaspération était telle que, si la bonne déesse de plâtre n'avait pas été réduite en miettes, il l'eût certainement jetée à bas de son socle. Mais, par-dessus toutes choses, une idée le dominait : s'en aller, ne plus voir Suzanne, en finir avec ces histoires dont il sentait l'odieux et le ridicule.

À son tour, il reprit rapidement le chemin de la maison. Par malheur, comme il ne connaissait point d'autre issue pour s'échapper, il traversa le vestibule. La porte de la salle à manger était ouverte. Il aperçut la jeune fille courbée sur une chaise et la tête entre ses mains. Elle pleurait.

Il ne savait pas ce qu'il y a de factice dans les pleurs d'une femme. Il ne savait pas non plus le danger des larmes pour celui qui s'émeut à les voir couler. Mais l'eût-il su qu'il fût resté quand même, car la pitié de l'homme est infinie.

CHAPITRE VII

– Voilà, dit-elle au bout de quelques minutes, l'orage s'est éloigné.

Elle releva son beau visage qu'un sourire illuminait déjà.

– Pas de noir aux yeux, ajouta-t-elle gaiement, pas de rouge aux lèvres… Qu'on se rende compte… Ça ne déteint pas.

Cette mobilité d'humeur, ce désespoir qu'il avait senti réel et que suivait une allégresse dont il sentait l'égale sincérité, tout cela confondit Philippe.

Elle se mit à rire.

– Philippe ! Philippe ! vous n'avez pas l'air de comprendre grand'chose aux femmes… et moins encore aux jeunes filles.

Elle se leva et passa dans la pièce voisine, qui était sa chambre, comme il put le voir aux rideaux blancs et à l'arrangement des meubles, et elle revint avec un album où elle lui montra en première page, la photographie d'un enfant qui sanglotait.

– Regardez, Philippe. Je n'ai pas changé. À deux ans comme aujourd'hui, j'avais de gros chagrins, et des yeux qui coulaient comme des fontaines.

Il feuilleta l'album. C'était Suzanne à tous les âges. Suzanne enfant, Suzanne petite fille, Suzanne jeune fille, et c'était elle chaque fois plus séduisante.

Au bas d'une page, il lut : *Suzanne, vingt ans*.

– Dieu ! que vous étiez jolie, murmura-t-il, ébloui par cette image de beauté et de joie.

Et malgré lui, il regarda Suzanne.

– J'ai vieilli, dit-elle… trois longues années…

Il haussa les épaules sans répondre, car il la trouvait plus belle au contraire, et il tourna la page. Deux photographies tombèrent, qui n'étaient pas fixées à l'album. Elle avança la main pour les reprendre, mais n'acheva pas son mouvement.

– Vous permettez ? demanda Philippe.

– Oui… oui…

Il fut très étonné, en examinant l'un des portraits.

– Là-dessus, dit-il, vous êtes plus âgée que vous ne l'êtes…

Comme c'est bizarre ! Et pourquoi cette robe démodée ?… Cette coiffure d'autrefois ?… C'est vous… et ce n'est pas vous… Qui est-ce ?

– Maman, dit-elle.

Il fut assez surpris que Jorancé, dont il n'ignorait point la rancune persistante, eût donné à sa fille le portrait d'une mère qu'elle croyait morte depuis longtemps. Et il se rappela les aventures tumultueuses de l'épouse divorcée, aujourd'hui la belle Madame de Glaris, que les échos de la chronique galante célébraient pour ses toilettes et ses bijoux, et dont les passants pouvaient admirer la photographie aux vitrines de la rue de Rivoli.

– En effet, dit-il avec embarras, et sans trop savoir ce qu'il disait, en effet, vous lui ressemblez… Et celle-ci, c'est également…

Il réprima un geste de stupeur. Cette fois, il avait bien reconnu la mère de Suzanne, ou plutôt la Mme de Glaris de la rue de Rivoli, les épaules nues, parée de ses diamants et de ses perles, insolente et magnifique.

Suzanne, qui tenait les yeux levés sur lui, ne répondit pas, et ils demeurèrent l'un en face de l'autre, immobiles et silencieux.

– Sait-elle la vérité ? se demandait Philippe. Non… non… ce n'est pas possible… Elle aura acheté cette photographie pour l'air de ressemblance qu'elle lui trouvait avec elle-même, et elle ne se doute de rien…

Mais l'hypothèse ne le satisfaisait pas, et il n'osait interroger la jeune fille par crainte de toucher à l'une de ces mystérieuses douleurs qui s'avivent à n'être plus secrètes.

Elle remit les deux portraits dans l'album, dont elle ferma la serrure à l'aide d'une petite clef. Puis, après de longs instants, posant sa main sur le bras de Philippe, elle lui dit – et ses paroles correspondaient d'étrange manière avec les pensées qui le troublaient :

– Ne m'en voulez pas, mon ami, et surtout ne me jugez pas trop sévèrement. Il y a en moi une Suzanne que je connais mal… et qui me fait peur souvent… Elle est fantasque, jalouse, exaltée, capable de tout… oui, de tout… La vraie est sage et raisonnable : « Tu es ma fille, aujourd'hui », me disait papa lorsque j'étais petite. Et il disait cela d'un ton si heureux ! Mais le lendemain, je n'étais plus sa fille, et j'avais beau lutter et faire l'impossible,

je ne pouvais pas le redevenir… Des choses l'empêchaient, et je pleurais parce que papa avait l'air de me détester… Et je voulais être sage… Et je le veux encore et toujours… Mais il n'y a rien de plus difficile au monde… parce que *l'autre… l'autre* ne veut pas… Et puis…

– Et puis ?

Elle se tut un moment, comme hésitante, et continua :

– Et puis ce qu'elle désire, cette *autre* Suzanne, ne me paraît pas si déraisonnable. C'est un immense besoin d'aimer, mais follement, sans limites, d'aimer trop… Il me semble alors que la vie n'a pas d'autre but… et tout le reste m'ennuie… Oh ! l'amour, voyez-vous, Philippe, toute petite, déjà ce mot me bouleversait. Et plus tard… et maintenant, à certaines heures, je sens mon cerveau qui m'échappe et toute mon âme qui cherche, qui attend…

Elle avait de nouveau caché son visage comme si une pudeur soudaine la pénétrait, et Philippe voyait, entre ses doigts, son front et ses joues empourprés.

La pitié grandit en lui. À travers ces confidences désordonnées, il vit Suzanne telle qu'elle était, ignorante, mal renseignée sur elle-même et sur les réalités de l'existence, troublée de désirs qu'elle prenait pour des sentiments inassouvis, déchirée par le duel implacable d'instincts contraires, et n'ayant de contrepoids à sa nature de femme qu'une vertu volontaire et douloureuse.

Comme il eût été bon de la secourir ! Il se rapprocha d'elle, et, très doucement :

– Il faut vous marier, Suzanne, dit-il.

Elle hocha la tête.

– Il est venu ici des jeunes gens à qui je ne déplaisais pas, mais, au bout de quelques jours, ils disparaissaient. On eût cru qu'ils avaient peur de moi… ou qu'ils avaient appris des choses… sur mon compte… D'ailleurs… je ne les aimais pas… Ce n'était pas eux que j'attendais… C'était un autre… qui, lui, ne venait pas.

Il comprit les mots irréparables qu'elle allait prononcer, et ardemment, il souhaita qu'elle ne les prononçât point.

Suzanne devina son désir et se tut. Mais l'aveu était si clair, même inexprimé, que Philippe en perçut toute la passion dans le long silence qui suivit. Et Suzanne éprouva une grande joie, comme si le lien indissoluble des paroles les unissait l'un à autre. Elle ajouta :

– C'est un peu de votre faute, Philippe, et vous en avez eu l'impression pendant le dîner. Oui, un peu de votre faute… À Paris, j'ai vécu près de vous une vie dangereuse… Pensez donc, nous étions toujours ensemble, toujours seuls, et, pendant des journées entières, j'avais le droit de croire qu'il n'y avait personne au monde que vous et moi. C'était pour moi que vous parliez, c'était pour me rendre digne de vous que vous m'expliquiez des choses que j'ignorais, que vous me conduisiez devant les beaux spectacles, dans les églises, dans les vieilles villes… Et moi, j'étais émerveillée. De ce que j'apprenais ? Oh ! non, Philippe, mais du monde nouveau qui s'entrouvrait tout à coup. Vos paroles, je ne les écoutais pas, mais j'écoutais le son de votre voix. Mes yeux ne regardaient que vos yeux. C'était votre admiration que j'admirais, votre amour pour ce qui est beau qui faisait mon amour. C'est vous seul, Philippe, que vous m'avez enseigné à connaître… et à aimer.

Malgré sa révolte, les mots pénétraient Philippe comme une caresse, et, lui aussi, il s'oubliait à écouter le son d'une voix douce et à regarder des yeux qui vous sont chers.

Il dit simplement :

– Et Marthe ?

Elle ne répondit point, et il sentit qu'elle était, comme beaucoup de femmes, étrangère aux considérations de cette sorte. L'amour est une raison qui, pour elles, excuse tout.

Alors, cherchant une diversion, il répéta :

– Il faut vous marier, Suzanne, il le faut, c'est le salut.

– Ah ! dit-elle, en se tordant les mains avec désespoir, je le sais… mais seulement…

– Seulement ?

– Je n'ai pas la force.

– Vous devez avoir la force.

– Je ne l'ai pas… Il faudrait m'en donner. Il faudrait… Oh ! pas grand'chose peut-être, une petite joie… un souvenir de joie… l'idée que ma vie n'aura pas été entièrement perdue… L'idée que, moi aussi, j'aurai eu ma minute d'amour… Mais cette minute-là, je la demande… je l'implore.

Il balbutia :

– Vous la trouverez dans le mariage, Suzanne.

– Non, non, fit-elle plus âprement, celui-là seul que j'aime peut me la donner… Je veux…, je veux sentir, une fois au moins, des bras qui m'entourent, rien que cela, je vous jure… poser ma tête sur votre épaule, et rester là, un instant.

Elle était si près de lui que la mousseline de son corsage frôla les vêtements de Philippe et qu'il respira l'odeur de ses cheveux. Il eut la tentation folle de refermer les bras sur elle. Et c'eût été bien peu de chose, elle l'avait dit, une de ces minutes de bonheur que l'on cueille et dont on se souvient.

Elle le regardait, non plus triste maintenant, ni résignée, mais souriante, coquette, avec toute la grâce ingénieuse de la femme qui cherche à conquérir.

Il pâlit et murmura :

– Suzanne, je suis votre ami. Soyez mon amie, simplement, et que votre imagination…

– Vous avez peur, dit-elle.

Il essaya de sourire.

– J'ai peur ! Et de quoi, mon Dieu !

– Peur du petit geste affectueux que je réclame, de ce petit geste de frère qui embrasse sa sœur, et que vous redoutez, Philippe.

– Que je redoute parce qu'il est mauvais et pervers, déclara-t-il fortement, il n'y a pas d'autre raison.

– Si, Philippe, il y en a une autre.

– Laquelle ?

– Vous m'aimez.

– Moi ! Je vous aime ?… Moi !

– Oui, vous, Philippe, vous m'aimez. Et je vous mets au défi de me dire non, bien en face, les yeux dans les yeux.

Et sans lui laisser le temps de se reprendre, elle continua, ardemment penchée sur lui :

– Vous m'aimiez avant que je ne vous aime. C'est votre amour qui a créé le mien. Ne protestez pas, vous n'en avez plus le droit maintenant, car *vous savez*… Et, moi, je l'ai su dès le premier jour. Oh ! Croyez-moi, une femme ne s'y trompe pas… Vos yeux avaient, en me regardant, un regard nouveau…, tenez, le regard de tout à l'heure. Jamais vous n'avez regardé comme cela, Philippe, aucune femme, pas même Marthe… Non… pas même elle… Vous ne l'avez jamais aimée, ni elle ni les autres. C'est moi la première. L'amour vous était inconnu, et vous ne comprenez pas encore… et vous restez là, devant moi, interdit, bouleversé, parce que la vérité vous apparaît, et que vous m'aimez, mon Philippe, que vous m'aimez, mon Philippe chéri…

Elle s'attachait à lui, soulevée d'espoir et de certitude, et Philippe ne semblait pas résister.

– Vous aviez peur, Philippe. Voilà pourquoi vous étiez résolu à ne plus me voir… Voilà pourquoi vous m'avez dit tantôt des paroles si dures… Vous aviez peur, parce que vous m'aimez… Comprenez-vous, maintenant ?… Oh Philippe, je n'aurais pas agi comme cela avec vous, si vous ne m'aviez pas aimée… jamais je n'aurais eu l'audace… Mais je savais… je savais… et vous ne me dites pas non, n'est-ce pas ? Oh ! ce que j'ai souffert ! Ma jalousie contre Marthe !… Aujourd'hui encore, quand elle vous embrassait… Et l'idée de partir, sans même un adieu de vous !…

Et l'idée de ce mariage !… Quelle torture ! Mais c'est fini, n'est-ce pas ? Je ne souffrirai plus, puisque vous m'aimez.

Elle avait prononcé les derniers mots avec une sorte d'hésitation craintive, et sans quitter Philippe des yeux, comme si elle attendait de lui une réponse qui calmât l'angoisse subite dont elle était déchirée.

Il se taisait. Son regard était vague, son front plissé de rides. Il avait l'air de réfléchir et ne paraissait plus se soucier que la jeune fille se tînt si près de lui, les bras noués à ses bras.

Elle murmura :

– Philippe… Philippe…

Avait-il entendu ? Il demeura impassible. Alors, peu à peu, Suzanne desserra son étreinte. Ses mains retombèrent. Elle contempla, avec une détresse infinie, celui qu'elle aimait et, tout à coup, s'affaissa en sanglotant :

– Ah ! je suis folle !… je suis folle ! Pourquoi ai-je parlé ?

L'épreuve était horrible pour elle, après l'espérance qui l'avait exaltée, et c'étaient de vraies larmes douloureuses, cette fois, qui coulaient de ses joues. Le bruit des pleurs éveilla Philippe de sa rêverie. Il l'écouta tristement, puis se mit à marcher à travers la pièce. Si attendri qu'il fût, ce qui se passait en lui le troublait davantage. Il aimait Suzanne !

Il n'eut pas une seconde la pensée de se soustraire à la vérité. Dès les premières phrases de Suzanne et sans qu'il lui fût nécessaire de chercher d'autres preuves, il avait admis cet amour comme on admet la présence d'une chose que l'on voit et que l'on touche. Et c'est pourquoi Suzanne, à la seule attitude de Philippe, avait eu la révélation brusque de l'imprudence qu'elle

commettait en parlant : averti, Philippe lui échappait. Il était de ceux qui prennent conscience de leur devoir à la minute même où ils discernent leur faute.

– Philippe, dit-elle encore, Philippe !

Comme il ne répondait pas, elle reprit sa main et chuchota :

– Vous m'aimez cependant… vous m'aimez… Alors, si vous m'aimez…

Les pleurs n'abîmaient pas son adorable figure. Le chagrin, au contraire, la parait d'une beauté nouvelle, plus grave et plus émouvante. Elle acheva ingénument :

– Alors, si vous m'aimez, pourquoi me repoussez-vous ? Quand on aime on ne repousse pas celle qu'on aime… Et vous m'aimez…

La jolie bouche suppliait. Philippe en observait le mouvement voluptueux. On eût dit que les deux lèvres étaient heureuses de prononcer des mots d'amour, et qu'elles n'en pouvaient prononcer d'autres.

Il détourna les yeux afin d'échapper au vertige, et, maître de lui, assurant sa voix pour qu'elle n'en perçût pas le frémissement, il dit :

– C'est justement parce que je vous aime, Suzanne, que je vous repousse… parce que je vous aime trop…

Phrase de rupture qu'elle sentit irréparable. Elle ne protesta point. C'était fini. Et elle le savait de façon si profonde que, un moment plus tard, comme Philippe ouvrait la porte et se disposait à partir, elle ne leva même pas la tête.

Il ne partit point, cependant, craignant de l'outrager. Il s'assit. Une petite table seulement les séparait. Mais comme il était loin d'elle ! Et comme cela devait la surprendre que tous les artifices féminins, sa coquetterie, l'appât de ses lèvres, fussent impuissants à soumettre la volonté de cet homme qui l'aimait !

L'horloge sonna dix coups. Quand Morestal et Jorancé arrivèrent, ils n'avaient pas échangé la moindre parole.

– Nous sommes prêts, Philippe ? s'écria Morestal, tu as fait tes adieux à Suzanne ?

Elle répondit :

– Oui, nos adieux sont faits.

– Eh bien, voici les miens, dit-il en embrassant la jeune fille. Jorancé, il est entendu que tu nous accompagnes.

– Jusqu'à la Butte-aux-Loups.

– Si tu vas jusqu'à la Butte, dit Suzanne à son père, tu peux aussi bien aller jusqu'au Vieux-Moulin et revenir par la grande route.

– Ça c'est vrai. Mais toi, Suzanne, tu restes ?

Elle décida de les conduire au-delà de Saint-Élophe et rapidement elle s'enveloppa d'une écharpe de soie.

– Me voici, dit-elle.

Ils s'en furent tous les quatre par les rues endormies de la petite ville, et, dès les premiers pas, Morestal se hâta de commenter sa rencontre avec le capitaine Daspry. Un homme très intelligent, ce capitaine, et qui avait fort bien saisi l'importance du Vieux-Moulin comme « blockhaus », selon son expression, mais qui, à un autre point de vue, avait quelque peu choqué les opinions de Morestal sur le rôle de l'officier français vis-à-vis de ses inférieurs.

– Imagine-toi, Philippe, qu'il se refuse à punir les soldats que je lui ai signalés… tu sais, les pillards dont Saboureux se plaignait ?… Eh bien, il se refuse à les punir… même le chef de la bande, un nommé Duvauchel, un sans-patrie, dit-on, qui se fait gloire de ses idées. Comprends-tu cela ? le chenapan s'en tire avec une amende de dix francs, des excuses, la promesse de ne pas récidiver et un sermon de son capitaine ! Et Mossieu Daspry prétend que, par la douceur et la patience, il arrive à faire, de Duvauchel et de ses semblables, les meilleurs de ses soldats ! La bonne blague ! Comme si on mâtait ces bougres-là autrement que par la discipline Un tas de vauriens qui passeraient la frontière au premier coup de feu.

Instinctivement, Philippe avait ralenti le pas. Suzanne marchait auprès de lui, et, de place en place, à la clarté d'une lampe électrique, il apercevait l'auréole de ses cheveux blonds et sa belle silhouette que drapait l'écharpe de soie.

Il se sentait plein de mansuétude envers elle, maintenant qu'il ne la craignait plus, et il fut tenté de lui dire de bonnes paroles, ainsi qu'à une petite sœur que l'on chérit. Mais le silence était plus doux encore, et il ne voulut pas en rompre le charme.

On dépassa les dernières maisons. La rue se continua en route blanche, bordée de hauts peupliers. Et ils entendaient par bribes les discours de Morestal.

– Ah ! capitaine Daspry, l'indulgence, les relations cordiales entre supérieurs et inférieurs, la caserne considérée comme une école de fraternité, et les chefs comme des éducateurs, c'est très joli, tout cela, mais savez-vous ce que vous nous préparez avec un pareil système ? Une armée de déserteurs et de renégats…

Suzanne dit à voix basse :

– Puis-je vous donner le bras, Philippe ?

Il s'empressa aussitôt, heureux de lui faire plaisir. Et il éprouvait d'ailleurs un grand bien-être à voir qu'elle s'inclinait contre lui avec la confiance d'une amie. Ils allaient se séparer, et rien ne ternirait le pur souvenir de ce jour. Impression réconfortante, qui n'était point cependant sans lui causer quelque tristesse. Le devoir accompli laisse toujours un goût d'amertume. L'ivresse du sacrifice ne vous exalte plus, et l'on comprend ce qu'on a refusé.

Dans la nuit chaude, parmi toutes les odeurs que la brise agitait, le parfum de Suzanne monta jusqu'à lui. Il le respira longuement, et pensa que nul parfum ne l'avait jamais ému.

– Adieu, dit-il en lui-même, adieu, petite fille, adieu ce qui fut mon amour.

Et, durant ces dernières minutes, comme une grâce suprême qu'il accordait à ses désirs impossibles et à ses rêves défendus, il s'abandonna aux délices de cet amour, éclos mystérieusement dans les régions ignorées de son âme.

– Adieu, dit Suzanne à son tour, adieu, Philippe.

– Vous nous quittez ?

– Oui, sans quoi, mon père reviendrait avec moi, et je ne veux personne… personne…

D'ailleurs, Jorancé et Morestal s'étaient arrêtés près d'un banc, au croisement de deux sentiers, dont le plus large, celui de gauche, montait vers la frontière. On appelait l'endroit « le carrefour du Grand-Chêne ».

Morestal embrassa de nouveau la jeune fille.

– À bientôt, ma bonne Suzanne, et n'oublie pas que je suis témoin à ton mariage.

Il fit sonner sa montre.

– Eh ! eh ! dix heures et quart, Philippe… Il est vrai que rien ne nous presse… Ta mère et Marthe doivent dormir. N'importe, activons…

– Écoutez, père, si cela vous est égal, je préfère prendre le chemin le plus direct… Le sentier de la Butte-aux-Loups rallonge, et je suis un peu fatigué.

Au fond, comme Suzanne, Philippe voulait rentrer seul, pour que rien ne troublât le charme mélancolique de sa rêverie. Les discours du vieux Morestal l'effrayaient.

– À ta guise, mon garçon, s'écria celui-ci, mais surtout ne mets pas le verrou ni la chaîne à la porte du vestibule.

Jorancé fit les mêmes recommandations à Suzanne, et tous deux s'éloignèrent.

– Adieu, Philippe, répéta la jeune fille.

Il s'était déjà engagé sur le sentier de droite.

– Adieu, Suzanne, dit-il.

– Votre main, Philippe.

Pour que sa main atteignît celle de Suzanne, il lui fallait retourner de deux ou trois pas en arrière. Il hésita. Mais elle s'était avancée, et, très doucement, elle l'attirait au bas du sentier.

– Philippe, nous ne devons pas nous quitter ainsi… C'est trop triste ! Revenons ensemble jusqu'à Saint-Élophe… jusqu'à la maison… je vous en prie…

– Non, fit-il brusquement.

– Ah ! gémit-elle, je demandais cela pour rester plus longtemps avec vous… C'est si triste ! Mais vous avez raison. Séparons-nous.

Il lui dit avec plus de douceur :

– Suzanne… Suzanne…

La tête un peu inclinée, elle lui tendit le front.

– Embrassez-moi, Philippe.

Il se pencha et voulut baiser les boucles de ses cheveux. Mais elle eut un mouvement rapide, et lui enlaça le cou de ses deux bras.

Il se sentit perdu et tenta un effort désespéré. Les lèvres de Suzanne s'offrirent aux siennes.

– Ah ! Suzanne… Suzanne chérie… murmura-t-il, à bout de forces, en serrant la jeune fille contre sa poitrine…

CHAPITRE VIII

Le chemin que suivaient Morestal et son ami fait d'abord un crochet, puis s'élève sur le flanc boisé d'un ravin. Employé jadis pour l'exploitation des forêts, il est encore pavé de grosses pierres qui, les jours où il a plu, couvertes de boue, rendent l'ascension difficile.

En haut de la montée, Morestal souffla.

– On devrait, dit-il, voir Philippe d'ici.

Des nuages légers ternissaient la lumière de la lune, mais on apercevait pourtant, à certains endroits dénudés, l'autre côté du ravin.

Il appela :

– Ohé !... Philippe !

– Voulez-vous que je vous dise ? objecta Jorancé. Eh bien, Philippe n'aura pas voulu que Suzanne rentrât seule, et il la reconduit, tout au moins jusqu'aux maisons.

– Possible, prononça Morestal. Cette pauvre Suzanne, elle n'a pas l'air très gai. Alors, décidément, tu la maries ?

– Oui... je la marie... c'est une chose résolue.

Ils se remirent en route, et, par une pente insensible, arrivèrent à deux gros arbres, après lesquels le chemin tournait à

droite. Dès lors, courant parmi des bois de sapins sur la ligne même des crêtes, il marquait la frontière jusqu'au col du Diable.

À leur gauche, c'était le versant allemand, plus abrupt.

– Oui, reprit Jorancé, la chose est résolue. Évidemment Suzanne aurait pu rencontrer un homme plus jeune… plus avenant… mais aucun qui soit plus honnête et plus sérieux… Sans compter qu'il a un caractère très ferme, et, avec Suzanne, une certaine fermeté est nécessaire. Et puis…

– Et puis ? dit Morestal qui devinait son hésitation.

– Eh bien, voyez-vous, Morestal, il faut que Suzanne se marie. Elle tient de moi une nature droite, des principes rigoureux… mais elle n'est pas seulement ma fille… et parfois, j'ai peur de retrouver en elle… de mauvais instincts…

– Est-ce que tu aurais découvert ?…

– Oh ! rien, et je suis sûr de ne pas me tromper. Mais c'est l'avenir qui m'effraie. Un jour ou l'autre, elle peut connaître la tentation… on peut lui faire la cour… l'étourdir de belles paroles. Saura-t-elle résister ? Oh ! Morestal, cette idée me rend fou. Je n'aurais pas la force… Pensez donc, la fille après la mère… Ah ! je crois… je crois que je la tuerais…

Morestal plaisanta :

– En voilà des histoires ! Une brave fille comme Suzanne…

– Oui, vous avez raison, c'est absurde. Que voulez-vous, je ne peux pas oublier… Et je ne veux pas non plus. Mon devoir est de penser à tout, et de lui donner un guide, un maître qui la conseillera… Je connais Suzanne, ce sera une épouse parfaite…

– Et elle aura beaucoup d'enfants, et ils seront très heureux, acheva Morestal… Allons, tu nous embêtes avec tes imaginations… Parlons d'autre chose. À propos…

Il attendit Jorancé. Tous deux marchèrent de front. Et Morestal, que nulle conversation n'intéressait en dehors de ses préoccupations personnelles, Morestal reprit :

– À propos, pourrais-tu me dire – si toutefois il n'y a pas là un secret professionnel – pourrais-tu me dire ce que c'est au juste que le sieur Dourlowski ?

– Il y a six mois, répliqua Jorancé, il m'eût été impossible de vous répondre. Mais maintenant…

– Mais maintenant ?…

– Il n'est plus à notre service.

– Crois-tu qu'il ait passé de l'autre côté ?

– Je le suppose, mais sans la moindre preuve. En tout cas, l'individu est peu recommandable. Pourquoi me demandez-vous cela ? Vous avez affaire à lui ?

– Non, non, dit Morestal, qui demeura pensif.

Ils continuèrent en silence. Le vent, plus âpre sur la crête, se jouait entre les arbres. Des aiguilles de sapin craquaient sous leurs bottes. La lune avait disparu, mais le ciel était blanc de clarté.

– La Pierre-Branlante… La Cheminée-des-Fées… annonça Morestal, en désignant la forme vague de deux roches.

Ils marchèrent encore un moment.

– Hein ? Qu'y a-t-il ? fit Jorancé, que son compagnon avait saisi par le bras.

– Tu n'as pas entendu ?

– Non.

– Écoute !

– Eh bien, quoi ?

– Tu n'as pas entendu une sorte de cri ?

– Oui, le cri d'une chouette.

– Tu es sûr ? Ça ne m'a pas semblé naturel.

– Que voulez-vous que ce soit ? Un signal ?

– Certes.

Jorancé réfléchit et déclara :

– Après tout, il n'y aurait rien d'impossible… quelque contrebandier peut-être… Mais le moment serait mal choisi.

– Pourquoi ?

– Dame ! le poteau allemand ayant été démoli, il est probable que toute cette partie de la frontière est l'objet d'une surveillance plus étroite.

– En effet… en effet… dit Morestal. Pourtant ce cri de chouette…

Il y eut une petite côte, puis ils débouchèrent sur un plateau plus élevé que d'énormes sapins entouraient d'un rempart. C'était la Butte-aux-Loups. Le chemin la coupait en deux, et les poteaux de chaque pays s'y dressaient l'un en face de l'autre.

Jorancé constata que le poteau allemand avait été remis debout, mais de façon provisoire, à l'aide de grosses pierres qui en maintenaient la base.

– Un coup de vent et ça croulerait encore, dit-il en l'ébranlant.

– Eh ! ricana Morestal, attention ! vois-tu que tu l'abattes et que des gendarmes nous sautent dessus ?… En retraite, l'ami.

Mais il n'avait pas achevé ces mots qu'un autre cri parvint jusqu'à eux.

– Ah ! cette fois, dit Morestal, tu avoueras…

– Oui… oui… déclara Jorancé… la plainte de la chouette est plus sourde… plus lente… On croirait vraiment un signal, à cent ou deux cents pas en avant de nous… Des contrebandiers, évidemment, de France ou d'Allemagne.

– Si nous rebroussions chemin ? dit Morestal. Tu ne crains pas d'être mêlé à une affaire ?…

– Pourquoi ? c'est une question de douane qui ne nous regarde pas. Qu'ils se débrouillent…

Ils écoutèrent un moment, puis repartirent, soucieux et l'oreille attentive.

Après la Butte-aux-Loups, la crête de la montagne s'aplatit, la forêt s'étale, plus à l'aise, et la route, plus libre, serpente entre

les arbres, court d'un versant à l'autre, évite les racines, contourne les aspérités du terrain, et disparaît parfois sous un lit de feuilles mortes.

Mais la lune s'était dégagée et Morestal marchait droit devant lui, sans hésitation. Il la connaissait si bien, la frontière ! Il l'eût suivie les yeux fermés, dans les ténèbres des nuits les plus obscures. À tel endroit, il y avait une branche qui barrait le passage ; à tel autre, le tronc d'un vieux chêne qui sonnait le creux quand il le frappait de sa canne. Et il annonça la branche, et il frappa sur le vieux chêne.

Son inquiétude, irraisonnée d'ailleurs, se dissipait. Ayant de nouveau interrogé sa montre, il pressa l'allure, afin de rentrer à l'heure dite.

Mais, brusquement, il s'arrêta. À trente ou quarante mètres de lui, il avait cru voir une ombre qui se dissimulait.

– As-tu vu ? murmura-t-il.

– Oui… j'ai vu…

Et soudain, un coup de sifflet sec, strident… Cela semblait provenir de la place même où l'ombre s'était évanouie.

– Ne bougeons pas, fit Jorancé.

Ils attendaient, le cœur serré, dans l'angoisse de l'événement qui allait se produire.

Une minute s'écoula, et d'autres encore, puis il y eut un bruit de pas, au-dessous d'eux, du côté allemand, le bruit d'un homme qui se hâte…

Morestal pensa au raidillon qu'il avait indiqué à Dourlowski pour monter des bois d'Albern à la frontière par la Fontaine-Froide. En toute certitude, quelqu'un escaladait la partie supérieure de ce raidillon, en s'accrochant aux branches et en se traînant sur les cailloux.

– Un déserteur, souffla Jorancé, pas de bêtises !

Mais Morestal le repoussa et se mit à courir jusqu'au croisement des deux chemins. Au moment même où il y arrivait, un homme déboucha, haletant, éperdu, qui balbutia en français :

– Sauvez-moi, on m'a trahi… J'ai peur…

Des silhouettes s'élançaient de l'ombre. Il semblait en surgir de chacun des arbres.

– Sauvez-moi !… sauvez-moi !…

Morestal l'empoigna et le jeta hors de la route.

– File au galop… droit devant toi.

Il y eut une détonation. L'homme chancela en gémissant ; mais il ne devait être que blessé, car, après quelques secondes, il se redressa et partit à travers bois.

Aussitôt ce fut la chasse. Quatre ou cinq Allemands franchirent la frontière et se mirent, en jurant, à la poursuite du fugitif, tandis que leurs camarades, plus nombreux, se dirigeaient vers Morestal.

Jorancé s'empara de lui à bras-le-corps et le contraignit à reculer :

– Par là, dit-il… par là… ils n'oseront pas…

Ils retournèrent du côté de la Butte-aux-Loups, mais tout de suite, ils furent rejoints.

– Halte ! ordonna une voix rude… Je vous arrête… Vous êtes complice… Je vous arrête.

– Nous sommes en France, riposta Jorancé, qui fit face à ses agresseurs.

Une main s'abattit sur son épaule.

– On verra ça… on verra ça… Suivez-nous.

Dix hommes les entourèrent, mais tous deux vigoureux, exaspérés, à coups de poing, ils réussirent à se faire un passage.

– À la Butte-aux-Loups, dit Jorancé… et restons à gauche de la route.

– Nous n'y sommes pas à gauche, dit Morestal, qui s'aperçut au bout d'un instant qu'ils avaient bifurqué vers la droite.

Ils rentrèrent sur le territoire français, mais les agents qui poursuivaient le déserteur, ayant perdu sa trace, se rabattaient de leur côté.

Alors ils firent un crochet à droite, hésitèrent un moment, attentifs à ne pas traverser la route, puis repartirent et, toujours traqués par les hommes, qu'ils sentaient sur leurs talons, ils gagnèrent la montée de la Butte-aux-Loups. À ce moment, cernés de toutes parts, essoufflés, ils durent reprendre haleine.

– Arrêtez-les ! dit le chef, en qui ils avaient reconnu le commissaire Weisslicht, arrêtez-les ! nous sommes en Allemagne.

– Vous mentez, hurla Morestal, qui se débattait avec une énergie sauvage… Vous n’avez pas le droit… C’est un piège abominable !

La lutte fut violente, mais ne dura pas. Il reçut un coup de crosse au menton, vacilla, se défendit encore, frappant et mordant ses adversaires. À la fin, on réussit à le terrasser et, pour étouffer ses clameurs, on le bâillonna.

Jorancé, qui avait fait un bon en arrière, et s’adossait à un arbre, résistait tout en protestant :

– Je suis M. Jorancé, commissaire spécial à Saint-Élophe. Je suis ici chez moi. Nous sommes en France. Voilà la frontière.

On se jeta sur lui et on l’entraîna, tandis qu’il proférait de toutes ses forces :

– Au secours ! On arrête le commissaire français sur le territoire français.

Une détonation retentit, puis une autre. D’un effort surhumain, Morestal avait renversé les agents qui le tenaient et, de nouveau, il prenait la fuite, un de ses poignets entravé par une corde, le bâillon à la bouche.

Mais, deux cents mètres plus loin, comme il retournait vers le col du Diable, son pied heurta une racine et il tomba.

Aussitôt il fut assailli et lié solidement.

Quelques instants après, les deux prisonniers, portés par les agents jusqu’au chemin des bois d’Albern, étaient hissés sur des chevaux. Ils furent conduits au col du Diable et, de là, par

l’usine Wildermann et par le hameau de Torins, dirigés vers la ville allemande de Bœrsweilen.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Suzanne Jorancé poussa la barrière et pénétra dans le domaine du Vieux-Moulin.

Elle était vêtue de blanc, toute fraîche sous un grand chapeau de paille d'Italie dont les brides de velours noir pendaient sur ses épaules. La jupe courte découvrait ses chevilles délicates. Elle marchait d'un pas rapide, en s'aidant d'une haute canne à bout ferré, tandis que sa main libre froissait des fleurs qu'elle avait cueillies en route et qu'elle laissait tomber distraitement.

La paisible maison des Morestal s'éveillait au soleil du matin. Plusieurs croisées étaient ouvertes, et Suzanne aperçut Marthe qui écrivait, assise devant la table de sa chambre.

Elle appela :

– Je puis monter ?

Mais, à l'une des fenêtres du salon, Mme Morestal apparut et lui fit un signe impérieux :

– Chut ! taisez-vous !

– Qu'y a-t-il donc ? dit Suzanne après avoir rejoint la vieille dame.

– Ils dorment.

– Qui ?

– Eh ! le père et le fils.

– Ah ! dit Suzanne… Philippe…

– Oui, ils ont dû rentrer tard, et ils se reposent. Ni l'un ni l'autre, ils n'ont encore sonné. Mais, dites donc, Suzanne, vous ne partez donc pas ?

– Demain… ou après-demain… Je vous avoue que je ne suis pas pressée.

Mme Morestal la conduisit jusqu'à la chambre de sa belle-fille et demanda :

– Philippe dort toujours, n'est-ce pas ?

– Je suppose, dit Marthe, on ne l'entend pas…

– Morestal non plus… Il est pourtant « du matin », lui… Et Philippe qui voulait vagabonder à l'aube ! Enfin, tant mieux, le sommeil leur fait du bien, à mes deux hommes. À propos, Marthe, vous n'avez pas été réveillée par les coups de feu, cette nuit ?

– Des coups de feu ?

– Il est vrai que votre chambre est à l'opposé. C'était du côté de la frontière… Quelque braconnier, sans doute…

– M. Morestal et Philippe étaient ici ?

– Oh ! sûrement. Il devait être une heure ou deux… peut-être davantage… Je ne sais pas au juste.

Elle reposa sur le plateau la théière et le pot de miel qui avaient servi au déjeuner de Marthe, et, par manie d'arrangement, elle mit en ordre, avec de mystérieux principes de symé-

trie, les affaires de sa belle-fille et les objets de la chambre que l'on avait pu déplacer. Tout bien fini, les mains immobiles, elle chercha des yeux un motif qui l'autorisât à rompre cette cruelle inaction. N'en découvrant aucun, elle sortit.

– Comme tu es matinale, dit Marthe à Suzanne.

– J'avais besoin d'air… de mouvement… D'ailleurs, j'avais averti Philippe que je viendrais le chercher. J'aimerais voir avec lui les ruines de la Petite-Chartreuse… C'est ennuyeux qu'il ne soit pas encore levé.

Elle semblait déçue de ce contretemps qui la privait d'un plaisir.

– Tu permets que je finisse mes lettres ? lui dit Marthe en reprenant sa plume.

Suzanne flâna dans la pièce, regarda par la fenêtre, se pencha pour voir si celle de Philippe était ouverte, puis s'assit en face de Marthe et l'examina longuement. Elle nota les paupières un peu fripées, le teint inégal, les menues rides des tempes, quelques cheveux blancs mêlés aux bandeaux noirs, tout ce qui annonce les petites victoires du temps sur la jeunesse défaillante. Et, levant les yeux, elle se vit dans une glace.

Marthe surprit son regard et s'écria avec une admiration que n'altérait aucune envie :

– Tu es magnifique, Suzanne ! Tu as l'air d'une déesse triomphante. Quel triomphe as-tu remporté ?

Suzanne rougit, et, gênée, elle prononça au hasard :

– Mais toi, Marthe, on croirait que tu es préoccupée…

– En effet… peut-être… avoua la jeune femme.

Alors elle raconta que la veille au soir, se trouvant seule avec sa belle-mère, elle lui avait dit les nouvelles idées de Philippe, l'esprit de ses travaux, son projet de démission, et sa volonté irrévocable d'une explication avec M. Morestal.

– Eh bien ?

– Eh bien, déclara Marthe, ma belle-mère a bondi. Elle s'oppose absolument à toute explication.

– Pourquoi ?

– M. Morestal a des troubles au cœur. Le docteur Borel, qui le soigne depuis vingt ans, ordonne qu'on lui évite les contrariétés, les émotions trop fortes. Or, un entretien avec Philippe pourrait avoir des suites funestes… Que répondre à cela ?

– Il faut que tu avertisses Philippe.

– Certes. Et lui, il devra, ou bien se taire et continuer une existence intolérable, ou bien affronter, et avec quelle angoisse, la colère de M. Morestal.

Elle se tut un moment, puis, frappant la table de ses deux poings :

– Ah ! s'exclama-t-elle, si je pouvais prendre tous ces ennuis-là pour moi, et protéger la paix de Philippe !

Suzanne sentit toute sa violence et toute son énergie. Aucune douleur ne l'eût effrayée, aucun sacrifice n'eût été au-dessus de ses forces.

– Tu aimes beaucoup Philippe ? demanda-t-elle.

Marthe sourit :

– Le plus que je peux… Il le mérite.

La jeune fille éprouva une certaine aigreur, et elle ne put s'empêcher de lui dire :

– Est-ce qu'il t'aime autant que tu l'aimes ?

– Dame, je crois. Moi aussi, je le mérite.

– Et tu as confiance en lui ?

– Oh ! pleine confiance. Philippe est l'être le plus droit que je connaisse.

– Cependant…

– Cependant ?

– Rien.

– Mais si, parle… Ah ! tu peux m'interroger sans crainte.

– Eh bien, je pensais à ceci… Suppose que Philippe aime une autre femme…

Marthe éclata de rire :

– Si tu savais comme Philippe attache peu d'importance à toutes ces questions d'amour !

– Admets, pourtant…

– Soit, j'admets, dit-elle, affectant d'être sérieuse. Philippe aime une autre femme. Il est fou de passion. Et alors ?

– Alors, qu'est-ce que tu ferais ?

– Ma foi… tu me prends au dépourvu.

– Tu ne divorcerais pas ?

– Et mes enfants ?

– Mais, s'il voulait divorcer, lui ?

– Bon voyage, M. Philippe.

Suzanne réfléchit, sans quitter Marthe des yeux, comme si elle épiait sur son visage une trace d'inquiétude, ou qu'elle voulût pénétrer jusqu'au fond de sa pensée la plus secrète.

Elle murmura :

– Et s'il te trompait ?

Cette fois, la pointe porta. Marthe tressaillit, touchée au vif. Sa figure changea. Et elle dit, d'une voix qui se contenait :

– Ah ! cela non ! Que Philippe s'éprenne d'une autre femme, qu'il veuille refaire sa vie sans moi, et qu'il me l'avoue loyalement, je consentirais à tout… oui, à tout, même au divorce, quel que soit mon désespoir… Mais la trahison, le mensonge…

– Tu ne lui pardonnerais pas ?

– Jamais ! Philippe n'est pas un homme à qui l'on peut pardonner. C'est un homme conscient, qui sait ce qu'il fait, in-

capable d'une défaillance et que le pardon n'absoudrait pas. D'ailleurs, moi, je ne pourrais pas… non… en vérité, non.

Et elle ajouta :

– J'ai trop d'orgueil.

La parole fut grave, prononcée simplement, et révélait une âme hautaine que Suzanne ne soupçonnait pas. Devant la rivale qu'elle attaquait, et qui la dominait par tant de fierté, elle éprouva une sorte de confusion.

Un long silence divisa les deux femmes, et Marthe prononça :

– Tu es méchante, aujourd'hui, n'est-ce pas, Suzanne ?

– Je suis trop heureuse pour être méchante, ricana la jeune fille. Seulement, c'est un bonheur si étrange ! J'ai peur qu'il ne dure pas.

– Ton mariage…

– Je ne veux pas me marier ! déclara Suzanne avec emportement… Je ne le veux à aucun prix J'ai horreur de cet homme… Il n'y a pas que lui au monde, n'est-ce pas ? Il y en a d'autres… d'autres qui m'aimeront… Moi aussi, je suis digne que l'on m'aime… et que l'on m'offre sa vie !…

Il y avait des larmes dans sa voix, et un tel accablement sur son visage, que Marthe eut envie de la consoler comme elle le faisait en pareil cas. Pourtant elle ne dit rien. Suzanne l'avait blessée, non point tant par ses questions que par son attitude, par une certaine ironie de l'accent, et par un air de défi qui se mêlait à l'expression de sa douleur.

Elle préféra couper court à une scène pénible dont le sens lui échappait, mais qui ne l'étonnait pas trop de la part de Suzanne.

– Je descends, dit-elle, c'est l'heure du courrier, et j'attends des lettres.

– Ainsi donc, tu me laisses ! dit Suzanne d'une voix entrecoupée.

Marthe ne put s'empêcher de rire.

– Ma foi, oui, je te laisse dans cette chambre… à moins que tu ne refuses d'y rester…

Suzanne courut après elle et, la retenant :

– Tu as tort il suffirait d'un mouvement, d'un mot affectueux… Je traverse une crise affreuse, j'ai besoin de secours, et toi tu me repousses… C'est toi qui me repousses, ne l'oublie pas… C'est toi…

– Entendu, dit Marthe, je suis une amie cruelle… Seulement, vois-tu, ma petite Suzanne, si c'est l'idée de ce mariage qui te détraque à ce point, il serait bon d'avertir ton père… Allons, viens, et calme-toi.

En bas, elles trouvèrent M[me] Morestal, un plumeau à la main, un tablier autour de la taille, et livrant le combat quotidien contre une poussière qui n'existait, d'ailleurs, que dans son imagination.

– Vous savez, maman, que Philippe fait toujours la grasse matinée ?

– Le paresseux ! Il est près de neuf heures. Pourvu qu'il ne soit pas malade !

– Oh ! non, fit Marthe. Mais tout de même, en remontant, j'irai voir.

M[me] Morestal accompagna les deux jeunes femmes jusqu'au vestibule. Suzanne s'éloignait déjà, sans un mot, avec sa figure des heures mauvaises, comme disait Marthe, lorsque M[me] Morestal la rappela.

– Tu oublies ton bâton, petite.

La vieille dame avait saisi le long bâton ferré et le retirait du porte-parapluies. Mais, tout à coup, elle se mit à bouleverser les cannes et les ombrelles en marmottant :

– Tiens, c'est assez drôle…

– Qu'y a-t-il, demanda Marthe ?

– La canne de Morestal que je ne retrouve pas. Elle est toujours ici cependant.

– Il l'aura peut-être posée ailleurs.

– Impossible ! Ce serait la première fois. Et je le connais Comment se fait-il ?… Victor !

Le domestique accourut.

– Madame ?

– Victor, comment se fait-il que la canne de monsieur ne soit pas là ?

– Pour moi, madame, j’ai idée que monsieur est déjà sorti.

– Sorti ! Mais il fallait me le dire… je commençais à m’inquiéter.

– Je viens de le dire à Catherine.

– Mais pourquoi supposez-vous ?…

– D’abord, monsieur n’a pas mis ses bottines à la porte comme d’ordinaire… M. Philippe non plus…

– Quoi fit Marthe, M. Philippe serait sorti également ?

– Et de très bonne heure… avant que je ne me lève.

Malgré elle, Suzanne Jorancé protesta :

– Mais non, ce n’est pas admissible…

– Dame, reprit Victor, quand je suis descendu, cette serrure-là n’était pas fermée à clé.

– Et monsieur n’oublie jamais son tour de clé, n’est-ce pas ?

– Jamais. Si la serrure n’était pas fermée, c’est que monsieur est déjà dehors… ou bien…

– Ou bien ?

– Ou bien qu’il n’est pas rentré… Seulement, je dis ça comme je dirais…

– Pas rentré ! s’exclama Mme Morestal.

Elle réfléchit une seconde, puis tourna sur elle-même, gravit l'escalier avec une agilité surprenante, franchit un couloir, et pénétra dans la chambre de son mari.

Elle poussa un cri et appela :

– Marthe !... Marthe !...

Mais la jeune femme, qui l'avait suivie, montait déjà, ainsi que Suzanne, l'escalier du second étage. La chambre de Philippe se trouvait au fond.

Elle ouvrit vivement, et resta sur le seuil, interdite.

Philippe n'était pas là, et le lit n'avait même pas été défait.

CHAPITRE II

Les trois femmes se rejoignirent dans le salon. Mme Morestal allait et venait avec effarement, ne sachant trop ce qu'elle disait :

– Pas rentré !... Philippe non plus !... Victor, il faut courir... Mais où courir ?... Où chercher ? Ah ! c'est vraiment terrible...

Soudain, elle s'arrêta devant Marthe et bégaya :

– Les coups de feu, hier soir...

Pâle d'anxiété, Marthe ne répondit pas. Dès le premier instant, elle avait eu la même pensée atroce.

Mais Suzanne s'exclama :

– En tout cas, Marthe, tu ne dois pas t'inquiéter. Philippe n'a pas pris la route de la frontière.

– Tu es sûre ?

– On s'est séparé au carrefour du Grand-Chêne. M. Morestal et papa ont continué seuls. Philippe est revenu directement.

– Directement ? Non, puisqu'il n'est pas ici, objecta Marthe. Qu'est-ce qu'il aurait fait de toute la nuit ? Il n'est même pas rentré dans sa chambre !

Mais l’affirmation de Suzanne avait épouvanté Mme Morestal. Elle ne pouvait plus douter maintenant que son mari n’eût suivi la route de la frontière, et les coups de feu venaient précisément de la frontière !

– Oui, c’est vrai, fit Suzanne, mais il n’était que dix heures quand nous sommes partis de Saint-Élophe, et les coups de feu que vous avez entendus ont été tirés vers une heure ou deux heures du matin… Vous l’avez dit vous-même.

– Est-ce que je sais ? s’écria la vieille dame, qui décidément perdait la tête… Il était peut-être beaucoup plus tôt.

– Mais ton père, lui, doit le savoir, dit Marthe à Suzanne. Il ne t’a rien raconté ?

– Je n’ai pas vu mon père ce matin, répliqua Suzanne… Il dormait…

Elle n’avait pas achevé sa phrase qu’une idée la heurta, une idée si naturelle que les deux autres femmes en furent également frappées, et que personne ne la formula.

Suzanne se précipita vers la porte, mais Marthe la retint. Ne pouvait-on communiquer par téléphone avec Saint-Élophe et avec la maison du commissaire spécial ?

Au bout d’une minute, la bonne de M. Jorancé répondait qu’elle venait de constater l’absence de son maître. Le lit, non plus, n’avait pas été défait.

– Oh ! dit Suzanne toute frissonnante, mon pauvre père… Pourvu qu’il ne lui soit pas arrivé de mal !… Mon pauvre père ! J’aurais dû…

Un instant, elles demeurèrent toutes les trois comme paralysées, incapables d'une résolution. Le domestique sortit en disant qu'il sellait le cheval et galopait jusqu'au col du Diable.

Au hasard, Marthe, qui était restée près du téléphone, demanda des renseignements à la mairie de Saint-Élophe. Là, on ne savait rien. Mais deux gendarmes venaient de traverser la place à grande allure. Alors, sur le conseil de Mme Morestal, qui saisit un des récepteurs, elle réclama la communication avec la gendarmerie. L'ayant obtenue, elle expliqua sa démarche. Il lui fut répondu que le brigadier était en route pour la frontière, conduit par un paysan qui déclarait avoir trouvé dans les bois, entre la Butte-aux-Loups et le col du Diable, le cadavre d'un homme. On n'en pouvait dire davantage…

Mme Morestal lâcha le récepteur et tomba évanouie. Marthe et Suzanne voulurent la soigner. Mais leurs mains tremblaient. Catherine, la bonne, étant survenue, elles se sauvèrent toutes les deux, secouées par une énergie subite et par un immense besoin d'agir, de marcher, de contempler ce cadavre, dont la vision sanglante les obsédait.

Elles descendirent l'escalier de la terrasse et coururent dans la direction de l'Étang-des-Moines.

Elles n'avaient pas fait cent pas qu'elles furent dépassées par Victor, qui galopait à cheval et qui leur cria :

– Rentrez donc ! À quoi qu'ça sert, puisque je r'viens !

Elles continuèrent cependant. Mais deux chemins s'étant présentés, Suzanne voulut prendre celui du col, à droite, Marthe, celui de gauche, à travers les bois. Elles échangèrent des mots âpres, se barrant la route l'une à l'autre.

Tout à coup, Suzanne, qui n'avait pas conscience de ce qu'elle disait, se jeta dans les bras de son amie, en bégayant :

– Il faut que je te dise… c'est mon devoir… D'ailleurs toute la faute est pour moi…

Exaspérée, et ne comprenant pas ces paroles, dont elle devait se souvenir plus tard de façon si nette, Marthe la brutalisa.

– Tu es folle, aujourd'hui… laisse-moi tranquille.

Elle s'élança au milieu des bois et, quelques minutes après, atteignit une carrière abandonnée. Le sentier n'allait pas plus loin. Elle eut un mouvement de rage, fut sur le point de se coucher à terre et de pleurer, puis reprit sa course, car il lui semblait percevoir des appels. C'était Suzanne, en effet, qui avait vu un homme à cheval revenir de la frontière et qui avait essayé vainement de se faire entendre. Sans doute apportait-il des nouvelles…

Haletantes, à bout de forces, elles s'en retournèrent. Mais, au Vieux-Moulin, il n'y avait personne, personne que Mme Morestal et Catherine, qui priaient sur la terrasse. Tous les domestiques étaient partis à l'aventure, et l'homme à cheval, un paysan, avait passé sans lever la tête.

Alors elles tombèrent assises près de la balustrade, stupides, épuisées par l'effort qu'elles venaient d'accomplir, et il s'écoula des minutes effroyables. Chacune des trois femmes pensait à sa douleur particulière, et chacune, en outre, subissait l'angoisse du malheur inconnu qui les menaçait toutes trois. Elles n'osaient pas se regarder. Elles n'osaient point parler, quoique le silence les torturât. Le moindre bruit était un motif d'espoir insensé ou de crainte horrible, et, les yeux sur la ligne des bois sombres, elles attendaient.

Soudain, elles tressautèrent. Catherine, qui veillait sur les marches de l'escalier, s'était dressée.

– Voilà Henriot, cria-t-elle.

– Henriot ? fit Mme Morestal.

– Oui, le garçon du jardinier, je le reconnais.

– Où ça ? On ne l'a pas vu venir.

– Il a dû prendre un raccourci... Il monte l'escalier... Vite, Henriot !... dépêche-toi !... Tu sais quelque chose ?

Elle tira la grille, et un gamin d'une quinzaine d'années, le visage en sueur, apparut.

Tout de suite, il dit :

– C'est un déserteur qui est mort... un déserteur allemand.

Et aussitôt une grande paix envahit les trois femmes. Après l'assaut des événements qui s'étaient rués sur elles comme une tempête, il leur semblait que rien ne pouvait plus les atteindre. Le fantôme de la mort s'écartait de leur esprit. Un homme avait bien été tué, mais cela n'avait pas d'importance, puisque cet homme n'était point l'un des leurs. Et une telle allégresse les secouait qu'elles avaient envie de rire.

Et de nouveau Catherine survint. Elle annonçait le retour de Victor. Les trois femmes virent, en effet, au débouché du col, un homme qui talonnait son cheval au risque d'une chute sur la pente rapide de la route. On s'aperçut bientôt, lorsque l'homme parvint à l'Étang-des-Moines, que quelqu'un le suivait à grands pas, et Marthe poussa des exclamations de joie en reconnaissant la haute silhouette de son mari.

Elle agita son mouchoir. Philippe répondit au signal.

– C'est lui ! dit-elle toute défaillante. C'est lui, maman… Je suis sûre qu'il va nous renseigner… et que M. Morestal ne tardera pas…

– Allons à leur rencontre, proposa Suzanne.

– Oui, fit-elle vivement, j'y vais. Reste ici, toi, Suzanne… reste avec maman.

Elle s'élança, avide d'être la première qui accueillît Philippe, et retrouvant assez de forces pour courir jusqu'au bas de la descente.

– Philippe Philippe ! criait-elle… Enfin, te voilà…

Il la souleva de terre et la pressa contre lui.

– Ma chérie, il paraît que tu étais inquiète… Il ne fallait pas… je te raconterai…

– Oui, tu nous raconteras… Mais viens… viens vite embrasser ta mère et la rassurer…

Elle l'entraîna. Ils gravirent l'escalier, et, sur la terrasse, il se trouva tout à coup en présence de Suzanne, qui attendait, crispée de jalousie et de haine. L'émoi de Philippe fut si fort qu'il ne lui tendit même pas la main. À cet instant, d'ailleurs, Mme Morestal se précipitait :

– Ton père ?

– Vivant.

Et Suzanne dit à son tour :

– Papa ?

– Vivant aussi… tous deux enlevés par des agents allemands, près de la frontière.

– Quoi ? Prisonniers ?

– Oui.

– On ne leur a pas fait de mal ?

Elles l'entouraient toutes les trois et le pressaient de questions. Il répondit en riant :

– Du calme d'abord… Je vous avouerai que je suis quelque peu étourdi… Voilà deux nuits mouvementées… Et, en outre, je meurs de faim…

Ses vêtements et ses souliers étaient gris de poussière. Du sang tachait l'une de ses manchettes.

– Tu es blessé ! s'écria Marthe.

– Non… pas moi… je vais t'expliquer…

Catherine lui apporta une tasse de café qu'il but avidement, et il commença :

– Il était environ cinq heures du matin quand je me suis levé, et je ne me doutais certes pas en sortant de ma chambre…

Marthe fut stupéfaite. Pourquoi Philippe disait-il qu'il avait couché là ? Il ignorait donc que son absence était connue ? Mais alors pourquoi ce mensonge ?

Instinctivement, elle se plaça devant Suzanne et devant sa belle-mère, et comme Philippe s'était interrompu, gêné lui-même par le trouble visible qu'il avait provoqué, elle lui demanda :

– Ainsi, hier soir, tu avais quitté ton père et M. Jorancé ?…

– Au carrefour du Grand-Chêne.

– Oui, Suzanne nous a raconté cela. Et tu es rentré directement ?

– Directement.

– Mais tu as entendu les coups de feu ?…

– Des coups de feu ?

– Oui, du côté de la frontière.

– Non. Je devais dormir déjà… J'étais fatigué… Sans quoi, si je les avais entendus…

Il eut l'intuition du danger qu'il courait, d'autant que Suzanne cherchait à lui faire des signes. Mais il avait si bien préparé le début de son histoire que, peu accoutumé à mentir, il n'eût pu y changer un seul mot sans perdre le peu de sang-froid qui lui restait. En outre, exténué lui-même, incapable de réagir contre l'atmosphère d'inquiétude et d'énervement qui l'enveloppait, comment aurait-il discerné le piège que Marthe lui avait tendu inconsciemment ? Il répéta donc :

– Encore une fois, quand je suis sorti de ma chambre, je ne me doutais pas de ce qui s'était passé. C'est un hasard qui m'a mis sur la voie. J'avais gagné le col du Diable et je suivais la

route de la frontière, lorsque, à moitié chemin de la Butte-aux-Loups, je distinguai sur ma gauche des gémissements, des plaintes. En m'approchant, je découvris, au milieu des fourrés, un homme blessé, couvert de sang…

– Le déserteur, précisa Mme Morestal.

– Oui, un soldat allemand, Jean Baufeld, répondit Philippe.

Et, tranquille maintenant, car il arrivait à la partie véridique de l'histoire, son entrevue avec le déserteur ayant eu lieu, en effet, au petit jour, alors qu'il revenait de Saint-Élophe, il continua :

– Jean Baufeld n'avait plus que quelques minutes à vivre. Il râlait. Cependant, il eut encore la force de me dire son nom et d'articuler quelques mots, et il mourut entre mes bras. Mais je savais par lui que M. Jorancé et mon père avaient essayé de le défendre sur le territoire français, et que les agents s'étaient retournés contre eux. Je me mis donc à leur recherche. La trace était facile à suivre. Elle me conduisit par le col du Diable jusqu'au hameau de Torins. Là, l'aubergiste ne fit aucune difficulté pour m'apprendre qu'une escouade d'agents, dont plusieurs à cheval, avait passé chez lui, emmenant vers Bœrsweilen deux prisonniers français. L'un d'eux était blessé. Je ne pus savoir si c'était votre père, Suzanne, ou le mien. En tout cas, les blessures devaient être légères, car les deux prisonniers se tenaient à cheval sans l'aide de personne. Rassuré, je revins sur mes pas. Au col du Diable, je rencontrai Victor… Vous savez le reste.

Il semblait tout heureux d'en avoir fini, et il se versa une seconde tasse de café, avec la satisfaction d'un homme qui s'est tiré d'affaire à bon compte.

Les trois femmes gardaient le silence. Suzanne baissait la tête pour qu'on ne vît point son émotion. Enfin, Marthe, qui

n'avait aucun soupçon, mais que le mensonge de Philippe préoccupait, Marthe reprit :

– À quelle heure es-tu rentré hier soir ?

– À onze heures moins le quart.

– Et tu t'es couché tout de suite ?

– Tout de suite.

– Alors comment se fait-il que ton lit ne soit pas défait ?

Philippe eut un haut-le-corps. La question le suffoquait. Au lieu d'imaginer un prétexte quelconque, il balbutia ingénument :

– Ah ! tu es entrée… tu as vu…

Il n'avait point réfléchi à ce détail, ni d'ailleurs à aucun de ceux qui pouvaient le mettre en contradiction avec la réalité, et il ne savait plus que dire.

Suzanne insinua :

– Peut-être Philippe a-t-il reposé sur un fauteuil…

Marthe haussa les épaules, et, Philippe, tout à fait désemparé, essayant de trouver une autre version, ne répondit même pas. Il demeurait stupide, comme un enfant pris en faute.

– Voyons, Philippe, demanda Marthe, qu'est-ce qu'il y a là-dessous ? Tu n'es donc pas revenu directement ?

– Non, avoua-t-il.

– Tu es revenu par la frontière ?

– Oui.

– Alors, pourquoi le cacher ? Je ne pouvais plus m'inquiéter, puisque tu étais ici.

– Justement ! s'écria Philippe, qui s'engagea au hasard dans cette voie, justement ! Je n'ai pas voulu te dire que j'avais passé la nuit à la recherche de mon père.

– La nuit ! Ce n'est donc pas ce matin que tu as connu son enlèvement !

– Non. Dès hier soir.

– Dès hier soir ! Mais comment ? Par qui ? Tu n'as pu le savoir que si tu as assisté à l'enlèvement ?

Il hésita une seconde. Il aurait pu faire remonter à cet instant de la nuit son entretien avec le déserteur Baufeld. Il n'y songea pas, et déclara d'un ton résolu :

– Eh bien, oui, j'étais là… ou du moins à quelque distance…

– Et tu as entendu les coups de feu ?

– Oui, j'ai entendu les coups de feu, et aussi des cris de douleur… Quand je suis arrivé sur le terrain de la bataille, il n'y avait plus personne. Alors, j'ai cherché… Tu comprends, j'avais peur que mon père ou M. Jorancé n'eussent été atteints par les balles… J'ai cherché toute la nuit, suivant leur piste dans les ténèbres… une mauvaise piste, d'abord, qui m'a mené du côté des bois d'Albern… Et puis, ce matin, j'ai découvert le soldat Baufeld, et, renseigné sur la direction que les agresseurs avaient prise, j'ai poussé jusqu'à l'usine et jusqu'à l'auberge de Torins.

Mais si je t’avais dit cela, ah ! bigre !… ce que tu te serais tourmentée de ma fatigue ! Non, je te vois d’ici, ma pauvre Marthe !

Il affectait la gaieté et l’insouciance. Marthe l’observait avec étonnement. Elle hocha la tête d’un air pensif.

– Certes… tu as raison…

– N’est-ce pas ? Il était beaucoup plus simple de dire que je sortais de ma chambre, bien dispos, après une bonne nuit… Voyons, maman, n’est-ce pas ton opinion ? Et toi-même, d’ailleurs…

Mais à ce moment, un bruit de voix s’éleva sous les fenêtres du jardin, et Catherine fit irruption dans la pièce en criant :

– Monsieur ! monsieur !

Et Victor bondit également !

– Voilà monsieur ! Le voilà !

– Mais qui ? demanda Mme Morestal en se précipitant.

– Monsieur Morestal ! Le voilà ! Nous l’avons vu au bout du jardin… Tenez, là-bas, près de la cascade… La vieille dame courut à l’une des fenêtres.

– Oui ! il nous a vues ! Ah ! Seigneur Dieu, est-il possible !

Bouleversée, titubante, elle s’appuya au bras de Marthe et l’entraîna vers l’escalier qui conduisait au vestibule et au perron.

À peine avaient-elles disparu toutes les deux que Suzanne se jeta sur Philippe.

– Ah ! je vous en prie… je vous en prie, Philippe, implora-t-elle.

Il ne comprit pas d'abord.

– Qu'y a-t-il, Suzanne ?

– Je vous en prie, faites attention. Que Marthe ne se doute pas…

– Est-ce que vous croyez ?

– Une seconde, j'ai cru… Elle m'a regardé d'un air si drôle… Oh ! ce serait terrible… Je vous en prie…

Elle s'éloigna vivement, mais ses paroles, ses yeux égarés, causèrent à Philippe une véritable frayeur. Il n'avait eu jusqu'ici, en face de Marthe, qu'une gêne provoquée par l'ennui de mentir. Maintenant il apercevait soudain la gravité de la situation, le péril qui menaçait Suzanne et qui pouvait anéantir le bonheur de son propre ménage. Une maladresse et tout se découvrait. Et cette idée, au lieu de se traduire chez lui en un sursaut de clairvoyance, augmentait son désarroi.

– Il faut sauver Suzanne, répétait-il, avant tout il faut la sauver.

Mais il sentait qu'il n'avait pas plus de pouvoir sur les événements qui se préparaient que l'on n'en a contre la tempête qui approche. Et une peur sourde croissait en lui.

CHAPITRE III

La tête nue, les cheveux en désordre, ses vêtements déchirés, sans col, du sang sur sa chemise, à ses mains, sur son visage, du sang partout, une blessure au cou, une autre à la lèvre, méconnaissable, atroce, mais superbe d'énergie, héroïque et triomphant, tel surgit le vieux Morestal.

Il exultait.

– Présent ! clama-t-il.

Un rire énorme roula sous sa moustache.

– Morestal ? Présent !... Morestal, pour la seconde fois prisonnier du Teuton... et, pour la seconde fois, libre.

Philippe le regardait avec stupeur, comme une apparition.

– Eh bien ! le fiston, c'est ainsi qu'on me reçoit ?

Saisissant une serviette, d'un large mouvement il essuya sa figure. Puis il attira sa femme contre lui.

– Qu'on m'embrasse, la mère ! À ton tour, Philippe... À ton tour, Marthe !... Et toi aussi, la belle Suzanne... une fois pour moi, et l'autre pour ton père... Ne pleure pas, ma fille... Il va bien, le papa... On le dorlote comme un empereur, là-bas... en attendant qu'on le relâche. Et ça ne tardera pas. Par Dieu, non ! J'espère que le gouvernement français...

Il parlait ainsi qu'un homme ivre, trop vite et d'une voix mal assurée. Sa femme voulut le faire asseoir. Il protesta.

– Me reposer ? Pas besoin, la mère. Un Morestal ne se repose pas. Mes blessures ? Des bobos ! Quoi ? Le médecin ? S'il met le pied ici, je l'expédie par la fenêtre.

– Pourtant, il faut te soigner…

– Me soigner ? Un verre de vin, si ça t'amuse… du vin de France… C'est ça, débouche une bouteille… On va trinquer… À ta santé, Weisslicht… Ah ! celle-là est drôle !… Quand je pense à la tête de Weisslicht, commissaire spécial du gouvernement impérial… Parti, le prisonnier ! Envolé, l'oiseau !

Il riait à pleine gorge, et quand il eut bu deux verres de vin, coup sur coup, il embrassa de nouveau les trois femmes, embrassa Philippe, appela Victor, Catherine, le jardinier, leur serra la main, les renvoya et se mit à marcher en proférant :

– Pas de temps à perdre, les enfants ! Sur la route de Saint-Élophe j'ai rencontré le brigadier de gendarmerie. Le Parquet est déjà au courant de l'affaire… D'ici une demi-heure, on peut venir. Je tiens à présenter un rapport. Prends une plume, Philippe.

– Ce qui est beaucoup plus urgent, objecta sa femme, c'est de ne pas te surmener ainsi. Tiens, raconte-nous la chose, plutôt, tout doucement.

Le vieux Morestal ne se refusait jamais à discourir. Il commença donc son récit, à petites phrases lentes, comme elle le voulait, racontant tous les détails de l'agression et toutes les phases du voyage vers Bœrsweilen. Mais, de nouveau surexcité, il haussa le ton, s'indigna, se mit en colère, railla.

– Ah ! des égards, ils n'en ont pas manqué ! Monsieur le commissaire spécial !… Monsieur le conseiller d'arrondissement !… Weisslicht en avait plein la bouche, de nos titres ! N'empêche qu'à une heure du matin nous étions bel et bien bouclés dans deux jolies pièces de la maison communale de Bœrsweilen… Au violon, quoi !… avec accusation probable de complicité, d'espionnage, de haute trahison, tout le diable et son train. Seulement, dans ce cas-là, messieurs, il ne faut pas pousser la déférence jusqu'à délivrer vos captifs de leurs menottes, il ne faut pas non plus que les fenêtres de vos cellules soient fermées par des barreaux trop minces, et point davantage que l'un de vos prisonniers garde son couteau de poche. Sinon, pour peu que ce prisonnier ait du cœur au ventre… et une lime à son couteau… il tentera l'aventure. Et je l'ai tentée, mordieu ! À quatre heures du matin, la vitre coupée, et quatre barreaux sciés ou descellés, le vieux Morestal se laissait choir le long d'une gouttière, et prenait la poudre d'escampette. Au revoir, mes bons amis… Il ne s'agit plus que de rentrer chez soi… Le col du Diable ? Les bois d'Albern ? La Butte-aux-Loups ? Pas si bête ! La vermine doit pulluler de ce côté… Et de fait, j'entendis battre le tambour, et sonner les trompettes d'alarme, et galoper les chevaux. On me cherchait, parbleu !… Mais comment m'eût-on cherché à dix kilomètres de là, au val de Sainte-Marie, en pleine forêt d'Arzance ? Et je trottais… Je trottais jusqu'à extinction… À huit heures, je franchissais la ligne… Ni vu ni connu ! Morestal foulait le sol de ses pères ! À dix heures, du haut de la Côte-Blanche, j'apercevais le clocher de Saint-Élophe, et je coupais droit pour revenir ici plus vite. Et me voilà ! Un peu fourbu, je vous l'accorde, pas très présentable… Mais, tout de même, hein, qu'en dites-vous, du vieux Morestal ?

Il s'était levé et, sans plus se souvenir des fatigues de la nuit, il animait son discours de toute une mimique virulente qui désolait sa femme.

– Et mon pauvre père n'a pu s'échapper ? demanda Suzanne.

– Lui, on avait eu soin de le fouiller, répondit Morestal. D'ailleurs, on le surveillait de plus près que moi… de sorte que ce qu'il n'a pu faire, je l'ai fait…

Et il ajouta :

– Heureusement ! car moi, j'aurais pourri sur la paille de leurs cachots jusqu'à la fin d'un procès interminable ; tandis que lui, d'ici quarante-huit heures… Mais tout cela, c'est du bavardage. Ces messieurs du Parquet ne doivent pas être loin. Je veux que mon rapport soit prêt… Il y a certaines choses que je soupçonne… toute une manigance…

Il s'interrompit, comme heurté par une idée imprévue, et il resta longtemps immobile, la tête entre ses mains. Puis, brusquement, il frappa la table.

– Ça y est Je comprends tout ! Eh bien, vrai, j'y ai mis le temps !

– Quoi ? lui dit sa femme.

– Dourlowski, parbleu !

– Dourlowski ?

– Eh oui ! Dès la première minute, j'ai deviné que c'était un piège, un piège d'agents subalternes. Mais comment l'avait-on dressé ? Maintenant, je vois clair. Dourlowski est venu ici hier matin, sous un prétexte quelconque. Il a su que Jorancé et moi nous suivrions, dans la soirée, le chemin de la frontière, et, d'accord avec les policiers allemands, le passage du déserteur a été combiné pour ce moment-là ! À notre approche, un coup de sif-

flet, et le soldat, à qui l'on a fait croire sans doute que ce coup de sifflet est un signal de complices français, le soldat, que Dourlowski ou ses acolytes tiennent en laisse ainsi qu'un chien, le soldat est lâché. Tout le mystère est là ! Ce ne n'est pas lui, le malheureux, que l'on visait, c'était Jorancé, c'était Morestal. Comme de juste, Morestal vole au secours du fugitif. On lui met la main au collet, on s'empare de Jorancé, et nous voilà tous deux complices. Bravo, messieurs, le tour est bien joué.

Mme Morestal murmura :

– Dis donc, ça pourrait être grave…

– Pour Jorancé, dit-il, oui, parce qu'il est sous les verrous ; mais il y a un seulement… La poursuite du déserteur a eu lieu sur le territoire français. C'est également sur le territoire français que nous avons été arrêtés. La violation est flagrante. Par conséquent, rien à craindre.

– Vous croyez ? demanda Suzanne. Vous croyez que mon père…

– Rien à craindre, répéta Morestal.

Et il déclara nettement :

– Je considère Jorancé comme libre.

– Heu ! heu ! marmotta la vieille dame, les choses n'iront pas si vite…

– Encore une fois, je considère Jorancé comme libre, et pour cette bonne raison qu'il y a eu violation de frontière.

– Qui prouvera cette violation ?

– Qui ? Mais moi !… Mais Jorancé !… T'imagines-tu qu'on suspectera la parole des honnêtes gens que nous sommes ? D'ailleurs il y a d'autres preuves. On relèvera les traces de la poursuite, les traces de l'agression, celles du combat que nous avons soutenu. Et qui sait, il y a peut-être eu des témoins…

Marthe tourna les yeux sur Philippe. Il écoutait son père, le visage si pâle qu'elle en fut stupéfaite. Elle attendit quelques secondes, puis voyant qu'il gardait le silence, elle prononça :

– Il y a eu un témoin.

Morestal tressaillit.

– Que dis-tu, Marthe ?

– Philippe était là.

– Allons donc, nous avons laissé Philippe au carrefour du Grand-Chêne, en bas de la côte, n'est-ce pas, Suzanne ? Vous êtes restés ensemble.

Vivement Philippe intervint.

– Suzanne est partie presque aussitôt, moi également… mais je n'avais pas fais trois cents pas que je suis retourné.

– C'est donc pour cela que, quand je t'ai appelé, au milieu de la côte, tu n'as pas répondu ?

– Sans doute. Je suis retourné au Grand-Chêne.

– Pourquoi ?

– Pour te rejoindre… je regrettais de t'avoir laissé.

– Alors, tu étais derrière nous au moment de l'agression ?

– Oui.

– En ce cas, forcément, tu as entendu les coups de feu !... Voyons, tu devais être sur la Butte-aux-loups...

– À peu près...

– Et tu nous as vus peut-être... D'en haut !... Avec le clair de lune !...

– Ah ! non, protesta Philippe, non, je n'ai rien vu.

– Mais si tu as entendu les coups de feu, il est impossible que tu n'aies pas entendu les cris de Jorancé... Moi, ils m'avaient fichu un bâillon sur la bouche... Mais Jorancé hurlait, lui !... « Nous sommes en France ! Nous sommes sur le territoire français ! » Hein ! tu as entendu les cris de Jorancé ?

Philippe hésita devant une réponse dont il sentait confusément l'importance redoutable. Mais, en face de lui, il vit Marthe qui l'observait avec une surprise croissante, et il vit, près de Marthe, la figure convulsée de Suzanne. Il affirma :

– Oui, j'ai entendu... De loin, j'ai entendu.

Le vieux Morestal ne se tenait pas de joie. Et quand il sut en outre que Philippe avait recueilli les dernières paroles du déserteur Baufeld, il éclata :

– Tu l'as vu ? Il vivait ? Il t'a dit qu'on nous avait tendu un piège, n'est-ce pas ?

– Il a prononcé le nom de Dourlowski.

– Parfait ! Mais notre rencontre avec le soldat, la poursuite… il a dû te dire que tout cela avait eu lieu en France ?

– J'ai cru comprendre, en effet…

– Nous les tenons ! proféra Morestal, nous les tenons ! Évidemment, j'étais tranquille… Tout de même, le témoignage de Philippe, l'attestation du soldat mourant… Ah ! les brigands, il faudra bien qu'ils lâchent leur proie… Nous étions en France, mes bons amis ! Il y a eu violation de frontière !

Philippe comprit qu'il s'était trop avancé, et il objecta :

– Mon témoignage n'en est pas un au sens propre du mot… Quant au soldat, c'est à peine si j'ai distingué…

– Nous les tenons, je te dis. Le peu que tu as pu voir, le peu que tu as pu entendre, tout s'accorde avec mon témoignage à moi, c'est-à-dire avec la vérité. Nous les tenons ! Et voilà ces messieurs du Parquet qui seront de mon avis, je t'en donne mon billet ! Et ça ne traînera pas ! Demain, Jorancé sera libre.

Il lâcha la plume, qu'il avait saisie pour écrire lui-même son rapport, et se dirigea vivement vers la fenêtre, attiré par le bruit d'une automobile qui contournait la pelouse du jardin.

– Le sous-préfet, dit-il. Bigre ! Le gouvernement est déjà averti. Le juge d'instruction et le procureur !… Oh ! Oh ! on va nous mener ça rondement, je vois… Vite, la mère, qu'on les reçoive ici… Moi, je reviens, le temps de mettre un faux col, d'enfiler une jaquette…

– Père !

Sur le seuil de la porte, Morestal s'arrêta. C'était son fils qui l'interpellait.

– Qu'est-ce que tu veux, mon garçon ?

– J'ai à vous parler, déclara Philippe avec résolution.

– Tant mieux ! Mais nous remettrons cela à tantôt, hein ?

– J'ai à vous parler maintenant.

– Ah ! En ce cas, accompagne-moi. Tiens, tu me donneras un coup de main. Justement Victor n'est pas là.

Et, tout en riant, il passa dans sa chambre.

Malgré elle, Marthe fit quelques pas comme si elle se proposait d'assister à la conversation. Philippe eut un moment d'embarras. Puis il se décida brusquement.

– Non, Marthe, il est préférable que tu restes.

– Cependant…

– Non, encore une fois non. Excuse-moi. Plus tard, je te donnerai l'explication…

Et il rejoignit son père.

Dès qu'ils furent seuls, Morestal, qui songeait d'ailleurs beaucoup plus à sa déposition qu'aux paroles de Philippe, Morestal demanda distraitement :

– C'est confidentiel ?

– Oui, et très grave, déclara Philippe.

– Oh ! Oh !

– Très grave, comme vous allez le comprendre, mon père… Il s'agit d'une situation où je me trouve, une situation affreuse d'où il m'est impossible de sortir sans…

Il n'alla pas plus loin. Dans un élan instinctif, bouleversé par l'arrivée du juge d'instruction et par une vision subite des événements prochains, il avait apostrophé son père. Il voulait parler, dire les mots qui le délivreraient. Quels mots ? Il ne savait pas au juste. Mais tout, tout plutôt que de faire un faux témoignage et d'apposer sa signature au bas d'une déposition mensongère !

Il balbutia d'abord, le cerveau en déroute, et cherchant en vain une solution admissible. Comment s'arrêter sur la pente où l'entraînait un jeu de forces ennemies, de hasards, de coïncidences et de petits faits implacables ? Comment rompre le cercle qu'un destin cruel s'ingéniait à tracer autour de lui ?

Il n'y avait qu'un moyen, auquel il se heurtait tout à coup sans l'avoir aperçu : la vérité immédiate, la révélation brutale de sa conduite.

Il frissonna de dégoût. Accuser Suzanne ! Était-ce cela, l'idée obscure qui l'animait à son insu ? Pour se sauver, avait-il pensé à la perdre ? Il eut alors la conscience exacte de sa détresse, car il aurait préféré mille fois mourir plutôt que de déshonorer la jeune fille, fût-ce aux seuls yeux de son père.

Morestal, dont la toilette était achevée, plaisanta.

– C'est tout ce que tu avais à me confier ?

– Oui… je me suis trompé… répliqua Philippe… j'avais cru…

Il s'était appuyé au balcon de la fenêtre et regardait vaguement le grand parc anglais que forment les bouquets d'arbres et les prairies onduleuses des Vosges. D'autres pensées maintenant l'obsédaient, qui se mêlaient à son propre tourment. Il revint vers le vieux Morestal.

– Vous êtes bien sûr que l'arrestation a été opérée sur le territoire français ?

– Ah ! ça, tu es fou ?

– Il se peut que, sans le voir, vous ayez traversé la ligne…

– Oui… en effet… c'est même ce qui s'est produit. Mais au moment de la première agression, comme au moment de l'arrestation, nous étions en France. Là-dessus, pas de doute.

– Songez donc, mon père, s'il y avait le moindre doute !…

– Eh bien, quoi ? Que veux-tu dire ?

– Je veux dire que cet incident aura des suites. L'affaire fera du bruit.

– Que m'importe ! La vérité d'abord, n'est-ce pas ? Dès l'instant où nous avons raison, nous devons faire en sorte que notre droit soit reconnu et que Jorancé soit relâché.

Morestal se planta devant son fils :

– Tu es de mon avis, je suppose ?

– Non.

– Comment non ?

– Écoutez, mon père, les circonstances me paraissent très sérieuses. L'enquête du juge d'instruction est d'une importance considérable. Elle servira de base à d'autres enquêtes. Il me semble que nous devons réfléchir et déposer avec réserve, avec crainte… Il faut agir prudemment.

– Il faut agir en bon Français qui a raison, s'écria Morestal, et qui, lorsqu'il a raison, ne craint rien au monde.

– Même la guerre ?

– La guerre ! Qu'est-ce que tu me chantes ? La guerre ! Mais il ne peut pas y avoir la guerre pour un incident de ce genre ! De la façon dont les choses se présentent, l'Allemagne cédera.

– Tu crois ? dit Philippe, que cette affirmation semblait soulager.

– Certes ! mais à une condition, c'est que nous établissions fortement notre droit. Il y a eu violation de frontière. Cela est indiscutable. Prouvons-le, et toute chance de conflit est écartée.

– Mais, si nous ne parvenons pas à le prouver ? dit Philippe.

– Ah ! en ce cas, tant pis !… Il est évident que l'on discutera. Mais, sois tranquille, mon garçon, les preuves existent, et nous pouvons y aller carrément, en toute sécurité… Viens, on nous attend…

Il mit la main sur la poignée de la serrure.

– Père ?

– Ah ! ça, qu'est-ce que tu as donc aujourd'hui ? Tu ne viens pas ?

– Non, pas encore, articula Philippe, qui voyait une issue et qui tentait un dernier effort pour s'échapper ; non, tout à l'heure… Il faut absolument que je vous dise… Nous partons d'un point de vue différent… J'ai des idées plutôt différentes des vôtres… et puisque l'occasion s'offre…

– Impossible, mon garçon ! nous sommes attendus…

– Il le faut, s'écria Philippe en lui barrant le passage… Je refuse de prendre à la légère une responsabilité qui n'est pas d'accord avec mes opinions actuelles, et c'est pourquoi une explication est devenue indispensable entre nous.

Morestal le contempla d'un air stupéfait.

– Tes opinions actuelles ! Des idées différentes des miennes ! Qu'est-ce que c'est que toutes ces histoires ?

Plus encore que la veille, Philippe sentit la violence du conflit qu'un aveu déchaînerait. Mais, cette fois, sa résolution était prise. Trop de motifs le contraignaient à une rupture qu'il jugeait nécessaire. L'esprit tendu, tout son être palpitant de volonté, il allait prononcer les mots irrévocables, quand Marthe entra vivement.

– Ne retiens pas ton père, Philippe, le juge d'instruction le réclame.

– Ah ! fit Morestal, je ne suis pas fâché que tu me délivres, ma bonne Marthe. Il a un grain, ton époux. Voilà dix minutes qu'il débite un tas de balivernes. Tu as besoin de repos, mon garçon.

Philippe esquissa un geste. Marthe lui dit à voix basse :

– Tais-toi.

Et d'un ton si impérieux qu'il fut déconcerté.

Avant de sortir, Morestal s'approcha de la fenêtre. Au loin, des notes de clairon résonnaient, et il se pencha pour mieux les entendre.

Aussitôt Marthe dit à Philippe :

– Je suis entrée au hasard. J'étais sûre que tu cherchais une explication avec ton père.

– Oui, il le faut.

– Sur tes idées, n'est-ce pas ?

– Oui, il le faut.

– Ton père est malade… le cœur… une colère trop forte pourrait lui être funeste… surtout après cette nuit. Pas un mot, Philippe.

À ce moment, Morestal refermait la fenêtre. Il passa devant eux, puis, se retournant et mettant la main sur l'épaule de son fils, il murmura avec une ardeur contenue :

– Tu entends, là-bas, le clairon ennemi !… Ah ! Philippe, je ne désire certes pas que cela devienne un chant de guerre… Mais tout de même… tout de même, si cela était !…

À une heure de l'après-midi, mardi le deux septembre, Philippe, assis en face de son père, sous le regard pensif de Marthe,

sous le regard anxieux de Suzanne, Philippe, après avoir, d'une façon très précise, raconté son entretien avec le soldat mourant, déclarait qu'il avait entendu de loin les protestations du commissaire spécial Jorancé.

La déclaration faite, il la signa.

CHAPITRE IV

Le drame qui se déroula en cette nuit et en cette matinée fut si âpre, si virulent et si rapide, que les hôtes du Vieux-Moulin en demeurèrent comme assommés. Au lieu de les réunir dans une émotion commune, il les dispersa, leur laissant à tous une impression de gêne et de malaise.

Chez Philippe, cela se traduisit par une torpeur qui le tint endormi jusqu'au lendemain matin. Il se réveilla du reste en excellente disposition, mais avec un désir immense de solitude. Au fond, il craignait de se retrouver en présence de son père et de sa femme.

Il partit donc, de très bonne heure, à travers les bois et les prairies, s'arrêta dans une auberge, escalada le ballon de Vergix, et ne revint qu'au moment du déjeuner. Il était alors très calme et tout à fait maître de lui.

Pour des hommes comme Philippe, de nature droite, d'esprit généreux, mais qui ne perdent point leur temps à réfléchir sur les petits cas de conscience que suscite la vie quotidienne, le sentiment du devoir accompli devient, aux périodes de crise, une sorte de mesure d'après laquelle ils jugent leurs actes. Ce sentiment-là, Philippe l'éprouva en toute sa plénitude. Placé, par une série de circonstances anormales, entre l'obligation de trahir Suzanne ou l'obligation d'affirmer sous serment une chose qu'il ignorait, incontestablement il était en droit de mentir. Le mensonge était juste et naturel. Il ne niait certes pas la faute qu'il avait commise en succombant aux charmes et aux artifices de la jeune fille, mais, cette faute, il devait à Suzanne de la tenir secrète, quelles que fussent les consé-

quences de sa discrétion. Il n'y avait pas d'excuse au monde qui lui permît de rompre le silence.

La lecture des journaux qu'il trouva sur la table du salon – on recevait au Vieux-Moulin *L'Éclaireur des Vosges*, un journal de Paris, publié la veille au soir, et la *Gazette de Bœrsweilen*, feuille imprimée en allemand, mais d'inspiration française –, cette lecture acheva de le rassurer. Dans la cohue des premières nouvelles consacrées à l'affaire Jorancé, son rôle, à lui, passait à peu près inaperçu. En deux lignes, *L'Éclaireur des Vosges* résumait sa déposition. Somme toute, il n'était et ne serait qu'un comparse.

– Un figurant, tout au plus, murmura-t-il avec satisfaction.

– Oui, tout au plus. C'est ton père et M. Jorancé qui tiennent l'affiche.

Marthe était entrée et, surprenant ses dernières paroles qu'il avait prononcées à haute voix, elle y répondait en riant.

Elle lui entoura le cou du même geste affectueux dont elle avait l'habitude et lui dit :

– Mais oui, Philippe, tu n'as pas à te tourmenter. Ton témoignage n'a aucune importance et ne peut influer en aucune façon sur les événements. Sois-en bien certain.

Leurs visages étaient tout près l'un de l'autre, et, dans les yeux de Marthe, Philippe ne perçut que de la gaieté et de la tendresse.

Il comprit qu'elle avait attribué à des scrupules de conscience et à des appréhensions mal définies sa conduite de la veille, sa fausse version du début, ses réticences et son trouble. Inquiet sur les suites de l'affaire et redoutant que son témoi-

gnage ne la compliquât, il avait essayé de se soustraire aux ennuis d'une déposition.

– Je crois que tu as raison, dit-il afin de la confirmer dans son erreur. Et, du reste, l'affaire est-elle si grave ?

Ils causèrent quelques minutes et, peu à peu, tout en l'observant, il amena l'entretien sur les Jorancé.

– Suzanne est venue ce matin ?

Marthe sembla étonnée…

– Suzanne ? dit-elle. Tu ignores donc ?… En effet, tu dormais hier soir. Suzanne a couché là.

Il tourna la tête pour cacher sa rougeur, et il reprit :

– Ah ! elle a couché là…

– Oui. M. Morestal veut qu'elle habite avec nous jusqu'au retour de M. Jorancé.

– Mais… en ce moment ?…

– Elle est à Bœrsweilen, où elle sollicite l'autorisation de voir son père.

– Seule ?

– Non, Victor l'accompagne.

Philippe prononça d'un air indifférent :

– Comment est-elle ? Abattue ?

– Très abattue… Je ne sais pas pourquoi, elle s'imagine que l'enlèvement de son père lui est imputable… C'est elle qui l'aurait poussé à faire cette promenade !… Pauvre Suzanne, quel intérêt pouvait-elle avoir à rester seule ?…

Il saisit nettement, à l'intonation comme à l'attitude de sa femme, que, si certaines coïncidences l'avaient surprise, aucun soupçon du moins ne l'avait effleurée. De ce côté, tout était fini. Le péril s'éloignait.

Heureux, délivré de ses craintes, Philippe eut encore la satisfaction d'apprendre que son père avait passé une excellente nuit et qu'il s'était rendu dès le matin à la mairie de Saint-Élophe. Il interrogea sa mère. Mme Morestal, obéissant comme Philippe à ce besoin d'apaisement et de sécurité qui nous envahit après les grandes secousses, le rassura sur la santé du vieillard. Certes, le cœur était malade ; le docteur Borel exigeait la vie la plus régulière et la plus monotone. Mais le docteur Borel voyait les choses en noir, et, somme toute, Morestal avait fort bien supporté les fatigues, pourtant très dures, de son enlèvement et de son évasion.

– D'ailleurs, tu n'as qu'à le regarder, conclut-elle. Le voilà qui arrive de Saint-Élophe.

Ils le virent descendre de voiture, allègre comme un jeune homme. Il les rejoignit au salon et, tout de suite, il s'écria :

– Hein ! quel vacarme ! J'ai téléphoné à la ville… On ne parle que de cela… Et puis, savez-vous ce qui me tombe sur le dos à Saint-Élophe ? Une demi-douzaine de reporters ! Ce que je les ai congédiés ! Des gens qui enveniment tout, arrangent tout à leur façon !… La plaie de notre époque !… Je vais donner à Catherine des ordres formels… L'entrée du Vieux-Moulin est interdite… Non, mais tu as vu la manière dont ils rapportent

mon évasion ? J'aurais étranglé la sentinelle et fait mordre la poussière à deux uhlans qui me poursuivaient !…

Il ne parvenait pas à dissimuler son contentement, et il se redressa, en homme qu'un exploit de ce genre n'étonnait point.

Philippe lui demanda :

– Et l'impression générale ?

– Telle que tu as pu la connaître par les journaux. La libération de Jorancé est imminente. D'ailleurs, je te l'avais dit. Plus nous serons affirmatifs, et nous avons le droit de l'être, plus nous hâterons le dénouement. Comprends bien que, à l'heure actuelle, on interroge l'ami Jorancé et qu'il répond *exactement* comme moi. Alors ? Non, je le répète, l'Allemagne cédera. Donc ne te fais pas de bile, mon garçon, puisque tu crains tant la guerre… et les responsabilités !…

C'était là, en fin de compte et de même que Marthe, le motif auquel il attribuait les paroles incohérentes que Philippe avait prononcées avant sa comparution devant les magistrats, et, sans regarder plus au fond, il en concevait à son endroit une certaine rancune et un peu de dédain. Philippe Morestal, le fils du vieux Morestal, redouter la guerre ! Encore un que le poison de Paris avait corrompu…

On déjeuna gaiement. Le vieillard ne cessa de bavarder. Sa bonne humeur, son optimisme, sa foi inébranlable dans une heureuse et prochaine solution, emportèrent les résistances, et Philippe lui-même subit l'autorité d'une conviction qui le réjouissait.

L'après-midi se continua sous des auspices également favorables. Convoqués, Morestal et son fils se rendirent à la frontière, où, en présence du procureur de la République, du sous-

préfet, du brigadier de gendarmerie, et de nombreux journalistes que l'on cherchait en vain à écarter, le juge d'instruction compléta, avec un soin minutieux, les investigations qu'il avait commencées la veille. Morestal dut reprendre sur place le récit de l'agression, préciser le chemin suivi avant l'attaque et pendant la fuite, déterminer l'endroit où le soldat Baufeld avait traversé la ligne et l'endroit où le commissaire et lui, Morestal, avaient été arrêtés.

Il le fit sans hésitation, allant et venant, parlant et affirmant avec une telle certitude, tant de logique et de sincérité, tant de verve et d'enthousiasme, que la scène évoquée par lui, revivait aux yeux des spectateurs. Sa démonstration fut claire et impérieuse. Ici, le premier coup de feu. Là, crochet à droite, sur le territoire allemand. Là, retour en France, et plus loin, à cet emplacement exact, quinze mètres en deçà de la frontière, le terrain du combat, le lieu de l'arrestation. Les indices abondaient, irréfutables. C'était la vérité, sans crainte d'erreur possible.

Philippe, entraîné, confirma, de façon plus catégorique, sa première déclaration. En approchant de la Butte-aux-Loups il avait entendu les cris du commissaire spécial. Ces mots : « Nous sommes en France… voilà la frontière » lui étaient parvenus distinctement. Et il raconta ses recherches, sa conversation avec le soldat Baufeld, et le témoignage du blessé en ce qui concernait l'envahissement du territoire français.

L'enquête s'acheva sur une bonne nouvelle. Le lundi, quelques heures avant l'agression, maître Saboureux avait aperçu, disait-on, l'Allemand Weisslicht, le chef des policiers, et un nommé Dourlowski, colporteur, qui se promenaient dans les bois et tentaient de se dissimuler.

Or Morestal, sans avouer les rapports qu'il entretenait avec ce personnage, avait cependant relaté la visite du sieur Dour-

lowski et son offre de complicité. Un accord entre Dourlowski et Weisslicht, c'était la preuve qu'une embuscade avait été dressée et que le passage du soldat Baufeld, combiné pour dix heures et demie, n'avait été qu'un prétexte pour prendre au piège le commissaire spécial et son ami.

Les magistrats ne cachèrent pas leur contentement. L'affaire Jorancé, machination ourdie par des agents subalternes que le gouvernement impérial n'aurait aucune honte à désavouer, se réduisait de plus en plus aux proportions d'un incident qui ne pouvait avoir de lendemain.

– Allons, dit Morestal en emmenant son fils, tandis que les magistrats se rendaient à la ferme Saboureux, allons, ce sera encore plus simple que je ne l'espérais. Ce soir, le gouvernement français connaîtra les conclusions de l'enquête. Un échange de vues avec l'ambassade d'Allemagne, et demain…

– Vous croyez ?…

– Je vois plus loin. Je crois que l'Allemagne prendra les devants.

Comme ils débouchaient au col du Diable, ils croisèrent une petite troupe de gens que conduisait un homme à casquette galonnée.

Morestal salua d'un grand coup de chapeau, en ricanant :

– Bonjour !… Ça va bien ?

L'homme passa sans rien dire.

– Qui est-ce ? demanda Philippe.

– Weisslicht, le chef des policiers.

– Et les autres ?

– Les autres ?… C'est l'enquête allemande qui opère à son tour.

Il était alors quatre heures de l'après-midi.

Cette fin de journée fut paisible au Vieux-Moulin. À la nuit tombante, Suzanne arriva, tout heureuse, de Bœrsweilen. On lui avait remis une lettre de son père et, le samedi, on lui donnerait l'autorisation de le voir.

– Tu n'auras même pas besoin de retourner à Bœrsweilen, dit Morestal, c'est ton père qui viendra te rechercher, n'est-ce pas, Philippe ?

Le dîner les réunit tous les cinq sous la lampe de famille, et ils éprouvèrent une impression de détente, de bien-être et de repos. On but à la santé du commissaire spécial. Il leur semblait d'ailleurs que sa place n'était pas vide, tellement ils songeaient à son retour avec certitude.

Seul, Philippe ne participait pas à l'allégresse. Placé à côté de Marthe et en face de Suzanne, il était de nature trop droite et de jugement trop sain pour ne pas souffrir d'une situation aussi fausse.

Depuis l'avant-dernière nuit, depuis l'instant où il quittait Suzanne aux clartés naissantes de l'aube qui se glissait dans la chambre de la jeune fille, à Saint-Élophe, c'était la première fois qu'il avait, en quelque sorte, le temps d'évoquer le souvenir de ces heures troublantes. Effrayé par les événements, obsédé par le souci de la conduite qu'il devait tenir, il ne pensait à Suzanne que pour ne point la compromettre.

Maintenant, il la voyait. Il l'écoutait rire et parler. Elle vivait en sa présence, non point telle qu'il l'avait connue à Paris et retrouvée à Saint-Élophe, mais parée d'un autre charme, dont il avait le secret mystérieux. Certes, il demeurait maître de lui et il sentait bien qu'aucune tentation ne l'induirait à succomber de nouveau. Mais pouvait-il faire qu'elle n'eût pas des cheveux blonds, dont la couleur le séduisait, des lèvres frissonnantes, une voix harmonieuse comme un chant ? Et pouvait-il faire que tout cela, peu à peu, ne l'emplît d'une émotion que chaque minute rendait plus profonde ?

Leurs yeux se rencontrèrent. Suzanne trembla sous le regard de Philippe. Une sorte de pudeur l'orna, ainsi qu'un voile qui embellit. Elle était désirable comme une épouse et touchante comme une fiancée.

Au même moment, Marthe souriait à Philippe. Il rougit et pensa :

– Je partirai demain.

Sa décision était immédiate. Il ne resterait pas un jour de plus entre les deux femmes. Le spectacle seul de leur intimité lui semblait odieux. Il partirait sans un mot. Il savait maintenant le piège des adieux entre ceux qui s'aiment, combien ils nous amollissent et nous désarment. Il ne voulait pas de ces compromis et de ces équivoques. La tentation, même si l'on y résiste, est déjà une faute.

Le repas terminé, il se leva et passa dans sa chambre où Marthe le rejoignit. Il apprit par elle que la chambre de Suzanne était au même étage. Plus tard, il entendit monter la jeune fille. Mais il savait que rien ne le ferait plus déchoir. Une fois seul, il ouvrit sa fenêtre, demeura longtemps à contempler la forme indistincte des arbres, puis se coucha.

Le matin, ce fut Marthe qui lui apporta son courrier. Aussitôt Philippe discerna sur une enveloppe l'écriture d'un de ses amis.

– Bon ! prononça-t-il, s'empressant de saisir le prétexte, une lettre de Pierre Belun. Pourvu qu'il ne me rappelle pas !...

Il décacheta et dit, après avoir lu :

– Justement ce que je craignais ! Je vais être obligé de partir.

– Pas avant ce soir, mon garçon.

C'était le vieux Morestal qui survenait avec un pli décacheté.

– Qu'y a-t-il, père ?

– Nous sommes convoqués d'urgence par le préfet des Vosges à la mairie de Saint-Élophe.

– Moi aussi ?

– Toi aussi. On veut vérifier certains points de ta déposition.

– Alors, on recommence ?

– Oui. C'est une nouvelle enquête. Il paraît que les choses se compliquent.

– Que dis-tu ?

– Je dis ce que disent les journaux de ce matin. D'après les dernières dépêches, l'Allemagne n'a pas l'intention de relâcher Jorancé. En outre, il y a eu des manifestations à Paris. Berlin se remue également. La presse chauvine parle avec arrogance. Bref…

– Bref ?

– Eh bien, cela prend très mauvaise tournure.

Philippe sursauta. Il s'approcha de son père, et soudain furieux :

– Hein ! Qui donc avait raison ? Tu vois… tu vois tout ce qui arrive ! Si tu m'avais écouté…

– Si je t'avais écouté ?… scanda Morestal, aussitôt prêt à la querelle.

Mais Philippe se contint. Marthe dit des mots au hasard. Et tous trois se turent.

Et puis, à quoi servaient les paroles ? L'orage avait passé au-dessus de leurs têtes et grondait sur la France. Désormais impuissants, ils en devaient subir les contre-coups et entendre les échos lointains sans pouvoir influer sur les éléments formidables déchaînés en cette nuit du lundi au mardi.

CHAPITRE V

La thèse allemande était simple : l'arrestation avait eu lieu en Allemagne. Du moins, c'est ce qu'affirmaient les journaux dont Philippe et son père lurent les extraits dans la *Gazette de Bœrsweilen*. Ne fallait-il pas prévoir que ce serait la thèse adoptée, si elle ne l'était déjà, par le gouvernement impérial ?

À Bœrsweilen, la *Gazette* n'en faisait pas mystère, on était catégorique. Après un silence de vingt-quatre heures, les autorités, se fondant sur les explications données la veille par Weisslicht, au cours d'une enquête à laquelle assistaient plusieurs fonctionnaires désignés, les autorités déclaraient hautement que tout s'était passé dans les règles et qu'il n'y avait pas à revenir sur le fait accompli. Le commissaire spécial Jorancé et le conseiller Morestal, pris en flagrant délit dans une affaire de désertion, seraient déférés devant les tribunaux allemands, et leur cas serait jugé selon les lois allemandes. D'ailleurs, ajoutait-on, il y avait contre eux d'autres charges.

Du sieur Dourlowski, il n'était pas question. On l'ignorait.

– Mais tout est là ! s'écria Morestal, après avoir reçu le préfet des Vosges à la mairie de Saint-Élophe et commenté avec lui et le juge d'instruction la thèse allemande, tout est là, monsieur le préfet. Même juste, que vaut leur thèse, si l'on prouve que nous avons été attirés dans un guet-apens par Weisslicht, et que la désertion de Baufeld a été combinée par des agents subalternes ? Or, cette preuve, c'est Dourlowski.

La disparition du colporteur l'indignait. Mais il ajouta :

– Heureusement, nous avons le témoignage de maître Saboureux.

– Nous l'avions hier, dit le juge d'instruction, nous ne l'avons plus.

– Comment cela ?

– Hier, mercredi, interrogé par moi, maître Saboureux affirmait la rencontre de Weisslicht et de Dourlowski. Certaines de ses paroles me firent même soupçonner qu'il avait surpris les préparatifs de l'agression et qu'il en avait été le témoin invisible… et précieux, n'est-il pas vrai ? Ce matin, jeudi, il se rétracte, il n'est pas sûr d'avoir reconnu Weisslicht, et, la nuit, il dormait… il n'a rien entendu… pas même les coups de fusil… Or, il habite à cinq cents mètres !

– C'est inouï ! Pourquoi cette reculade ?

– Je ne saurais dire, prononça le juge… Cependant, j'ai vu dans sa poche un numéro de la *Gazette de Bœrsweilen*… Les choses ont changé depuis hier… et Saboureux a réfléchi…

– Vous croyez ? La peur de la guerre ?

– Oui, la peur des représailles. Il m'a raconté une vieille histoire de uhlans, de ferme brûlée. Enfin, quoi ! il a peur…

La journée commençait mal. On s'en alla silencieusement par l'ancienne route jusqu'à la frontière où l'enquête fut reprise en détail. Mais, au rond-point de la Butte, on aperçut trois hommes à casquette galonnée qui fumaient leur pipe auprès du poteau allemand.

Et plus loin, au bas de la descente, dans une sorte de clairière située sur la gauche, on en vit deux autres étendus à plat ventre et qui fumaient aussi.

Et, autour de ces deux-là, il y avait, plantés en terre et dessinant un cercle, des piquets fraîchement peints de jaune et de noir, que reliait une corde.

Questionnés, les hommes répondirent que c'était là l'endroit où l'arrestation du commissaire Jorancé avait eu lieu.

Or, cet endroit, adopté par l'enquête adverse, se trouvait en territoire allemand et à vingt mètres au-delà du chemin qui marquait la séparation !

Philippe dut entraîner son père. Le vieux Morestal suffoquait.

– Ils mentent ! ils mentent ! C'est une ignominie… Et ils le savent bien ! Est-ce que je puis me tromper ? Je suis du pays, moi ! Tandis qu'eux… des mouchards !…

Quand il fut plus calme, il recommença ses explications. Philippe, ensuite, répéta les siennes, en termes plus vagues cette fois, et avec une hésitation que le vieux Morestal, absorbé, ne remarqua point, mais qui ne pouvait échapper aux autres personnes.

Ensemble, comme la veille, le père et le fils retournèrent au Vieux-Moulin. Morestal ne chantait plus victoire, et Philippe songeait à maître Saboureux qui, averti par sa finesse de paysan, variait ses dépositions selon les menaces d'événements possibles.

Aussitôt arrivé, il se réfugia dans sa chambre. Marthe, l'ayant rejoint, le trouva étendu sur son lit la tête entre les

mains. Il ne voulut même pas lui répondre. Mais, à quatre heures, apprenant que son père, avide de nouvelles, partait en voiture, il descendit aussitôt.

Ils se firent mener à Saint-Élophe, puis, de plus en plus inquiets, à cinq lieues au-delà, à Noirmont, où Morestal avait de nombreux amis. L'un d'eux les conduisit aux bureaux de *L'Éclaireur*.

Là, on ne savait encore rien ; les lignes télégraphiques et téléphoniques étaient encombrées. Mais, à huit heures, première dépêche : des groupes avaient manifesté aux environs de l'ambassade d'Allemagne… Place de la Concorde, la statue de la ville de Strasbourg était couverte de fleurs et de drapeaux.

Puis les télégrammes affluèrent.

Interpellé, le président du Conseil avait répondu, aux applaudissements de toute l'Assemblée : « Nous demandons, nous réclamons votre confiance absolue, votre confiance aveugle. Si certains d'entre vous la refusent au ministre, qu'ils l'accordent au Français. Car c'est un Français qui parle en votre nom. Et c'est un Français qui agira. »

Dans les couloirs de la Chambre, un député de l'opposition avait entonné *La Marseillaise*, reprise en chœur par tous ses collègues.

Et ce fut la contre-partie, les dépêches venant d'Allemagne, la presse chauvine exaspérée, tous les journaux du soir intransigeants, agressifs, Berlin tumultueux…

À minuit, ils s'en revinrent, et, bien qu'une émotion pareille les étreignît, elle suscitait en eux des idées si différentes qu'ils n'échangèrent pas une parole. Morestal lui-même, qui ne

connaissait point le divorce de leurs esprits, n'osait s'abandonner à ses discours habituels.

Le lendemain, la *Gazette de Bœrsweilen* annonça des mouvements de troupes vers la frontière. L'empereur, qui croisait dans la mer du Nord, avait débarqué à Ostende. Le chancelier l'attendait à Cologne. Et l'on pensait que notre ambassadeur se rendrait également au-devant de lui.

Dès lors, toute cette journée du vendredi et toute celle du samedi, les hôtes du Vieux-Moulin vécurent un affreux cauchemar. La tempête secouait maintenant la France entière, et l'Allemagne, toute l'Europe frémissante. Ils l'entendaient rugir. La terre craquait sous son effort. Quel cataclysme épouvantable allait-elle provoquer ?

Et eux, qui l'avaient déchaînée, acteurs infimes relégués à l'arrière-plan, comparses dont le rôle était fini, ils ne pouvaient plus rien voir du spectacle que des lueurs lointaines et sanglantes.

Philippe s'enfermait dans un silence farouche qui désolait sa femme. Morestal était agité, nerveux, d'humeur exécrable. Il sortait sans raison, rentrait aussitôt, ne tenait pas en place.

– Ah ! s'écria-t-il, en un moment de défaillance où sa pensée apparut clairement, pourquoi sommes-nous revenus par la frontière ? Pourquoi ai-je secouru ce déserteur ? Car, il n'y a pas à dire, si je ne l'avais pas secouru, rien ne serait arrivé.

Le vendredi soir, on apprit que le chancelier, qui possédait déjà les rapports allemands, avait en mains le dossier français communiqué par notre ambassadeur. L'affaire, purement administrative jusqu'ici, devenait diplomatique. Et le gouvernement demandait la mise en liberté du commissaire spécial de Saint-Élophe, arrêté sur le territoire de la France.

– S'ils y consentent, cela va tout seul, dit Morestal. Il n'y a aucune humiliation pour l'Allemagne à renier des agents subalternes. Mais si l'on refuse, si l'on ajoute foi aux mensonges de ces agents, qu'adviendra-t-il ? La France ne peut pas reculer.

Le matin du samedi, la *Gazette de Bœrsweilen*, en une édition spéciale, inséra une courte note : « Après une étude attentive, le chancelier a fait remettre le dossier français à l'ambassadeur de France. Les tribunaux allemands examineront le cas du commissaire Jorancé, accusé du crime de haute trahison, et arrêté sur le territoire de l'Allemagne. »

C'était le refus.

Ce matin-là, Morestal emmena son fils jusqu'au col du Diable, et, courbé en deux, suivant pas à pas le chemin de la Butte-aux-Loups, examinant chacune des sinuosités, notant telle racine plus forte et telle branche plus longue, il refit le plan de l'attaque. Et il montrait à Philippe les arbres qu'il avait côtoyés dans sa fuite, et les arbres au pied desquels son ami et lui s'étaient battus.

– C'est là, Philippe, nulle part ailleurs… Vois-tu ce petit espace ? C'est là… J'y suis venu souvent fumer ma pipe à cause de ce tertre où l'on peut s'asseoir… C'est là !

Il s'assit sur ce même tertre, et il ne dit plus rien, les yeux vagues, pendant que Philippe le considérait. Plusieurs fois il répéta entre ses dents :

– Oui, c'est bien là… Comment pourrais-je me tromper ?

Et tout à coup il serra ses deux poings contre ses tempes et balbutia :

– Pourtant, si je me trompais ! Si j'avais bifurqué plus à droite… et si…

Il s'interrompit, jeta les yeux autour de lui, et, se redressant :

– Impossible ! On ne fait pas d'erreur aussi grossière, à moins d'être fou ! Comment l'aurais-je faite ? Je ne songeais qu'à cela « Il faut rester en France… me disais-je, il faut rester à gauche de la ligne. » Et j'y suis resté, crebleu ! Il y a là une certitude absolue… Alors quoi ? vais-je renier la vérité pour leur faire plaisir ?

Et Philippe, qui ne cessait de l'observer, répondait en lui-même :

« Pourquoi pas, mon père ? Que signifierait ce petit mensonge auprès du magnifique résultat qui serait obtenu ? Si vous mentiez, mon père, si seulement vous affirmiez avec moins de force une vérité si funeste, la France pourrait reculer sans honte, puisque c'est votre témoignage qui nécessite sa réclamation ? Et de la sorte, vous auriez sauvé votre pays… »

Mais Philippe se taisait. Son père était guidé par une conception du devoir qu'il savait aussi haute et aussi légitime que la sienne. De quel droit aurait-il voulu que son père agît selon sa propre conscience, à lui, Philippe ? Ce qui n'était pour l'un qu'un petit mensonge, pour l'autre, pour le vieux Morestal, serait un crime de lèse-patrie. Morestal, en témoignant, parlait au nom de la France. La France ne ment pas.

– S'il y a une solution possible, se disait-il, ce n'est pas à mon père qu'il faut la demander. Mon père représente un bloc d'idées, de principes et de traditions intangibles. Mais moi, moi, que puis-je faire ? Quel est mon devoir particulier ? Quel est le but où je dois tendre à travers tous les obstacles ?

Vingt fois, il fut sur le point de s'écrier :

– Mon témoignage est faux, père. Je n'étais pas là. J'étais avec Suzanne.

À quoi bon ! C'était déshonorer Suzanne, et la marche implacable des événements n'en continuerait pas moins. Or, cela seul importait. Toutes les douleurs individuelles, toutes les crises de conscience, toutes les théories, tout disparaissait devant la formidable catastrophe qui menaçait l'humanité, et devant la tâche qui incombait à des hommes comme lui, affranchis du passé, libres d'agir suivant une conception nouvelle du devoir.

L'après-midi, aux bureaux de *L'Éclaireur*, ils apprirent qu'une bombe avait éclaté derrière l'automobile de l'ambassadeur d'Allemagne, à Paris. Au Quartier latin, l'effervescence était à son comble. On avait maltraité deux Allemands et assommé un Russe, qu'on accusait d'espionnage. À Lyon, à Toulouse, à Bordeaux, des bagarres s'étaient produites.

Mêmes désordres à Berlin et dans les grandes villes de l'Empire. Le parti militaire dirigeait le mouvement.

Enfin, à six heures, on donnait comme certain que l'Allemagne mobilisait trois corps d'armée.

Au Vieux-Moulin, la soirée fut tragique. Suzanne, qui arrivait de Bœrsweilen sans avoir pu voir son père, Suzanne ajoutait à la détresse par ses sanglots et ses lamentations. Morestal et Philippe, taciturnes, le regard fiévreux, semblaient se fuir. Marthe, qui devinait les angoisses de son mari, ne le quittait pas des yeux, comme si elle craignait de sa part un coup de tête. Et la même appréhension devait tourmenter Mme Morestal, car elle recommanda plusieurs fois à Philippe :

– Surtout pas de discussions avec ton père. Il est malade. Toutes ces histoires le remuent bien assez. Un choc entre vous serait terrible.

Et cela aussi, l'idée de ce mal qu'il ignorait, mais auquel son imagination exaspérée donnait une importance croissante, cela aussi torturait Philippe.

Ils se levèrent tous, le dimanche matin, avec la certitude que la nouvelle de la guerre leur parviendrait au cours de cette journée, et le vieux Morestal partait pour Saint-Élophe afin d'y prendre les dispositions nécessaires en cas d'alerte, quand une sonnerie de téléphone le rappela.

C'était le sous-préfet de Noirmont qui lui transmettait une nouvelle communication de la préfecture. Les deux Morestal devaient se trouver à midi à la Butte-aux-Loups.

Un instant plus tard, *L'Éclaireur des Vosges*, par une dépêche publiée en tête de ses colonnes, les renseignait sur la portée de cette troisième convocation.

Hier, samedi, à dix heures du soir, l'ambassadeur d'Allemagne a rendu visite au président du Conseil. Après une longue conversation, et au moment de rompre un entretien qui semblait ne pouvoir aboutir, l'ambassadeur a reçu par exprès et remis au président du Conseil une note personnelle de l'empereur. L'empereur proposait un examen nouveau de l'affaire, pour lequel il déléguerait le gouverneur d'Alsace-Lorraine, avec mission de contrôler le rapport des agents. L'entente fut aussitôt établie sur ce terrain, et le gouvernement français a désigné comme représentant un des membres du cabinet, M. Le Corbier, sous-secrétaire d'État à l'intérieur, il est possible qu'une entrevue ait lieu entre ces deux personnages.

Et le journal ajoutait :

Cette intervention de l'empereur est une preuve de ses sentiments pacifiques, mais ne modifie guère la situation. Si la France a tort, et ce serait presque à souhaiter, elle cédera. Mais s'il est prouvé une fois de plus de notre côté que l'enlèvement a eu lieu sur le territoire français, et si l'Allemagne ne cède pas, qu'adviendra-t-il ?

CHAPITRE VI

Quels que dussent être les résultats de cet effort suprême, c'était un répit accordé aux deux nations. Il y avait là une lueur d'espoir, une possibilité d'arrangement.

Et le vieux Morestal, repris de confiance, déjà victorieux, ne manqua pas de se réjouir.

– Parbleu oui ! conclut-il, tout s'arrangera. Ne te l'ai-je pas toujours dit, Philippe ? Il suffisait d'un peu d'énergie… Nous avons parlé nettement et, aussitôt, sous des apparences de conciliation qui ne trompent personne, l'ennemi dessine un mouvement de retraite. Car, note-le bien, ce n'est pas autre chose…

Et, comme il continuait à lire son journal, il s'écria :

– Ah ! parfait… Je comprends !… Écoute, Philippe, ce petit télégramme qui n'a l'air de rien du tout : *L'Angleterre a rappelé ses escadres et les concentre dans la mer du Nord et dans le Pas-de-Calais*. Ah ! ah ! voilà le mot de l'énigme ! On aura réfléchi… et la réflexion est mère de la sagesse… Et ceci, Philippe, cet autre télégramme qui n'est pas à dédaigner : *Trois cents aviateurs français ont répondu de tous les coins de la France à l'appel enflammé du capitaine de territoriale Lériot, le héros de la traversée de la Manche. Ils seront tous, mardi, au camp de Châlons, avec leurs appareils*. Hein ! Que dis-tu de cela, mon garçon ? D'un côté, la flotte de l'Angleterre… De l'autre, notre flotte aérienne… Essuie tes beaux yeux, ma jolie Suzanne, et prépare la soupe ce soir au papa Jorancé ! Ah ! pour le coup, la mère, on boira du champagne !

Son allégresse, un peu forcée, n'eut point d'écho. Philippe demeurait silencieux, le front barré d'un pli que Marthe connaissait bien. À sa mine, à ses paupières battues, elle ne douta point qu'il n'eût passé la nuit debout, examinant la situation dans tous les sens et cherchant la route à suivre. Avait-il pris une décision ? Et qu'était-elle ? Il semblait si dur, si âpre et tellement clos en lui-même qu'elle n'osa l'interroger.

Après un repas rapidement servi, Morestal, sur une nouvelle communication téléphonique, se rendit en toute hâte à Saint-Élophe, où l'attendait le sous-secrétaire d'État Le Corbier.

Philippe, dont l'heure de convocation était retardée, monta dans sa chambre et s'y enferma.

Quand il redescendit, il trouva Marthe et Suzanne qui avaient résolu de l'accompagner. Mme Morestal le prit à part et, une dernière fois, lui recommanda de surveiller son père.

Tous trois, ils s'en allèrent vers le col du Diable. Un ciel lourd, pesant de nuages, se traînait sur la cime des montagnes, mais le temps était tiède et les pelouses semées d'arbres avaient encore un air d'été.

Marthe dit, pour rompre le silence :

– Il y a quelque chose dans la nature d'apaisant et de doux aujourd'hui. C'est bon signe. Ceux qui dirigent l'enquête en subiront l'influence. Car tout dépend, n'est-ce pas, Philippe, de leur humeur, de leurs impressions, de l'état de leurs nerfs ?

– Oui, dit-il, tout dépend d'eux.

Elle reprit :

– Je ne pense pas qu'on t'interroge. Ta déposition a si peu d'importance ! Tu as vu que les journaux en parlent à peine… Sauf cependant en ce qui concerne Dourlowski… Quant à celui-ci, on ne le retrouve toujours pas…

Philippe ne répondait point. Entendait-il seulement ? De sa canne, il décapitait, à gestes brefs, les fleurs qui se penchaient sur la route, fleurs de campanule ou de serpolet, de gentiane ou d'angélique. Marthe se souvint que, ce même acte, il priait ses fils de ne point l'accomplir.

Avant le col, on tourna dans les bois par un étroit sentier qui s'accrochait aux racines des sapins. Ils montaient les uns derrière les autres. Marthe précédait Philippe et Suzanne. Vers le milieu, le chemin eut un coude brusque. Lorsque Marthe eut disparu, Philippe sentit la main de Suzanne qui serrait la sienne et qui le retenait.

Il s'arrêta. Elle se haussa vivement jusqu'à lui.

– Philippe, vous êtes triste… Ce n'est pas à cause de moi ?

– Non, avoua-t-il franchement.

– Je le savais, dit-elle, sans amertume. Depuis trois jours, il y a tant de choses !… Je ne compte plus pour vous.

Il ne protesta pas, car c'était vrai. Il pensait bien à elle, mais de façon passagère, comme à une femme que l'on aime, que l'on désire, mais à qui l'on n'a pas le temps de penser. Il n'analysait même point ses sentiments. Tout cela se mêlait à toutes les peines dont il était accablé.

– Je ne vous oublierai jamais, Suzanne, dit-il.

– Je le sais, Philippe. Et moi non plus, je ne vous oublierai jamais… Seulement, je tenais à vous dire ceci, qui vous donnera un peu de joie… Philippe, je vous promets de continuer ma vie… de la refaire… Il se passe en moi ce que je vous avais dit… J'ai plus de courage, maintenant que j'ai… que j'ai ce souvenir… Vous m'avez donné du bonheur pour toute mon existence… Je serai ce que je n'aurais pas été… une femme honnête… je vous le jure, Philippe, une bonne épouse…

Il comprit qu'elle allait se marier, et il en éprouva de la souffrance. Mais il lui dit doucement, après avoir regardé ses lèvres, son cou nu, toute sa jolie personne savoureuse et désirable :

– Je vous remercie, Suzanne… C'est la meilleure preuve de votre amour… Je vous remercie…

Elle lui dit encore :

– Et puis, voyez-vous, Philippe, je ne veux pas que mon père ait de la peine par moi… On sent si bien qu'il a été très malheureux… Et si j'ai eu peur, l'autre matin, que Marthe ne découvrît la vérité, c'était pour lui.

– Ne craignez rien, Suzanne.

– Non, n'est-ce pas ? fit-elle… Il n'y a pas de danger… Et cependant, cette enquête… Si vous étiez contraint d'avouer ?

– Oh ! Suzanne, comment pouvez-vous croire ?

Leurs yeux se confondaient affectueusement, leurs mains ne s'étaient pas quittées. Philippe eût voulu dire des mots tendres, et dire surtout combien il lui souhaitait d'être heureuse. Mais il ne venait à ses lèvres que des mots d'amour, et il ne voulait pas…

Elle eut un sourire. Une larme brilla au bout de ses cils. Elle balbutia :

– Je vous aime… je vous aimerai toujours.

Puis elle détacha sa main.

Marthe, qui était retournée sur ses pas, les vit l'un près de l'autre, immobiles.

En débouchant à l'angle du sentier d'Albern, ils aperçurent un groupe de journalistes et de curieux massés derrière une demi-douzaine de gendarmes. Toute la route était ainsi gardée jusqu'à la montée de Saint-Élophe. Et, à droite, se tenaient de place en place des gendarmes allemands.

Ils arrivèrent à la Butte. C'est un rond-point spacieux, en terrain presque plat, et qu'un cercle de grands arbres séculaires entoure comme la colonnade d'un temple. Le chemin, zone neutre d'une largeur de deux mètres, le traverse par le milieu.

À l'ouest, le poteau français, tout simple, en fonte noire, et portant comme un poteau kilométrique une plaque où des directions sont indiquées.

À l'est, le poteau allemand, en bois peint d'une spirale noire et blanche qui l'enroule, et surmonté de l'écusson *Deutschland Reich.*

Pour la double enquête, deux tentes militaires avaient été dressées, que séparait un intervalle de quatre-vingts à cent pas. Au-dessus d'elles flottait le drapeau de chaque pays. Près d'elles, deux soldats montaient la garde un fantassin allemand, casque

en tête, la jugulaire au cou, un chasseur alpin, coiffé de son béret, guêtré de ses molletières, tous deux l'arme au pied.

Non loin d'eux, en deçà et au-delà du rond-point, il y avait deux petits campements établis parmi les arbres – soldats français, soldats allemands. Et les officiers formaient deux groupes.

Entre les branches, on distinguait dans la brume des horizons de France et d'Allemagne.

– Tu vois, Marthe, tu vois, murmura Philippe, dont le cœur était étreint d'émotion… N'est-ce pas que c'est effrayant ?

– Oui, oui, fit-elle.

Mais un jeune homme s'avança vers eux, qui portait sous le bras un portefeuille bourré de papiers.

– M. Philippe Morestal, n'est-ce pas ? Je suis M. de Trébons, attaché au cabinet du sous-secrétaire d'État. M. Le Corbier est en conférence avec Monsieur votre père, et vous prie de vouloir bien attendre.

Il le conduisit, ainsi que Marthe et Suzanne, au campement français où se trouvaient déjà, sur un banc, maître Saboureux et le père Poussière, que l'on avait également convoqués. De là, ils dominaient tout le rond-point.

– Comme tu es pâle, Philippe ! dit Marthe. Es-tu souffrant ?

– Non, dit-il, laisse-moi, je t'en prie.

Une demi-heure s'écoula. Puis la toile qui fermait la tente allemande fut soulevée et plusieurs personnes sortirent.

Suzanne étouffa un cri.

– Papa !... Regardez... Oh ! mon pauvre papa... Je vais l'embrasser.

Philippe la retint, et elle obéit, toute faible. Jorancé d'ailleurs avait disparu, emmené par deux gendarmes vers l'autre campement, et ce fut le policier Weisslicht et ses hommes que l'on introduisit.

Mais la tente française s'ouvrit un instant après, livrant passage au vieux Morestal. M. de Trébons l'accompagna et repartit avec Saboureux et le père Poussière. Toutes ces allées et venues semblaient réglées et s'effectuaient dans un grand silence que troublait seul le bruit des pas.

Morestal, lui aussi, était très pâle. Comme Philippe ne l'interrogeait point, Marthe lui demanda :

– Vous êtes content, père ?

– Oui, nous avons recommencé tout depuis le début. Je lui ai donné sur place toutes les explications. Mes preuves et mes arguments l'ont frappé. C'est un homme sérieux et qui agit avec une grande prudence.

Au bout de quelques minutes, M. de Trébons ramena Saboureux et le père Poussière. Fort agité, maître Saboureux continuait à se débattre.

– C'est-i fini c'te fois ? En v'là trois qui m'enquêtent... Qu'é qu'on veut de moi à la fin des fins ? Pisque j'vous répète à tous que j'dormais... Et Poussière aussi... N'est-ce pas, Poussière, que nous n'avons rien vu de la chose ?

Et, empoignant soudain M. de Trébons par le bras, il articula d'une voix étranglée :

– Dites donc, va pas y avoir de guerre ? Ah ! non ! ça serait pas à faire ça ! Vous pouvez dire à vos messieurs de Paris qu'on n'en veut pas… Ah ! non, j'ai assez trimé comme ça ! La guerre ! Les uhlans qui brûlent tout !…

Il paraissait terrifié. Ses vieilles mains osseuses se convulsaient au bras de M. de Trébons, et ses petits yeux étincelaient de fureur.

Le père Poussière hocha la tête et bredouilla :

– Ah ! non… les uhlans… les uhlans…

M. de Trébons se dégagea sans brusquerie et les fit asseoir. Puis, s'avançant vers Marthe :

– M. Le Corbier serait désireux de vous voir, madame, en même temps que M. Philippe Morestal. Et il prie aussi M. Morestal de vouloir bien revenir.

Les deux Morestal et Marthe s'en allèrent, laissant Suzanne Jorancé.

Mais à ce moment, il se passa un fait étrange qui retentit, sans aucun doute, sur la suite des événements. De la tente allemande surgirent Weisslicht et ses hommes, puis un officier en grande tenue qui traversa le rond-point, s'approcha de M. de Trébons et le prévint que Son Excellence le statthalter, ayant terminé sa mission, serait très honoré de s'entretenir un instant avec M. le sous-secrétaire d'État.

M. de Trébons avertit aussitôt M. Le Corbier. Celui-ci, conduit par l'officier allemand, se dirigea vers la route, tandis que M. de Trébons introduisait les Morestal.

La tente, de proportions assez vastes, était meublée de quelques chaises et d'une table, sur laquelle se trouvaient les dossiers de l'affaire. On voyait encore, à la page ouverte, la signature maladroite de Saboureux et la croix que le père Poussière avait tracée.

Ils s'asseyaient quand un bruit de voix attira leur attention et, par l'entrebâillement que laissait la portière, ils avisèrent un personnage en tenue de général, haut de taille, très maigre, l'air d'un oiseau de proie, mais de belle allure dans sa longue tunique noire. La main sur la poignée de son sabre, il arpentait la route en compagnie du sous-secrétaire d'État.

Morestal dit à voix basse :

– Le statthalter… ils se sont déjà rencontrés, il y a une heure.

Ils disparurent tous deux à l'extrémité de la Butte, revinrent ensuite et, cette fois, gênés sans doute par le voisinage des officiers allemands, ils pénétrèrent de quelques pas sur le territoire français.

Certains mots de la conversation arrivèrent jusqu'à Morestal. Puis, les deux interlocuteurs s'étant arrêtés, ils perçurent distinctement la voix du statthalter.

– Monsieur le ministre, ma conclusion est forcément différente de la vôtre, puisque tous les agents qui ont participé à cette arrestation sont unanimes à déclarer qu'elle a eu lieu en territoire allemand.

– Le commissaire Jorancé et M. Morestal, objecta M. Le Corbier, affirment le contraire.

– Ils sont seuls à l'affirmer.

– M. Philippe Morestal a recueilli l'arrestation du soldat Baufeld.

– Le soldat Baufeld a déserté, répliqua vivement le statthalter, son attestation ne compte pas.

Il y eut une pause. Puis l'Allemand reprit, en termes qu'il choisissait lentement :

– Ainsi donc, monsieur le ministre, aucun témoignage étranger n'appuyant l'une ou l'autre des deux versions contradictoires, je ne puis trouver aucune raison qui permette de détruire les conclusions auxquelles ont abouti toutes les enquêtes allemandes. C'est ce que je dirai ce soir à l'empereur.

Il s'inclina. M. Le Corbier enleva son chapeau, hésita une seconde, puis, se décidant :

– Un mot encore, Excellence. Avant de partir… définitivement, j'ai voulu rassembler une dernière fois la famille Morestal. Je vous demanderai, Excellence, s'il est possible que le commissaire Jorancé assiste à cette réunion. Je réponds de lui sur l'honneur.

Le statthalter parut embarrassé. L'acte, évidemment, dépassait ses attributions. Néanmoins il prononça d'un ton net :

– Qu'il soit fait comme vous le désirez, monsieur le ministre. Le commissaire Jorancé est ici, à votre disposition.

Il joignit brusquement les talons, porta la main à son casque et salua militairement.

C'était fini.

L'Allemand traversa la frontière. M. Le Corbier le regarda s'éloigner, demeura pensif un moment, puis revint vers la tente française.

La présence des Morestal le surprit. Mais il eut un geste comme si, après tout, ce hasard n'était pas pour lui déplaire, et il dit à M. de Trébons :

– Vous avez entendu ?

– Oui, monsieur le ministre.

– Alors ne perdez pas une minute, mon cher de Trébons. Au bas de la côte vous trouverez mon automobile. À Saint-Élophe, vous téléphonerez au président du Conseil et vous lui transmettrez officieusement la réponse allemande. C'est urgent. Il y a peut-être des mesures immédiates à prendre… du côté de la frontière.

Il dit ces derniers mots tout bas, en observant les deux Morestal et, sortant avec M. de Trébons, il l'accompagna jusqu'au campement français.

Un long silence suivit sa disparition. Philippe balbutia, les deux poings crispés :

– C'est effrayant… c'est effrayant…

Et se tournant vers son père :

– Vous êtes bien sûr, n’est-ce pas, de ce que vous affirmez… de l’endroit exact ?

Morestal haussa les épaules.

Philippe insista :

– C’était la nuit… une erreur est possible.

– Non, non, je te dis que non… gronda Morestal, exaspéré… je ne me trompe pas… Tu m’ennuies à la fin…

Marthe voulut s’interposer :

– Voyons, Philippe… ton père a l’habitude…

Mais Philippe la saisit par le bras, et violemment :

– Tais-toi… Je ne te permets pas… Est-ce que tu sais ?… De quoi te mêles-tu ?

Il s’interrompit tout à coup, comme s’il avait honte de sa colère, et, pris de défaillance, il murmura :

– Je te demande pardon, Marthe… Vous aussi, mon père, pardonnez-moi… Je vous en supplie, pardonnez-moi… Il y a des situations où l’on doit se pardonner tout le mal qu’on peut se faire.

On eût dit, à voir la contraction de son visage, qu’il était sur le point de pleurer, comme un enfant qui retient ses larmes et qui est à bout de forces.

Morestal le considéra d’un œil stupéfait. Sa femme l’épiait à la dérobée, et elle sentait la peur monter en elle, ainsi qu’à l’approche d’un grand malheur.

Mais la tente s'ouvrit de nouveau. M. Le Corbier entra. Le commissaire spécial Jorancé, que des gendarmes allemands avaient conduit, l'accompagnait.

Jorancé fit simplement un signe de tête aux Morestal et prononça :

– Suzanne ?

– Elle va bien, dit Marthe.

Pendant ce temps, Le Corbier s'était assis et feuilletait les dossiers.

La figure taillée en triangle et que terminait une barbiche, la lèvre rasée, le teint bilieux, il avait, avec ses vêtements noirs, l'apparence austère d'un clergyman. On disait de lui que, au temps de la Révolution, il eût été Robespierre ou Saint-Just. Son regard, très sympathique, presque affectueux, démentait l'hypothèse. En réalité, c'était un homme de conscience, à qui un sentiment excessif du devoir donnait de la gravité.

Il ferma les dossiers et réfléchit assez longtemps. Sa bouche articulait des syllabes muettes. Visiblement, il composait son discours. Et il s'exprima ainsi, avec un ton de confidence et d'amitié qui était infiniment troublant :

– Je pars dans une heure. En chemin de fer, j'établirai mon rapport sur les notes que voici, et sur les dépositions individuelles que vous m'avez faites ou que vous me ferez. À neuf heures du soir, je serai chez le président du Conseil. À neuf heures et demie, le président du Conseil parlera devant la Chambre, et il parlera d'après les termes mêmes de mon rapport. Voilà ce que je voulais vous dire avant tout. Il faut, maintenant que vous

connaissez la réponse allemande, il faut que vous sachiez l'importance considérable, irrémédiable, de chacune de vos paroles. Quant à moi, qui sens tout le poids de ma responsabilité, je veux chercher derrière ces paroles, au-delà de vous-mêmes, s'il n'y a pas quelque détail inaperçu de vous-mêmes, qui détruise la redoutable vérité établie par vos dépositions. Ce que je cherche, je vous le dis franchement, c'est un doute de votre part, une contradiction. Je la cherche…

Il hésita et, d'une voix plus sourde, il acheva :

– Je l'espère presque.

Une grande paix envahit les Morestal. Chacun d'eux, dominant son agitation, se haussa tout à coup au niveau de la tâche qui lui était assignée, et chacun d'eux fut prêt à la remplir vaillamment, aveuglément, en dépit des obstacles.

Et Le Corbier reprit :

– Monsieur Morestal, voici vos dépositions. Je vous demande pour la dernière fois de m'affirmer l'exacte, la complète vérité.

– Je l'affirme, monsieur le ministre.

– Cependant Weisslicht et ses hommes déclarent que l'arrestation a eu lieu en territoire allemand.

– Le plateau est plus large en cet endroit, dit Morestal, le chemin qui sert de délimitation serpente… Pour des étrangers, une erreur est possible. Pour nous, pour moi, elle ne l'est pas. Nous avons été arrêtés sur le territoire français.

– Vous le certifiez sur l'honneur ?

– Je le jure sur la tête de ma femme et de mon fils. Je le jure devant Dieu.

Le Corbier se tourna vers le commissaire spécial :

– M. Jorancé, vous confirmez cette déposition ?

– Je confirme en tous points chacune des paroles de mon ami Morestal, dit le commissaire, elles sont l’expression de la vérité. Je le jure sur la tête de ma fille.

– Des serments aussi graves ont été faits par les agents, remarqua Le Corbier.

– Les agents allemands ont intérêt à faire leur déposition. Ils masquent ainsi la faute qu’ils ont commise. Nous, nous n’avons commis aucune faute. Si le hasard avait voulu que nous fussions arrêtés en territoire allemand, rien au monde ne nous eût empêchés, Morestal et moi, de le reconnaître. Morestal est libre et ne craint rien. Et moi, bien que prisonnier, je ne crains pas davantage.

– C’est l’opinion à laquelle s’est rallié le gouvernement français, dit le sous-secrétaire. En outre, nous avons un témoignage. Le vôtre, M. Philippe Morestal. Ce témoignage, le gouvernement, par un excès de scrupule, n’a pas voulu en tenir compte officiellement. Il nous a paru, en effet, moins ferme, plus vague, la seconde fois que la première. Mais, tel qu’il est, il prend à mes yeux une valeur singulière, puisqu’il corrobore les deux autres. Monsieur Philippe Morestal, vous maintenez dans toute leur rigueur les termes de vos dépositions ?

Philippe se leva, regarda son père, repoussa Marthe qui s’approchait vivement de lui, et répondit à voix basse :

– Non, monsieur le ministre.

CHAPITRE VII

Ce fut immédiat. Entre Morestal et Philippe, le duel se dessina sur-le-champ. Les événements des journées précédentes l'avaient préparé : au premier mot, le père et le fils se dressèrent l'un contre l'autre en ennemis irréconciliables, le père fougueux et agressif, le fils inquiet et douloureux, mais inflexible.

Aussitôt, Le Corbier flaira la scène. Il sortit de la tente, enjoignit à la sentinelle de s'éloigner, constata que le groupe des Allemands ne pouvait entendre les éclats de voix, et, après avoir ajusté la portière avec soin, il revint à sa place.

– Tu es fou ! tu es fou ! disait Morestal, qui s'était approché de son fils. Comment oses-tu ?

Et Jorancé reprenait :

– Voyons, Philippe… ce n'est pas sérieux… Tu ne vas pas démentir…

Le Corbier leur imposa silence et, s'adressant à Philippe :

– Expliquez-vous, monsieur, je ne comprends pas.

Philippe regarda de nouveau son père, et, lentement, d'une voix qu'il s'efforçait d'affermir, il reprit :

– Je dis, monsieur le ministre, que certains termes de ma déposition ne sont pas exacts, et qu'il est de mon devoir de les rectifier.

– Parlez, monsieur, ordonna le sous-secrétaire, avec une certaine sécheresse.

Philippe n'hésita pas. En face du vieux Morestal, qui frémissait d'indignation, il commença, comme s'il avait hâte d'en finir :

– Tout d'abord, le soldat Baufeld ne m'a pas dit des choses aussi nettes que celles que j'ai rapportées. Ses paroles furent obscures, incohérentes.

– Comment ! Mais vos déclarations sont précises…

– Monsieur le ministre, quand j'ai déposé pour la première fois devant le juge d'instruction, j'étais sous le coup de l'arrestation de mon père. J'ai subi son influence. Il m'a semblé que l'incident n'aurait pas de suite si l'arrestation avait été effectuée sur le territoire allemand, et, en relatant les dernières paroles du soldat Baufeld, malgré moi, à mon insu, je les ai interprétées dans le sens même de mon désir. Plus tard, j'ai compris mon erreur. Je la répare.

Il se tut. Le sous-secrétaire feuilleta ses dossiers, relut sans doute la déposition de Philippe, et demanda :

– En ce qui concerne le soldat Baufeld, vous n'avez rien à ajouter ?

Philippe parut fléchir sur ses jambes, au point que Le Corbier le pria de s'asseoir.

Il obéit, et, se maîtrisant, articula :

– Si. Je dois faire à ce propos une révélation qui m'est pénible. Mon père, évidemment, n'y a pas attaché d'importance, mais il me semble…

– Qu’est-ce que tu veux dire ? s’écria Morestal.

– Oh ! mon père, je vous en conjure, supplia Philippe en joignant les mains, nous ne sommes pas ici pour nous quereller, ni pour nous juger, mais pour remplir notre devoir. Le mien est horrible. Ne me découragez pas. Vous me condamnerez après, s’il y a lieu.

– Je te condamne déjà, mon fils.

Le Corbier eut un geste impérieux ; et il répéta, d’un ton plus cassant encore :

– Parlez, M. Philippe Morestal.

Très vite, Philippe prononça :

– Monsieur le ministre, le soldat Baufeld avait des relations de ce côté de la frontière. Sa désertion était préparée, soutenue. Il savait le chemin sûr qu’il devait prendre.

– Par qui savait-il cela ?

Philippe baissa la tête et, les yeux à demi clos, il murmura :

– Par mon père.

– Ce n’est pas vrai ! proféra le vieux Morestal, rouge de colère. Ce n’est pas vrai ! Moi, j’aurais préparé… moi !…

– Voici le papier que j’ai trouvé dans la poche du soldat Baufeld, dit Philippe en tendant une feuille à Le Corbier. Voici en quelque sorte le plan de l’évasion, le chemin que doit suivre le fugitif, l’endroit exact où il doit passer la frontière pour échapper aux surveillants.

– Qu'est-ce que tu dis ? Qu'est-ce que tu oses dire ! Une correspondance entre moi et ce misérable !

– Les deux mots « sentier d'Albern » sont de votre main, mon père, et c'est par ce sentier d'Albern que le déserteur a débouché en France. Cette feuille est une de vos feuilles de papier à lettres.

Morestal avait bondi.

– Et tu l'as prise dans cette corbeille, où elle était déchirée et froissée ! Tu as fait ce métier-là, toi, mon fils ! C'est toi qui as eu l'infamie…

– Oh ! mon père.

– Alors, qui ? Réponds.

– C'est le soldat Baufeld qui me l'a remise avant sa mort.

Morestal était debout, face à Philippe, les bras serrés sur sa poitrine, et, loin de se défendre contre les accusations de son fils, il paraissait plutôt s'adresser à un coupable.

Et Philippe le regardait avec angoisse. À chacun des coups qu'il portait, à chacune de ses phrases, il épiait sur le visage de son père la marque de la blessure. Telle veine qui se gonflait aux tempes du vieillard le bouleversait. Il s'effarait de voir des filets de sang entremêlés sur le blanc des yeux. Et il lui semblait, à tout instant, que son père allait tomber comme un arbre que la cognée entame jusqu'au fond même du cœur.

Le sous-secrétaire d'État, qui avait examiné la feuille tendue par Philippe, reprit :

– En tout cas, monsieur Morestal, ces lignes furent tracées par vous ?

– Oui, monsieur le ministre. J'ai raconté déjà la démarche que le sieur Dourlowski avait tentée auprès de moi et la réponse que j'avais faite.

– C'était la première fois que cet individu essayait ?…

– La première fois, dit Morestal après une imperceptible hésitation.

– Alors ce papier ?… ces lignes ?…

– Ces lignes furent tracées par moi au cours de l'entretien. À la réflexion, je rejetai la feuille. Je comprends maintenant que Dourlowski l'a ramassée derrière mon dos et qu'il s'en est servi pour l'exécution de son plan. Si les agents l'avaient trouvée sur le déserteur, c'était la preuve de ma culpabilité. Du moins, eût-on interprété cela de la sorte… comme le fait mon fils. J'espère, monsieur le ministre, que cette interprétation ne sera pas la vôtre.

Le Corbier resta pensif un assez long moment, consulta les dossiers et prononça :

– Les deux gouvernements se sont mis d'accord pour laisser en dehors du débat tout ce qui se rapporte à la désertion du soldat Baufeld, au rôle du sieur Dourlowski, et à l'accusation de complicité lancée contre le commissaire français, et contre vous, monsieur Morestal. Ce sont là des questions d'ordre judiciaire qui relèvent des tribunaux allemands. Le seul fait pour lequel j'ai été délégué, c'est d'établir si, oui ou non, l'arrestation a eu lieu sur le territoire français. Ma mission est très étroite. Je ne veux pas m'en écarter. Je vous prie donc, monsieur Philippe

Morestal, de me dire, ou plutôt de me confirmer, ce que vous savez à ce sujet.

– Je ne sais rien.

Ce fut de la stupeur. Morestal, confondu, ne songea même pas à protester. Évidemment, il considérait son fils comme atteint de folie.

– Vous ne savez rien ? dit le sous-secrétaire, qui ne voyait pas encore clairement le but de Philippe. Cependant, vous avez déclaré avoir entendu l'exclamation de M. Jorancé : « Nous sommes en France… on arrête le commissaire français… »

– Je ne l'ai pas entendue.

– Comment ! comment mais vous étiez à trois cents pas en arrière…

– Je n'étais pas là. J'ai quitté mon père au carrefour du Grand-Chêne, et je n'ai ni vu ni entendu ce qui s'est passé après notre séparation.

– Alors, pourquoi avez-vous dit le contraire, monsieur ?

– Je vous le répète, monsieur le ministre, j'ai tout de suite compris, au retour de mon père, l'importance des premières paroles que nous dirions devant le juge d'instruction. J'ai cru que, en appuyant le récit de mon père, j'aiderais à écarter les événements. Aujourd'hui, devant les faits inexorables, je reviens à la simple et pure vérité.

Ses réponses étaient nettes, rapides. Sans aucun doute, il suivait une ligne de conduite tracée d'avance et dont rien ne le ferait dévier.

Morestal et Jorancé l'écoutaient avec effroi.

Marthe, immobile, les yeux accrochés à ceux de son mari, se taisait.

Le Corbier conclut :

– C'est-à-dire que vous ne voulez pas prendre votre part de responsabilité.

– Je prends la responsabilité de tout ce que j'ai fait.

– Mais vous vous retirez du débat.

– En ce qui me concerne, oui.

– Je dois donc annuler votre témoignage, et m'en tenir aux assertions inébranlables de M. Morestal, n'est-ce pas ?

Philippe garda le silence.

– Hein ! quoi ! s'écria Morestal, tu ne réponds pas ?

Il y avait dans la voix du vieillard comme une supplication, un appel désespéré aux bons sentiments de Philippe. Sa colère tombait presque, tellement il était malheureux de voir son fils, son garçon, en proie à une pareille démence.

– N'est-ce pas ? reprit-il avec douceur, n'est-ce pas, monsieur le ministre peut et doit s'en tenir à mes déclarations ?

– Non, dit Philippe, intraitable.

Morestal tressaillit.

– Non, mais pourquoi ? Quel motif as-tu de répondre ainsi ? Pourquoi ?

– Parce que, mon père, si la nature même de vos déclarations n'a pas varié, votre attitude, depuis trois jours, prouve qu'il y a en vous certaines réticences, certaines hésitations.

– Où as-tu vu cela ? demanda Morestal, tout frémissant, mais encore maître de lui…

– Votre certitude n'est pas absolue.

– Comment le sais-tu ? Quand on accuse, on prouve.

– Je n'accuse pas, j'essaie de préciser ce qui est mon impression.

– Ton impression ! Qu'est-ce qu'elle vaut à côté des faits ? Et ce sont des faits, moi, que j'avance.

– Des faits interprétés par vous, mon père, et dont vous ne pouvez pas être sûr. Mais non, vous ne le pouvez pas ! Rappelez-vous, l'autre matin, le matin de vendredi, nous sommes revenus ici, et, tandis que vous me montriez de nouveau la route parcourue, vous vous êtes écrié : « Et si je me trompais ! Si nous avions bifurqué plus à droite ! Si je me trompais !

– Scrupule exagéré ! Tous mes actes, toutes mes réflexions, au contraire…

– Il n'y avait pas à réfléchir ! Il n'y avait même pas à retourner sur ce chemin Si vous y êtes retourné, c'est qu'un doute vous torturait.

– Je n'ai pas douté une seconde.

– Vous croyez ne pas douter, mon père ! Vous croyez aveuglément en votre certitude ! Et vous croyez cela, parce que vous n'y voyez pas clair. Il y a en vous un sentiment qui plane sur toutes vos pensées et sur toutes vos actions… un sentiment admirable et qui fait votre grandeur, c'est l'amour de la France. Il vous semble que la France a raison envers et contre tout, et quoi qu'il arrive, et que ce serait le déshonneur pour elle que d'avoir tort. C'est avec cet état d'esprit que vous avez déposé devant le juge d'instruction. Et c'est ce même état d'esprit, monsieur le ministre, dont je vous demande de tenir compte.

– Et toi, proféra le vieux Morestal, éclatant à la fin, je t'accuse d'être poussé par je ne sais quel sentiment abominable contre ton père, contre ton pays, par je ne sais quelles idées infâmes…

– Mes idées sont en dehors…

– Tes idées que je devine sont la raison de ta conduite et de ton aberration. Si j'ai trop d'amour pour la France, tu oublies trop, toi, ton devoir envers elle.

– Je l'aime autant que vous, mon père, s'écria Philippe avec véhémence, et mieux peut-être ! C'est un amour qui m'émeut parfois jusqu'aux larmes, quand je pense à ce qu'elle fut, à ce qu'elle est, si belle, si intelligente, si haute, si adorable de grâce et de bonne foi ! Je l'aime, parce qu'elle est la mère de toutes les grandes idées. Je l'aime parce que son langage est le plus clair et le plus noble. Je l'aime pace qu'elle marche toujours en avant, au risque de se casser les reins, et parce qu'elle chante en marchant, et qu'elle est gaie, alerte, vivante, toujours pleine d'espoirs et d'illusion, et qu'elle est le sourire du monde… Mais il ne me semble pas qu'elle soit diminuée, si elle admet qu'un de ses agents ait été pris à vingt mètres à droite de la frontière. Pourquoi l'admettrait-elle, si ce n'est pas vrai, dit Morestal.

– Pourquoi ne l'admettrait-elle pas, si la paix doit en résulter ? répartit Philippe.

– La paix ! voilà le grand mot lâché, ricana Morestal. La paix ! Toi aussi, tu t'es laissé empoisonner par la théorie du jour ! La paix au prix de la honte, n'est-ce pas ?

– La paix au prix d'un infime sacrifice d'amour-propre.

– C'est le déshonneur.

– Mais non, mais non, riposta Philippe, soulevé d'enthousiasme. C'est la beauté d'un peuple de s'élever au-dessus de ces misérables questions. Et la France en est digne. Sans que vous le sachiez, mon père, depuis quarante ans, depuis la date exécrable, depuis cette guerre maudite, dont le souvenir vous obsède et vous ferme les yeux à toutes les réalités, il est né une autre France, dont le regard s'est ouvert sur d'autres vérités, une France qui voudrait s'évader du passé mauvais, répudier tout ce qui nous reste de la barbarie antique et s'affranchir des lois du sang et de la guerre. Elle ne le peut pas encore, mais elle y tend de toute sa jeune ardeur et de toute sa conviction qui grandit. Et deux fois déjà, depuis dix ans – au cœur de l'Afrique, en face de l'Angleterre ; aux rives du Maroc, en face de l'Allemagne – deux fois, elle a dominé son vieil instinct barbare.

– Souvenirs d'opprobre, dont tous les Français rougissent !

– Souvenirs de gloire, dont nous devons nous enorgueillir ! Un jour, ce seront là les plus belles pages de notre époque, et ces dates-là effaceront la date exécrable. Voilà la vraie revanche ! Qu'un peuple qui n'a jamais connu la peur, qui toujours, aux heures tragiques de son histoire, a réglé ses querelles selon le vieux mode barbare, l'épée à la main, qu'un tel peuple se soit élevé à une pareille notion de beauté et de civilisation, je dis que c'est là son plus beau titre de gloire.

– Des mots ! des mots ! c'est la théorie de la paix à tout prix, c'est le mensonge que tu me conseilles.

– Non, c'est la vérité possible que je vous demande d'admettre, si cruelle qu'elle puisse être pour vous.

– Mais la vérité, s'écria Morestal, en agitant les bras, tu la connais. Trois fois, tu l'as jurée ! Trois fois, tu l'as signée de ton nom ! La vérité, tu l'as vue et entendue, la nuit de l'attaque.

– Je ne la connais pas, dit Philippe d'une voix ferme. Je n'étais pas là. Je n'ai pas assisté à votre enlèvement. Je n'ai pas entendu l'appel de M. Jorancé. Je le jure sur l'honneur. Je le jure sur la tête de mes enfants. Je n'étais pas là.

– Alors, où étais-tu ? demanda Marthe.

CHAPITRE VIII

La petite phrase, si terrible en sa concision, sépara net les deux adversaires.

Emportés par l'élan de leurs convictions, ils avaient élargi le débat jusqu'à une sorte de joute oratoire où chacun d'eux luttait ardemment pour les idées qui lui étaient chères. Et Le Corbier se gardait d'interrompre un duel d'où il supposait bien qu'allait jaillir à la fin, parmi les mots inutiles, quelque lumière imprévue.

La petite phrase de Marthe suscita cette lumière. Le Corbier avait déjà noté, depuis le début de la scène, l'attitude étrange de la jeune femme, son mutisme, son regard fiévreux qui semblait scruter l'âme même de Philippe Morestal. À son accent, il comprit toute la valeur de la question. Plus de vaines tirades et de théories éloquentes ! Il ne s'agissait plus de savoir qui, du père ou du fils, pensait avec le plus de justesse et servait son pays avec le plus de dévouement.

Un seul point importait, et Marthe l'indiquait de façon irrécusable.

Philippe en demeura interloqué. Au cours de ses méditations, il avait prévu toutes les demandes, toutes les hypothèses, toutes les difficultés, bref toutes les conséquences de l'acte auquel il s'était résolu. Mais comment aurait-il prévu celle-ci, ignorant que Marthe assisterait à cet entretien suprême ? Devant Le Corbier, devant son père, il pouvait, en admettant qu'on songeât à ce détail, invoquer une excuse quelconque. Mais devant Marthe ?...

Dès cette minute, il eut la vision effarante du dénouement qui se préparait. Une sueur le couvrit. Il aurait fallu faire face au danger, bravement, et accumuler les explications, au risque de se contredire. Il rougit et balbutia. C'était déjà donner barre sur lui.

Morestal avait repris sa place. Le Corbier attendait, impassible. Dans le grand silence, Marthe, toute pâle, d'une voix lente, qui détachait les syllabes les unes des autres, prononça :

– Monsieur le ministre, j'accuse mon mari de faux témoignage et de mensonge. C'est maintenant, en rétractant ses dépositions antérieures, qu'il s'insurge contre la vérité, contre une vérité qu'il connaît… oui, qu'il connaît, je l'affirme. Par tout ce qu'il m'a dit, par tout ce que je sais, je jure qu'il n'a jamais mis en doute la parole de son père. Et je jure qu'il assistait à l'agression.

– Alors, dit Le Corbier, pourquoi monsieur Philippe Morestal agit-il ainsi maintenant ?

– Monsieur le ministre, déclara la jeune femme, mon mari est l'auteur de la brochure intitulée *La Paix quand même*.

La révélation produisit comme un coup de théâtre. Le Corbier sursauta. Le commissaire eut un air indigné. Quant au vieux Morestal, il voulut se dresser, chancela aussitôt, et retomba sur sa chaise. Il n'avait plus de force. Sa colère faisait place à un désespoir immense. Il n'eût pas souffert davantage en apprenant la mort de Philippe.

Et Marthe répéta :

– Mon mari est l’auteur de la brochure intitulée *La Paix quand même*. Pour l’amour de ses idées, pour être d’accord avec la foi profonde, avec la foi exaltée que ses opinions soulèvent en lui, mon mari est capable…

Le Corbier insinua :

– D’aller jusqu’au mensonge ?

– Oui, dit-elle. Une fausse déposition ne peut que lui paraître insignifiante auprès de la grande catastrophe qu’il veut conjurer, et sa conscience, seule, lui dicte son devoir. Est-ce vrai, Philippe ?

Il répondit gravement :

– Certes. Dans les circonstances où nous sommes, lorsque deux grands peuples se butent l’un contre l’autre pour une misérable question d’amour-propre, je ne reculerais pas devant un mensonge qui me paraît un devoir. Mais je n’ai pas besoin de recourir à ce moyen. J’ai pour moi la vérité même. Je n’étais pas là.

– Alors, où étais-tu ? redit Marthe.

De nouveau la petite phrase résonna, impitoyable. Mais cette fois, Marthe la prononça d’un ton plus hostile et avec un geste qui en soulignait toute l’importance. Et aussitôt elle ajouta, le pressant de questions :

– Tu n’es rentré qu’à huit heures du matin. Ton lit n’était pas défait. Par conséquent, tu n’avais pas couché au Vieux-Moulin. Où as-tu passé la nuit ?

– J’ai cherché mon père.

– Tu n’as su l’enlèvement de ton père qu’à cinq heures du matin, par le soldat Baufeld. Par conséquent, tu n’as commencé à chercher ton père qu’à cinq heures du matin.

– Oui.

– Et à ce moment-là tu n’étais pas encore rentré au Vieux-Moulin, puisque je le répète, ton lit n’a pas été défait.

– Non.

– Et d’où revenais-tu ? Qu’as-tu fait de onze heures du soir, heure à laquelle tu as quitté ton père, jusqu’à cinq heures du matin, heure où tu as appris son enlèvement ?

L’interrogatoire était serré, d’une logique indiscutable. Aucune issue ne restait à Philippe pour s’enfuir. Il se sentit perdu.

Un instant il fut sur le point d’abandonner la partie et de s’écrier :

« Eh bien, oui, j’étais là. J’ai tout entendu. Mon père a raison. Il faut croire en sa parole… »

Défaillance à laquelle un homme comme Philippe devait fatalement résister. D’autre part, pouvait-il trahir Suzanne ?

Il se croisa les bras sur la poitrine et murmura :

– Je n’ai rien à dire.

Marthe se jeta sur lui, déchue soudain de son rôle d’accusatrice, et, secouée d’angoisse, elle s’écria :

– Tu n’as rien à dire ? Est-ce possible ? Oh ! Philippe, je t’en prie, parle… Avoue que tu mens et que tu étais là… je t’en

supplie… Il me vient des idées horribles… Il y a des choses qui se sont passées… que j'ai surprises… et qui maintenant m'obsèdent… Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

Il crut voir le salut dans cette détresse inattendue. Sa femme désarmée, sa femme réduite au silence par une sorte d'aveu sur lequel il saurait revenir, sa femme se faisait complice et le secourait en ne l'attaquant plus.

– Tu dois te taire, ordonna-t-il, ton chagrin personnel doit s'effacer…

– Que dis-tu ?

– Tais-toi, Marthe, l'explication que tu réclames, nous l'aurons, mais tais-toi.

C'était une maladresse inutile. Comme toutes les femmes qui aiment, Marthe ne pouvait que souffrir davantage de ce demi-aveu. Elle se cabra sous la douleur.

– Non, Philippe, je ne me tairai pas… Je veux savoir ce que tes paroles signifient… Tu n'as pas le droit de t'échapper par un faux-fuyant… C'est une explication immédiate que je réclame.

Elle s'était levée et, face à son mari, elle scandait chacune de ses phrases d'un coup de main sec. Comme il ne répondait pas, ce fut Le Corbier qui continua :

– Madame Philippe Morestal a raison, monsieur, vous devez vous expliquer, et non point pour elle, c'est affaire entre vous, mais pour moi, pour la clarté même de mon enquête. Depuis le début, vous vous conformez à une espèce de programme établi d'avance et qu'il est facile de discerner. Après avoir renié vos dispositions antérieures, c'est le témoignage même de votre père que vous essayez de démolir. Ce doute, que je cherchais

derrière vos réponses, vous tâchez de l'éveiller dans mon esprit en rendant suspectes les affirmations de votre père, et cela par tous les moyens. J'ai le droit de me demander si l'un de ces moyens n'est pas le mensonge – le mot n'est pas de moi, monsieur, il est de votre femme – et si l'amour de vos idées ne passe pas avant l'amour de la vérité.

– Je dis la vérité, monsieur le ministre.

– Alors prouvez-le. Est-ce actuellement que vous faites un faux témoignage ? Ou bien était-ce les autres fois ? Comment puis-je le savoir ? Il me faut une certitude. Sans quoi, je passe outre, et m'en tiens aux paroles d'un témoin qui, lui, n'a jamais varié.

– Mon père se trompe… Mon père est victime d'illusions…

– Jusqu'à preuve du contraire, monsieur, vos accusations n'ont aucune valeur. Elles n'en auraient que si vous me donniez une marque irrécusable de votre sincérité. Or, il n'en est qu'une qui porterait ce caractère irrécusable, et vous refusez de me le fournir…

– Cependant…

– Je vous dis, monsieur, interrompit Le Corbier avec impatience, qu'il n'y a pas d'autre problème à résoudre. Ou bien vous vous trouviez sur la frontière au moment de l'agression et vous avez entendu les protestations de M. Jorancé, et, en ce cas, vos dépositions antérieures et celles de M. Morestal gardent toute leur importance. Ou bien vous n'étiez pas là, et, en ce cas, vous avez le devoir impérieux de me prouver que vous n'étiez pas là. C'est facile : où étiez-vous à ce même moment ?

Philippe eut un accès de révolte, et, répondant tout haut aux pensées qui le torturaient :

– Ah ! non… non… Voyons, ce n'est pas possible que l'on m'oblige… Voyons, quoi ! c'est monstrueux…

Il lui semblait qu'un génie malfaisant s'efforçait, depuis quatre jours, à conduire les événements de telle façon que lui, Philippe, fût dans l'obligation épouvantable d'accuser Suzanne.

– Non, mille fois non, reprit-il exaspéré, il n'y a pas de puissance qui puisse me contraindre… Admettons que j'aie passé la nuit à me promener ou à dormir sur un talus. Admettons ce que vous voulez… Mais laissez-moi libre de mes actes et de mes paroles.

– Alors, dit le sous-secrétaire d'État en prenant ses dossiers, l'enquête est finie, et le témoignage de M. Morestal sert de base à ma conviction.

– Soit riposta Philippe, hors de lui.

Il se mit à marcher, à courir presque, autour de la tente. On eût dit une bête fauve qui cherche une issue. Allait-il renoncer à l'œuvre entreprise ? Frêle obstacle qui s'opposait au torrent, allait-il être vaincu à son tour ? Ah ! avec quelle joie il aurait donné sa propre vie ! Il en eut l'intuition profonde. Et il comprit, pour ainsi dire physiquement, le sacrifice de ceux qui vont à la mort en souriant, quand une grande idée les exalte.

Mais en quoi la mort eût-elle arrangé les choses ? Il fallait parler, et parler contre Suzanne supplice infiniment plus atroce que de mourir – ou bien se résigner. Ceci ou cela, il n'y avait pas d'autre alternative.

Il allait et venait, comme harcelé par le feu qui le dévorait. Devait-il se précipiter aux genoux de Marthe et lui demander grâce, ou bien joindre les mains devant Le Corbier ? Il ne savait

pas. Son cerveau éclatait. Et il avait l'impression désolante que tous ses efforts étaient vains et se retournaient contre lui-même.

Il s'arrêta et dit :

– Monsieur le ministre, votre opinion seule importe, et cette opinion je veux tenter l'impossible pour qu'elle soit conforme à la réalité des faits. Je suis prêt à tout, monsieur le ministre… à une condition cependant, c'est que notre entretien sera secret. Vis-à-vis de vous, et de vous uniquement, je peux…

Encore une fois, il trouva en face de lui Marthe, l'ennemie imprévue, qui semblait le tenir sous sa griffe comme une proie, et qui ne le lâcherait point, implacable, farouche, attentive aux moindres ruses.

– J'ai le droit d'être là ! s'écria-t-elle. C'est en ma présence que tu dois t'expliquer ! Ta parole n'aura de valeur que si je suis là… Sinon, je la récuse comme un nouveau mensonge. Monsieur le ministre, je vous mets en garde contre une manœuvre…

Le Corbier fit un signe d'approbation, et s'adressant à Philippe :

– À quoi bon, monsieur, un entretien secret ? Quel que soit le crédit que je veuille attacher à votre confidence, il me faudra, pour y croire sans arrière-pensée, un contrôle que votre femme seule, et votre père, pourront me fournir. Malheureusement, après toutes vos versions contradictoires, le doute m'est permis…

– Monsieur le ministre, insinua Philippe, il est quelquefois des circonstances… des faits que l'on ne peut révéler… des secrets d'une telle nature…

– Tu mens ! tu mens ! s'écria Marthe que l'aveu affolait… ce n'est pas vrai. Une femme, n'est-ce pas ! non… non… Ah ! je t'en prie, Philippe… Monsieur le ministre, je vous jure qu'il ment… je vous jure… il va jusqu'au bout de son mensonge. Me trahir, lui ! aimer une autre femme ! N'est-ce pas, Philippe, tu mens ? Oh ! tais-toi, tais-toi !

Soudain Philippe sentit une main qui lui tordait le bras. S'étant retourné, il vit le commissaire Jorancé, tout pâle, la figure menaçante, et il l'entendit qui articulait d'une voix sourde :

– Qu'est-ce que tu as voulu dire ? De qui s'agit-il ? Ah ! je te forcerai bien à répondre, moi !

Philippe le regarda avec stupeur. Et il regarda aussi le visage méconnaissable de Marthe. Et il était surpris, car il ne pensait point avoir prononcé des mots qui pussent éveiller leurs soupçons.

– Mais vous êtes fous dit-il. Voyons, monsieur Jorancé… voyons, Marthe… qu'est-ce qu'il y a ? Je ne sais pas ce que vous avez pu comprendre… C'est peut-être de ma faute… Je suis si las !

– De qui s'agit-il ? répéta Jorancé frémissant de colère.

– Mais avoue donc ! exigea Marthe, qui le traquait de toute sa haine jalouse.

Et, derrière elle, Philippe apercevait le vieux Morestal, écrasé sur sa chaise, comme s'il ne pouvait se remettre des coups qui l'avaient frappé. C'était sa première victime, celui-là. Allait-il immoler les deux autres ? Il sursauta.

– Assez ! assez ! Tout cela est odieux… Il y a entre nous un malentendu terrible… Et tout ce que je dis ne fait que

l'aggraver… Plus tard, nous nous expliquerons, je vous le promets, monsieur Jorancé… Toi aussi, Marthe, je te le jure… Et tu comprendras ton erreur. Mais taisons-nous, je vous en prie… C'est assez nous torturer les uns les autres.

Il semblait si résolu que Jorancé demeura indécis et que Marthe elle-même fut ébranlée. Disait-il vrai ? Était-ce simplement un malentendu qui les divisait ?

Le Corbier devina le drame, et, attaquant Philippe à son tour, il lui dit :

– Ainsi, monsieur, je dois renoncer à tout éclaircissement sur le point que vous me signaliez ? Et c'est vous-même, n'est-ce pas, par votre attitude définitive, qui clôturez le débat ?

– Oui, répondit-il fermement.

– Non, protesta Marthe, revenant à la charge avec une vigueur inlassable ; non, ce n'est pas fini, monsieur le ministre, cela ne peut pas finir ainsi. Qu'il le veuille ou non, mon mari a prononcé des mots que nous avons tous interprétés dans le même sens. S'il y a un malentendu, qu'il soit dissipé dès maintenant. Et une seule personne peut le faire. Cette personne est ici. Je demande qu'elle soit introduite.

– Je ne sais ce que tu veux dire, balbutia Philippe.

– Si tu le sais, Philippe. Tu sais à qui je fais allusion et quelles sont toutes les preuves qui m'en donnent le droit…

– Tais-toi, Marthe, commanda Philippe, hors de lui.

– Alors, avoue. Sinon, je te jure…

La vue de M. Jorancé suspendit sa menace. Ignorant la présence de Suzanne à la Butte-aux-Loups, Jorancé ne comprenait plus, et ses soupçons, éveillés par l'imprudence de Philippe, s'apaisaient peu à peu. Au dernier moment, et sur le point de formuler l'irréparable accusation, Marthe hésita. Sa haine désarmait devant la douleur du père.

D'ailleurs il se produisit, à cet instant, une diversion qui amena comme un armistice au milieu de la lutte implacable. Le Corbier s'était levé précipitamment et avait écarté la portière. On entendait dehors un pas rapide.

– Ah ! vous voilà, de Trébons.

En courant presque, il alla chercher le jeune homme, et il le pressait de questions.

– Vous avez communiqué avec le président du Conseil ? Que vous a-t-il dit ?

M. de Trébons entra. Mais, avisant la famille Morestal, il se retourna.

– Monsieur le ministre, je crois qu'il serait préférable…

– Non, non, de Trébons. Personne ne nous gêne ici… au contraire… Voyons, qu'y a-t-il ? De mauvaises nouvelles ?

– Extrêmement mauvaises, monsieur le ministre. L'ambassade française à Berlin a été brûlée…

– Oh ! fit Le Corbier. On ne la gardait donc pas ?

– Si, mais les troupes ont été débordées par la foule.

– Et puis ?

– L’Allemagne mobilise ses corps d’armée de la frontière.

– Mais à Paris ? À Paris ?

– C’est l’émeute… Les boulevards sont envahis… En ce moment, les gardes municipaux chargent pour dégager le Palais-Bourbon.

– Mais enfin, qu’est-ce qu’on veut ?

– La guerre.

Le mot retentit comme un glas. Après quelques secondes, Le Corbier demanda :

– C’est tout ?

– Le président du Conseil attend votre retour avec anxiété. « Qu’il ne perde pas une minute, m’a-t-il dit, son rapport pourrait être le salut. C’est ma dernière cartouche. Si elle rate, je ne réponds de rien. » Et il a ajouté : « Et encore, n’est-il pas trop tard ? »

Autour de la table, dans le petit espace que recouvrait la tente et où le plus cruel des drames précipitait les uns contre les autres des êtres de noblesse qu’unissait la plus loyale affection, vraiment le silence fut tragique. Chacun d’eux oubliait sa peine particulière pour ne songer qu’à l’horreur du lendemain. Le mot sinistre se répercutait au fond des cœurs.

Le Corbier eut un geste désespéré :

– Sa dernière cartouche Oui, si mon rapport lui avait permis un mouvement de recul ! Mais…

Il observa le vieux Morestal, comme s'il eût espéré une rétraction soudaine. À quoi bon ? En admettant qu'il prît sur lui d'atténuer les affirmations du vieillard, Morestal, en son intransigeance, était homme à lui infliger un démenti public. Et quelle posture équivoque aurait alors le gouvernement ?

– Allons, fit-il, que le sort s'accomplisse ! Nous avons tenté l'impossible. Mon cher de Trébons, l'automobile est au carrefour ?

– Oui, monsieur le ministre.

– Veuillez prendre les dossiers, nous partons. Nous avons une heure pour gagner la gare. C'est plus qu'il ne faut.

Il prit son chapeau, son vêtement, fit quelques pas de droite et de gauche, puis s'arrêta près de Philippe. Celui-là, semblait-il, n'avait peut-être pas fait l'impossible. À celui-là, peut-être, il restait une étape à franchir. Mais comment le savoir ? Comment pénétrer en cette âme mystérieuse et déchiffrer l'énigme insoluble ? Le Corbier les connaissait bien, ces hommes qu'anime un souffle d'apôtre, et qui sont capables, pour le succès de leur cause, de dévouements admirables, d'immolations presque surhumaines, mais aussi d'hypocrisies, de ruses, de crimes parfois. Que valait ce Philippe Morestal ? Quel rôle jouait-il au juste ? Était-ce à dessein et faussement qu'il avait fait naître la supposition de quelque rendez-vous amoureux ? Ou bien réellement poussait-il l'héroïsme jusqu'à dire la vérité ?

Lentement, pensivement, comme s'il obéissait à un espoir nouveau, Le Corbier revint à sa place, jeta son vêtement sur la table, s'assit, et, interpellant M. de Trébons :

– Une seconde encore… Laissez les dossiers. Et veuillez avoir l'obligeance d'amener ici Mlle Suzanne Jorancé.

M. de Trébons sortit.

– Suzanne est donc là ? dit Jorancé, la voix anxieuse… Elle était déjà là tout à l'heure ?…

Il n'obtint pas de réponse, et, tour à tour, il épiait vainement le visage de ceux qu'il interrogeait. Durant les trois ou quatre minutes qui s'écoulèrent, aucun des acteurs du drame ne fit un geste. Morestal demeurait assis, la tête inclinée sur sa poitrine. Marthe avait les yeux fixés sur l'ouverture de la tente. Quant à Philippe, il attendait avec angoisse ce surcroît de malheur. Le massacre n'était pas fini. Après son père, après sa femme, après Jorancé, le destin ordonnait qu'il sacrifiât lui-même cette quatrième victime.

Le Corbier, qui l'observait, fut envahi d'une compassion involontaire, presque de sympathie. À ce moment, la sincérité de Philippe lui semblait absolue, et il eut envie de renoncer à l'épreuve. Mais la méfiance l'emporta. Si absurde que fût l'hypothèse, il avait l'impression que cet homme était capable d'accuser mensongèrement la jeune fille devant sa femme, devant son père et devant Jorancé lui-même. Suzanne présente, le mensonge devenait impossible. L'épreuve était cruelle, mais, dans un sens ou dans l'autre, elle entraînait cette certitude irrécusable sans laquelle Le Corbier ne voulait pas conclure son enquête.

Un tressaillement agita Philippe. Marthe et Jorancé se levèrent. La tente fut écartée. Suzanne entra.

Tout de suite, elle eut un mouvement de recul. Au premier coup d'œil, au premier aspect de ces gens immobiles, elle devina le danger que son instinct de femme avait déjà pressenti. Et, toute pâle, sans forces, elle n'osait plus avancer.

Le Corbier lui saisit la main, et doucement :

– Veuillez prendre place, mademoiselle. Il se peut que, pour éclaircir quelques points, votre témoignage nous soit précieux.

Il n'y avait qu'une chaise libre, à côté de Jorancé. Suzanne fit quelques pas et regarda son père, qu'elle n'avait pas vu depuis le soir de Saint-Élophe. Il tourna la tête. Elle s'assit en tremblant.

Alors Le Corbier, qui avait hâte d'en finir, s'approcha vivement de Philippe et lui dit :

– C'est la dernière fois, monsieur, que je m'adresse à vous. Dans quelques minutes, tout sera terminé, irrévocablement. Il dépend de votre bonne volonté…

Mais il n'alla pas plus loin. Jamais il n'avait vu une face aussi ravagée que celle de Philippe, et jamais non plus, parmi le chaos des traits convulsés, une telle expression de force et d'énergie. Il comprit que Philippe avait résolu de franchir l'étape dernière. Sans un mot, il attendit.

Et, de fait, comme si, lui également, il eût été avide de toucher à l'effroyable but, Philippe prononça :

– Monsieur le ministre, si je vous donne l'emploi certain de ma nuit, mes paroles auront-elles pour vous une valeur indiscutable ?

Sa voix était presque calme. Ses yeux avaient choisi un point de la tente d'où il n'osait plus les détacher, car il craignait de rencontrer ceux de Marthe ou de Jorancé ou de Suzanne.

Le Corbier répondit :

– Une valeur indiscutable.

– Les déclarations de mon père s'en trouveront-elles affaiblies ?

– Oui, puisqu'il me faudra les balancer avec celles d'un homme dont je ne pourrai plus mettre en doute la sincérité parfaite.

Philippe se tut. Son front dégouttait de sueur, et il chancelait comme un homme ivre qui va tomber.

Le Corbier insista :

– Parlez sans scrupule, monsieur. Il y a des circonstances où il faut regarder droit devant soi et où le but à atteindre doit, en quelque sorte, vous aveugler.

Philippe continua :

– Et vous croyez, monsieur le ministre, que votre rapport, ainsi modifié, peut avoir à Paris une influence décisive ?

– Je l'affirme. Le président du Conseil m'a fait entrevoir sa pensée secrète. En outre, je connais ce dont il est capable. Si les conclusions de mon rapport lui laissent un peu de latitude, il donnera un coup de téléphone à l'ambassade d'Allemagne, et il montera à la tribune pour mettre la Chambre, pour mettre le pays en face du fait accompli. Le cabinet tombera sous les huées, il y aura quelques émeutes, mais ce sera la paix, et une paix, comme vous le disiez, monsieur, il y a un instant, une paix sans déshonneur, au prix d'un infime sacrifice d'amour-propre, et qui grandira la France.

– Oui… oui… dit Philippe. Mais s'il est trop tard déjà ? Si l'on ne peut plus rien empêcher ?

– Cela, dit Le Corbier, c'est l'inconnu… Peut-être, en effet, est-il trop tard…

Ce fut pour Philippe la pensée la plus dure. Ses joues se creusèrent. Les minutes semblaient le vieillir comme de longues années de maladie. À le voir, on évoquait le masque de ces martyrs qui agonisent en certains tableaux primitifs. Seule, la douleur physique peut ainsi tordre un visage. Et, vraiment, il souffrait comme si on l'avait torturé sur un chevalet et brûlé d'un fer rouge. Cependant, il sentait que son esprit demeurait lucide, ainsi que devait l'être celui des martyrs au supplice, et il comprenait clairement que, par une suite de faits inexorables, il avait, durant quelques instants – mais à quelles conditions épouvantables ! – il avait le pouvoir d'épargner peut-être au monde le grand fléau de la guerre.

Il se raidit, et, livide, il articula :

– Monsieur le ministre, ce que ma femme a pressenti, ce que vous avez deviné déjà, est la vérité exacte. La nuit du lundi au mardi, pendant que l'arrestation se produisait et que l'on emmenait les deux captifs en Allemagne, j'étais, moi, auprès de Suzanne Jorancé.

On aurait cru que Jorancé, posté derrière lui, épiait l'accusation ainsi qu'une attaque à laquelle il faut répondre sans retard.

– Suzanne ! ma fille ! s'écria-t-il, en empoignant Philippe par le collet de son veston, qu'est-ce que tu oses dire, misérable !

Marthe n'avait pas remué, comme étourdie. Le vieux Morestal protestait avec indignation. Philippe chuchota :

– Je dis ce qui fut.

– Tu mens ! tu mens ! hurla Jorancé. Ma fille, la plus honnête, la plus pure ! Mais, avoue donc que tu mens... avoue... avoue...

Le pauvre homme suffoquait. Les mots s'arrêtaient au travers de sa gorge. Tout son corps semblait grelotter, et l'on voyait dans ses yeux des lueurs de haine, et des envies de meurtre, et de la colère, et de la douleur surtout, de la douleur humaine et pitoyable, infinie.

Et il suppliait, et il ordonnait :

– Mais avoue donc... Tu mens, n'est-ce pas ? C'est pour tes idées... C'est cela ! Pour tes idées Il te faut une preuve... un alibi... et alors...

S'adressant à Le Corbier :

– Qu'on me laisse seul avec lui, monsieur le ministre... À moi, il avouera qu'il ment, qu'il parle ainsi par nécessité... ou par folie... est-ce que je sais ? Oui, par folie ! Comment t'aimerait-elle ? Pourquoi ? Depuis quand ? Elle, qui est l'amie de ta femme... Allons donc ! Je connais ma fille !... Mais réponds donc, misérable... Morestal, mon ami, exigez de lui qu'il réponde... qu'il donne des preuves. Et toi, Suzanne, pourquoi ne lui as-tu pas craché au visage ?

Il s'était retourné contre Suzanne, et Marthe, sortant de sa torpeur, comme lui, s'avança vers la jeune fille.

Suzanne, debout, vacillait, le regard fuyant.

– Eh bien, quoi ! gronda son père, tu ne réponds pas non plus ? Voyons, quoi, tu n’as pas un mot à répondre à ce menteur ?

Elle essaya de parler, bégaya des syllabes confuses, et se tut.

Philippe rencontra ses yeux de bête traquée, ses pauvres yeux qui imploraient du secours.

– Tu avoues ! Tu avoues ! proféra Jorancé.

Et soudain il se rua sur elle, et Philippe vit, comme dans un cauchemar, Suzanne renversée, secouée par son père, brutalisée par Marthe qui, elle aussi, en un accès de fureur subite, exigeait l’inutile aveu.

La scène fut affreuse et violente. Le Corbier et M. de Trébons s’interposèrent, tandis que Morestal, le poing tendu vers Philippe, criait :

– Je te maudis ! Tu es un criminel ! Laisse-la donc, Jorancé. C’est une malheureuse. Le coupable, c’est lui… Oui, toi, toi, mon fils !… Et je te maudis… je te chasse…

Le vieillard porta la main à son cœur, bredouilla quelques mots encore, demandant pardon à Jorancé et lui promettant de recueillir sa fille, puis il tourna sur lui-même et tomba contre la table, évanoui…

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

– Madame !

– Quoi ! Qu'est-ce qu'il y a ? fit Mme Morestal, réveillée en sursaut.

– C'est moi, Catherine.

– Eh bien !

– On vient de la mairie, madame… On réclame monsieur… Il faut des instructions… Victor prétend qu'on mobilise…

La veille, après son évanouissement à la Butte-aux-Loups, le père Morestal, porté sur une civière par les soldats du détachement, avait été reconduit au Vieux-Moulin. Marthe, qui l'accompagnait, jetait quelques mots d'explication à sa belle-mère, et, sans s'occuper des plaintes de la bonne femme, sans même lui parler de Philippe et de ce qu'il avait pu devenir, courait à sa chambre et s'y enfermait.

Le docteur Borel, mandé en hâte, examinait le malade, constatait de graves désordres dans la région du cœur, et refusait de se prononcer.

Le soir et toute cette nuit du dimanche au lundi, la maison fut en l'air. Catherine et Victor allaient et venaient. Mme Morestal, au fond pleine de sang-froid, mais accoutumée à gémir dans les grandes occasions, veillait le malade et multipliait les ordres. Deux fois elle envoya le jardinier à la pharmacie de Saint-Élophe.

À minuit, le vieillard souffrait tellement, qu'on dut rappeler le docteur Borel. Il parut inquiet et fit une piqûre de morphine.

Il y eut quelques heures d'apaisement, et Mme Morestal, bien que tourmentée par l'absence de Philippe, dont elle craignait un coup de tête, put s'étendre sur un canapé.

C'est alors que Catherine fit irruption dans la chambre, au risque de troubler le repos du malade.

À la fin, Mme Morestal la bouscula :

– Mais taisez-vous donc ! Vous voyez bien que monsieur dort.

– On mobilise, madame… c'est certain qu'il va y avoir la guerre…

– Laissez-nous tranquilles avec votre guerre, bougonna la bonne femme, en la poussant dehors. Faites bouillir de l'eau pour monsieur et ne perdez pas votre temps à des balivernes.

Elle-même se mit aussitôt à l'ouvrage. Mais, tout autour d'elle, venant de la terrasse, du jardin, de la maison, c'était un bruit confus de murmures et d'exclamations.

À neuf heures, Morestal se réveilla.

– Suzanne ?… Où est Suzanne ? demanda-t-il, les yeux à peine ouverts.

– Comment ! Suzanne…

– Mais oui… mais oui, Suzanne… J'ai promis à son père… Il n'y a qu'elle qui ait le droit d'habiter ici… Philippe n'est pas là, je suppose ?

Il se redressa, déjà furieux.

– Il n'est pas rentré, dit sa femme… On ignore où il est…

– Tant mieux ! Qu'il ne s'avise pas de revenir !… Je l'ai chassé… Et maintenant, je veux Suzanne… C'est elle qui me soignera… elle seule, tu entends…

– Voyons, Morestal, tu ne vas pas exiger… Il est impossible que Suzanne… Mais une telle colère contracta la figure de son mari qu'elle n'osa protester davantage.

– Comme tu voudras, dit-elle… Après tout, si tu le juges à propos…

Par téléphone, elle consulta le docteur Borel. Il répondit qu'il ne fallait, sous aucun prétexte, contrarier le malade. Il se chargeait, d'ailleurs, de voir la jeune fille, de lui montrer la mission qui l'appelait au Vieux-Moulin, et de vaincre ses répugnances.

De fait, vers midi, le docteur Borel amenait Suzanne. Les paupières gonflées par les larmes, rouge de honte, elle subit l'accueil outrageant de Mme Morestal et prit sa place de garde au chevet du vieillard.

L'ayant aperçue, il soupira :

– Ah ! je suis content… Ça va déjà mieux… Ne me quitte pas, n'est-ce pas, ma petite Suzanne ?…

Et presque aussitôt, sous l'action d'une nouvelle piqûre, il se rendormait.

Comme la veille au soir, la salle à manger du Vieux-Moulin resta vide. La bonne apporta quelques aliments sur un plateau à Mme Morestal, puis à Marthe. Mais celle-ci ne répondit même pas à son appel.

La jeune femme n'était pas sortie de sa chambre le matin, et toute la journée elle demeura seule, la porte barricadée, les volets clos. Elle était assise au bord d'une chaise, et, ployée en deux, elle tenait ses poings contre sa mâchoire et serrait les dents pour ne pas crier. Cela lui eût fait du bien de pleurer, et elle croyait parfois que sa douleur allait ainsi s'épandre en sanglots, mais les larmes bienfaisantes ne mouillèrent pas ses yeux. Et obstinément, rageusement, elle reprenait toute l'histoire lamentable, évoquant le séjour de Suzanne à Paris, les promenades auxquelles Philippe conviait la jeune fille et d'où ils revenaient tous deux avec un air de telle allégresse, leur réunion au Vieux-Moulin, le départ de Philippe pour Saint-Élophe, et, le lendemain, l'attitude étrange de Suzanne, ses questions équivoques, son mauvais sourire de rivale qui cherche à blesser l'épouse et qui rêve de la supplanter. Oh ! la cruelle aventure et comme la vie, si douce auparavant, lui semblait odieuse et méchante !

À six heures, poussée par la faim, elle se rendit à la salle. Au moment d'en sortir, après avoir mangé un peu de pain et bu un verre d'eau, elle aperçut Mme Morestal qui descendait les marches du perron à la rencontre du docteur. Elle se souvint alors que son beau-père était malade, et qu'elle ne l'avait pas encore vu. La chambre était proche. Elle traversa le couloir, frappa, entendit une voix – la voix d'une garde sans doute – qui disait : « Entrez ». Et elle ouvrit la porte.

En face d'elle, à quelques pas, près du vieillard endormi, Suzanne apparut.

– Toi ! toi ! gronda Marthe… Toi, ici !

Suzanne se mit à trembler sous son regard et balbutia :

– C’est ton beau-père… il a exigé… Le docteur est venu…

Et, les genoux fléchissants, elle dit à plusieurs reprises :

– Je te demande pardon… Pardonne-moi… pardonne-moi… C’est ma faute… Jamais Philippe…

Marthe ne bougeait pas. Peut-être eût-elle pu se contenir. Mais, au nom de Philippe, au nom de Philippe articulé par la jeune fille, elle bondit, étreignit Suzanne à la gorge et la renversa contre la table. Elle tressaillait de rage comme une bête qui tient enfin l’ennemi. Elle aurait voulu détruire ce corps qu’un autre avait pressé dans ses bras, anéantir cette chair amoureuse, déchirer, mordre, faire du mal, le plus de mal possible.

Suzanne râlait sous l’assaut. Alors, perdant la tête, de ses doigts raidis, à coups d’ongle, elle la griffa au front, aux joues, aux lèvres, à ces lèvres humides et roses que Philippe avait baisées. Sa haine s’avivait à chacun des gestes. Du sang coula qui se mêlait aux pleurs de Suzanne. Elle l’insulta avec des mots abominables qu’elle n’avait jamais prononcés. Et, ivre de fureur, trois fois, elle lui cracha au visage.

Elle partit en courant, se retourna, lança une dernière injure, claqua la porte et cria le long du corridor :

– Victor ! Catherine !

Dans sa chambre, elle pressa le bouton de la sonnerie jusqu’à ce que les domestiques fussent arrivés.

– Ma malle ! qu’on la descende Et qu’on attelle, n’est-ce pas, Victor ? tout de suite…

Attirée par le bruit, Mme Morestal survint. Le docteur Borel l'accompagnait.

– Qu'est-ce que vous avez, Marthe ? Qu'y a-t-il ?

– Il y a que je ne veux pas rester ici une heure de plus ! répliqua-t-elle, indifférente à la présence du médecin et des domestiques… Suzanne ou moi, que l'on choisisse…

– C'est mon mari qui s'était engagé…

– Entendu. Puisque l'on choisit cette femme, je pars.

Elle ouvrait les tiroirs de la commode et jetait pêle-mêle les robes et le linge. D'un mouvement, elle arracha le tapis de la table. Tous les bibelots tombèrent.

Le docteur Borel essaya de la raisonner.

– Tout cela est très bien… Mais où allez-vous ?

– À Paris. Mes fils m'y rejoindront.

– Vous n'avez donc pas lu les journaux ? La situation s'aggrave d'heure en heure. On mobilise les corps de frontière. Êtes-vous sûre de passer ?

– Je pars, dit-elle.

– Et si vous n'arrivez pas ?

– Je pars, répéta-t-elle.

– Et Philippe ?

Elle haussa les épaules. Il comprit que rien ne lui importait, ni l'existence de son mari, ni les menaces de guerre, et qu'il n'y avait pas à lutter contre son désespoir.

Pourtant, comme il s'en allait avec Mme Morestal, il dit, de façon à être entendu de Marthe :

– À propos de Philippe, ne soyez pas inquiète. Il est venu me voir, me demander des nouvelles de son père. Il reviendra. Je lui ai promis de le tenir au courant…

Vers sept heures, quand Victor annonça que la voiture était prête, Marthe avait changé d'avis. L'idée que Philippe rôdait aux environs, qu'il pourrait rentrer, que Suzanne et lui habiteraient sous le même toit et se verraient à leur guise, cette idée lui semblait intolérable. Elle resta donc, mais l'oreille aux aguets, debout derrière sa porte. Quand tout le monde fut couché, elle descendit et se dissimula, jusqu'à l'aube, dans un enfoncement du vestibule. Au moindre craquement, elle se préparait à bondir, convaincue que Suzanne se glissait dans l'ombre avec l'intention de rejoindre Philippe. Cette fois, elle l'eût tuée. Et sa jalousie était si exaspérée, qu'elle épiait, non pas avec crainte, mais avec l'espoir féroce que Suzanne allait réellement apparaître devant elle.

De telles crises, anormales chez une femme comme Marthe, qui, en temps habituel, obéissait à sa raison plus qu'à son instinct, de telles crises sont passagères. Elle finit, tout à coup, par éclater en sanglots. Ayant pleuré longuement, elle monta dans sa chambre, et, harassée de fatigue, se coucha.

Ce matin-là, le mardi, Philippe se présentait au Vieux-Moulin. On avertit Mme Morestal, qui se précipita, tout émue, avide d'exhaler son courroux contre le fils indigne. Mais quand elle l'aperçut au seuil de la terrasse, malgré son besoin de récri-

minations, elle ne lui fit aucun reproche, tellement elle s'effraya de le voir si pâle et si triste.

Elle demanda :

– Où étais-tu ?

– Qu'importe ! dit Philippe, je n'aurais pas dû revenir… mais je ne pouvais pas, à cause de père… Cela me bouleversait… Comment va-t-il ?

– Le docteur Borel se réserve encore.

– Ton avis, à toi ?

– Mon avis ? Eh bien, franchement, j'ai beaucoup d'espoir. Ton père est si solide ! Mais tout de même, le coup a été violent…

– Oui, dit-il, c'est pourquoi j'ai peur. Je ne vis pas depuis deux jours. Comment me serait-il possible de partir avant d'être sûr ?…

Elle insinua, avec une certaine appréhension :

– Tu veux donc habiter ici ?

– Oui… du moment qu'il ne le saura pas.

– C'est que… voilà… Suzanne est là, dans la chambre de ton père… Il a exigé…

– Ah ! fit-il, Suzanne est là ?

– Où voulais-tu qu'elle aille ? Elle n'a plus personne. Sait-on quand Jorancé sortira de prison ? Et puis lui pardonnera-t-il jamais ?

Il demeura pensif et reprit :

– Marthe l'a rencontrée ?

– Il y a eu une scène terrible entre elles deux. J'ai retrouvé Suzanne la figure en sang, toute balafrée.

– Oh ! les malheureuses… murmura-t-il… les malheureuses…

Il baissa la tête, et, au bout d'un instant, elle vit qu'il pleurait.

Comme elle n'avait aucun mot de consolation à lui dire, elle se retourna et marcha vers le salon, dont elle dérangea les meubles pour avoir la satisfaction de les remettre à leur place. Sa rancune cherchait un prétexte. Philippe s'étant assis devant la table, elle lui montra les journaux.

– Tu les as lus ?

– Oui, les nouvelles sont mauvaises.

– Il ne s'agit pas de cela. Il s'agit du cabinet qui a été renversé sur le rapport même du sous-secrétaire d'État. La Chambre entière a protesté.

– Eh bien ?

– Eh bien, ce rapport, c'est celui-là même qui a suivi la dernière enquête… avant-hier… à la Butte-aux-Loups… Par conséquent, tu vois…

Philippe éprouva le besoin de se justifier.

– Tu oublies, mère, qu'il s'est produit un fait imprévu. Avant la séance de la Chambre, on connaissait, par un télégramme, les paroles que l'empereur avait prononcées après avoir écouté les explications du statthalter.

Il désigna l'un des journaux.

– Tiens, mère, lis ceci, ce sont les paroles mêmes de l'empereur : *Maintenant, notre conscience est tranquille. Nous avions la force : nous avons le droit. Que Dieu décide ! Je suis prêt*. Et la Chambre, en désavouant et en renversant un ministère prêt à la conciliation, a voulu répondre à des paroles qu'elle jugeait provocantes.

– Soit, dit la vieille dame, mais tout de même le rapport n'a rien empêché.

– Non, en effet.

– Alors, à quoi bon toutes tes histoires ? Ce n'était pas la peine de faire tant de mal puisque cela n'a servi à rien.

Philippe hocha la tête.

– Il le fallait. Certains actes doivent être accomplis, et il ne faut pas les juger d'après les conséquences que le hasard leur inflige, mais d'après celles qu'on leur attribuait, en toute logique humaine et en toute loyauté.

– Des phrases ! dit-elle, obstinée, tu n'aurais pas dû… C'est là de l'héroïsme bien inutile.

– Ne crois pas cela, mère. Il n'était pas besoin d'être un héros pour agir ainsi. Il suffisait d'être un honnête homme. Le premier venu qui aurait eu comme moi la vision claire de ce qui pouvait arriver n'aurait pas hésité davantage.

– De sorte que tu ne regrettes rien ?

Il lui saisit la main, et, douloureusement :

– Oh ! mère, peux-tu parler ainsi, toi qui me connais ? Comment serais-je indifférent à tant de ruines autour de moi ?

Il dit ces mots avec un tel accablement qu'elle eut l'intuition de sa détresse. Mais elle lui en voulait trop profondément, et surtout ils étaient de nature trop différente pour qu'elle pût s'émouvoir. Elle conclut :

– N'importe, mon garçon, tout cela est de ta faute. Si tu n'avais pas écouté Suzanne…

Il ne répondit point. L'accusation portait au plus vif d'une plaie que rien ne pouvait apaiser, et il n'était pas homme à se chercher des excuses.

– Allons, viens, dit la mère.

Elle le conduisit dans une autre pièce du second étage, plus éloignée que la première de la pièce où Marthe habitait.

– Victor t'apportera ta valise et te servira ici, c'est préférable. D'ailleurs, je vais avertir ta femme.

– Donne-lui cette lettre que j'ai préparée, dit-il. Je lui demande simplement une entrevue, une explication. Elle ne peut s'y refuser.

Ainsi donc, en cette journée du mardi, la famille Morestal se retrouva sous le même toit, mais dans quelles conditions désolantes ! Et quelles haines divisaient ces êtres que réunissait auparavant une si vive affection !

Philippe sentit le désastre d'une façon pour ainsi dire visible et palpable, durant ces heures où chacun des blessés demeurait enfermé, comme dans une chambre de torture. Rien n'eût pu le distraire de son obsession, pas même la crainte de cette guerre maudite qu'il n'avait pu conjurer.

Et pourtant les nouvelles lui parvenaient à tout moment, menaçantes, comme les nouvelles d'un fléau qui gagne de proche en proche, malgré la distance et malgré les océans.

À midi, ce fut Victor qui, à peine entré avec son plateau, s'exclama :

– Monsieur Philippe connaît le télégramme d'Angleterre ? Le premier ministre anglais a déclaré devant le Parlement que, s'il y avait la guerre, une armée de cent mille hommes débarquerait à Brest et à Cherbourg. C'est l'alliance ouverte.

Plus tard, il entendit le fils du jardinier, Henriot, qui arrivait de Saint-Élophe à bicyclette, et qui criait à son père et à Victor :

– On se révolte à Strasbourg ! il y a des barricades ! une caserne a sauté !...

Et, tout de suite, Victor téléphonait à *L'Éclaireur des Vosges*, soi-disant de la part de M. Morestal, et le domestique remontait en hâte :

– Monsieur Philippe, Strasbourg est en insurrection… tous les paysans des environs ont pris les armes.

Et Philippe songeait qu'il n'y avait point d'espérance, que les gouvernements seraient débordés. Et il songeait à cela presque calmement. Son rôle était fini. Plus rien ne l'intéressait que sa douleur à lui, que la santé de son père, que la peine de Marthe et de Suzanne, premières victimes de l'exécrable fléau.

À cinq heures, il apprit qu'un des pays avait lancé à l'autre un ultimatum. Lequel des deux pays ? Et que signifiait cet ultimatum ? Il ne put le savoir.

À neuf heures, les dépêches annonçaient que le nouveau cabinet, choisi en majorité parmi les membres de l'opposition, avait proposé à la Chambre la création immédiate d'un « Comité de Salut national, chargé, en cas de guerre, de prendre toutes les mesures nécessaires à la défense de la patrie ». D'urgence, la Chambre avait voté la proposition et nommé chef du Comité de Salut national, avec pouvoirs discrétionnaires, le gouverneur de Paris. C'était la dictature éventuelle.

Toute cette nuit du mardi au mercredi, le Vieux-Moulin, silencieux et morne au-dedans, fut, à l'extérieur, tumultueux, agité, en proie à cette crise de fièvre qui précède les grandes catastrophes. Victor, le jardinier, son fils, tour à tour, sautèrent sur la bicyclette et filèrent à Saint-Élophe, où d'autres gens apportaient des nouvelles de la sous-préfecture. Les femmes se lamentaient. Vers trois heures du matin, Philippe discerna la voix furieuse de maître Saboureux.

Au petit jour, une accalmie se produisit. Philippe, que tant de veilles avaient épuisé, finit par s'endormir, et, tout en dormant, il percevait des allées et venues, des bruits de pas sur les galets du jardin. Et soudain, assez tard dans la matinée, des clameurs le réveillèrent.

Il se leva précipitamment. Devant le perron, Victor sautait de cheval en hurlant :

– L'ultimatum est repoussé ! C'est la guerre ! C'est la guerre !

CHAPITRE II

Aussitôt vêtu, Philippe descendit. Il trouva tous les domestiques réunis dans le vestibule et commentant la nouvelle. Victor la lui confirma : il arrivait de Noirmont.

En outre, le facteur tenait d'un gendarme que la gare de la sous-préfecture était occupée militairement. Pour lui, en quittant Saint-Élophe, il avait vu des soldats télégraphistes dans le bureau de poste.

Ces mesures hâtives concordaient bien avec le rejet de l'ultimatum et prouvaient l'imminence du dénouement redouté.

Philippe ne put s'empêcher de dire :

– C'est la guerre.

– Voilà deux jours que je le crie sur les toits ! proféra Victor qui semblait très surexcité… Est-ce qu'on ne devrait pas se préparer, ici ?… À vingt pas de la frontière !

Mais un coup de sonnette retentit. Catherine s'élança dans le salon, où Mme Morestal apparut.

– Où étiez-vous ? Je vous cherche. Le docteur n'est pas venu ? Ah ! c'est toi, Philippe ! Vite, téléphone au docteur.

– Est-ce que mon père ?…

– Ton père va mieux, mais, tout de même, il tarde trop à se réveiller… La morphine, peut-être… Téléphone donc.

Elle s'en alla. Philippe décrochait le récepteur, quand on lui frappa sur l'épaule. C'était Victor, dont l'agitation croissait de minute en minute, et qui l'interrogea d'un air perplexe.

– Qu'est-ce qu'il faut faire, monsieur Philippe ? Va-t-on rester ? Va-t-on partir ? Fermer la maison ? Madame ne se rend pas compte…

Et, sans attendre la réponse, il se retourna :

– N'est-ce pas, Catherine, madame ne se rend pas compte… Monsieur est tout à fait rétabli… Alors, qu'on se décide !

– Évidemment, dit la bonne, il faut tout prévoir. Et si l'ennemi nous envahit ?

Ils marchaient tous les deux à travers le salon, ouvrant les portes, les refermant, faisant des signes par la fenêtre.

Une femme entra, une vieille femme qu'on employait au Vieux-Moulin comme laveuse. Elle agitait les bras.

– C'est-i vrai ? C'est-i vrai ? La guerre ? Et mon fils, le cadet, qu'est au service !… Et l'autre qu'est à la réserve… C'est-i vrai ? Non, n'est-ce pas ? des histoires qu'on raconte !

– Des histoires ! dit la femme du jardinier en survenant, vous verrez ça… Ils partiront tous… mon mari aussi, qu'est de la territoriale.

Un enfant de trois ou quatre ans la suivait, et dans ses bras elle en portait un autre, au maillot, qui pleurnichait.

– Pour sûr qu'ils partiront, fit Victor… Et moi donc ! vous verrez qu'on me rappellera, quoique j'aie passé l'âge ! Vous verrez !

– Toi comme les autres, ricana le jardinier, s'introduisant à son tour. Du moment qu'on peut tenir son fusil… Mais notre aîné qu'a seize ans, Henriot, crois-tu qu'on l'oubliera ?

– Ah ! celui-là, gronda la mère, je le cache, si on veut me le prendre !

– Et les gendarmes ?

Tout le monde gesticulait, s'apostrophait. Et Victor répéta :

– En attendant, il faut s'en aller. On fermera la maison et on partira. C'est le plus sage. On ne peut pas rester comme ça, à vingt pas de la frontière.

À ses yeux, la guerre représentait la fuite désordonnée des vieillards et des femmes, se sauvant par troupeaux et poussant des charrettes encombrées de meubles et de matelas. Et il frappa du pied, résolu à un déménagement immédiat.

Mais un vacarme s'éleva sur la terrasse. Un petit paysan se rua dans le salon.

– Il en a vu ! il en a vu !

Il précédait son maître, le fermier Saboureux, qui arriva en trombe, les yeux hors de la tête.

– J'en ai vu ! j'en ai vu ! Il y en avait cinq. J'en ai vu !

– Mais quoi ? dit Victor en le secouant. Qu'est-ce que t'as vu ?

– Des uhlans !

– Des uhlans ! T’es sûr ?

– Comme je te vois ! Il y en avait cinq à cheval ! Ah ! je les ai bien reconnus d’autrefois… des uhlans, que j’te dis… Ils vont tout brûler !

Au bruit qu’il faisait, Mme Morestal accourut.

– Taisez-vous donc ! Qu’est-ce que vous avez ?

– J’en ai vu, hurla Saboureux… des uhlans ! Ils sont partis chercher les autres.

– Des uhlans, murmura-t-elle avec effroi.

– Oui, comme dans le temps !

– Ah ! Seigneur Dieu… est-ce possible !…

– Je les ai vus, que j’vous dis… Prévenez M. le maire.

Elle s’indigna.

– Le prévenir ! mais il est malade… Taisez-vous donc, à la fin… Philippe, le docteur ?

Philippe reposa l’appareil.

– Le téléphone est occupé militairement, les communications particulières sont interrompues.

– Ah ! fit la vieille dame, mais c’est épouvantable… Que va-t-on devenir ?

Elle ne pensait qu'à Morestal, retenu à la chambre, et aux inconvénients qui résulteraient pour lui de cet état de choses.

On entendit le grelot d'une bicyclette.

– Tenez, s'écria le jardinier en se penchant à la fenêtre du jardin… Voilà mon garçon qui s'amène… La canaille, ce qu'il avance ! Et tu crois, la mère, qu'on le laissera au logis plumer les oies ? Un débrouillard de son espèce !

Quelques secondes plus tard, le gamin débouchait dans le salon. À bout de souffle, titubant, il s'affaissa contre la table et il bégaya, d'une voix sourde :

– La… la guerre…

Philippe, qui, malgré tout, conservait de l'espoir, se jeta sur lui.

– La guerre ?

– Oui… elle est déclarée…

– Par qui ?

– On ne sait pas…

Et Saboureux, repris de colère, bredouilla :

– Parbleu ! je l'avais bien dit… J'ai vu les uhlans… ils étaient cinq.

Un mouvement se produisit parmi les domestiques. Tous se ruèrent à la rencontre d'un nouvel arrivant, Gridoux, le

garde-champêtre, qui galopait sur la terrasse en brandissant une canne. Il les bouscula.

– Fichez-moi la paix !… J'ai une mission ! M. le maire Il faut qu'il vienne On l'attend !

Il semblait furieux que le maire de Saint-Élophe ne fût pas là, prêt à le suivre.

– Pas si fort, donc, Gridoux, exigea Mme Morestal… vous allez le réveiller.

– Il faut le réveiller. On m'envoie de la mairie… Il faut qu'il vienne tout de suite.

Philippe l'empoigna :

– Puisqu'on vous dit de vous taire, cré nom ! Mon père est malade.

– Ça ne fait rien. J'ai la carriole du boucher… Je l'emmène comme ça, tout de go.

– Mais c'est impossible, gémit Mme Morestal. Il est au lit.

– Ça ne fait rien… Il faut des ordres. Il y a toute une compagnie de soldats… les soldats de la manœuvre… La mairie est à l'envers… Il n'y a que lui qui peut se démener.

– Allons donc ! et les adjoints ? Arnauld ? Walter ?

– Ils ont perdu la tête.

– Qui est-ce qui est à la mairie ?

– Tout le monde.

– Le curé ?

– Une poule mouillée !

– Le pasteur ?

– Une tourte ! Il n'y en a qu'un qui ne pleure pas comme les autres… Seulement, jamais M. Morestal ne consentirait… Ils sont fâchés.

– Qui est-ce ?

– L'instituteur.

– Qu'on lui obéisse, alors !… L'instituteur, soit !… Qu'il prenne la direction au nom de mon mari.

Le désir d'épargner tout ennui à Morestal lui donnait une autorité soudaine. Et elle poussa tout le monde, jusqu'à l'escalier, jusqu'au vestibule…

– Allez, qu'on nous laisse… Gridoux, retournez à la mairie…

– C'est ça, dit Saboureux, en étreignant le bras du garde-champêtre, retourne à Saint-Élophe, Gridoux, et qu'on envoie les soldats chez moi, hein ? Qu'on me défende, crebleu ! Les uhlans vont tout brûler, ma maison ! ma grange !

Ils sortirent en tumulte. Longtemps encore, par la fenêtre du jardin, Philippe distingua les exclamations de maître Saboureux. Et l'image de tous ces êtres, bruyants, inquiets, qui s'étourdissaient de paroles et de mouvements, qui se ruaient de côté et d'autre sous des impulsions irraisonnées, cette image

évoquait en lui la vision des grandes foules éperdues que la guerre allait déchaîner comme les vagues d'un océan.

– Allons, se dit-il, c'est l'heure d'agir.

Il prit sur la table un indicateur et chercha la gare de Langoux. À Langoux, passait la nouvelle ligne stratégique qui, suivant les Vosges, descend vers Belfort et vers la Suisse. Le soir même, il s'en rendit compte, il pouvait être à Bâle et coucher à Zurich.

Il se leva et regarda autour de lui, le cœur étreint à l'idée de partir ainsi, sans un adieu. Marthe n'avait pas répondu à sa lettre et demeurait invisible. Son père l'avait chassé et ne lui pardonnerait jamais. Il devait s'en aller furtivement, comme un malfaiteur.

– Eh bien, murmura-t-il, en songeant à l'acte qu'il était sur le point d'accomplir, cela vaut mieux. Quand même, malgré tout, puisque la guerre est déclarée, ne devais-je pas être aux yeux de mon père un malfaiteur, un renégat ? Aurais-je eu le droit de lui voler la moindre parole affectueuse ?

Mme Morestal remonta du jardin, et il l'entendit qui gémissait :

– La guerre ! Seigneur Dieu ! la guerre comme autrefois ! Et ton pauvre père qui est cloué au lit ! Ah ! Philippe, c'est la fin de tout.

Elle remit quelques meubles en place, essuya le tapis avec son tablier, et, quand le salon lui parut en ordre, elle se dirigea vers la porte en disant :

– Il est peut-être réveillé… Que voudra-t-il faire lorsqu'il apprendra ?… Pourvu qu'il se tienne tranquille ! Un homme de son âge…

Philippe s'approcha d'elle, dans un élan instinctif.

– Tu sais que je m'en vais, mère ?

Elle répliqua :

– Tu t'en vas ? Eh bien oui, tu as raison. Je déciderai bien Marthe à te rejoindre…

Il hocha la tête.

– J'ai bien peur…

– Si si, affirma-t-elle, Marthe t'aime beaucoup. Et puis, il y a les enfants qui vous réuniront. J'arrangerai cela… C'est comme pour ton père. Ne t'inquiète pas… Avec le temps, tout s'apaisera entre vous deux. Va, mon garçon… Écris-moi souvent…

– Tu ne m'embrasses pas, mère ?

Elle l'embrassa sur le front, d'un baiser froid et rapide où se révélait la persistance de sa rancune.

Mais au moment d'ouvrir la porte, elle s'arrêta, réfléchit et dit :

– C'est bien à Paris que tu retournes ? Chez toi ?

– Pourquoi cette question, mère ?

– Une idée qui me vient. J'ai la tête dans un tel état, à cause de ton père, que je n'y avais pas songé…

– Quelle idée ? Peux-tu me dire ?

– À propos de cette guerre… Mais non, n'est-ce pas, comme professeur, tu es dispensé…

Il comprit sa crainte, et, comme il ne pouvait la rassurer en lui avouant ses intentions secrètes, il la laissa dans l'erreur.

– Oui, dit-il, je suis dispensé.

– Cependant, tu as fait une période de réserviste ?

– Dans les bureaux. Et c'est là que nous servons, en temps de guerre.

– Ah !… dit-elle, tant mieux… tant mieux… Sans quoi, j'aurais été bien inquiète… Vois-tu… la pensée que tu aurais pu te battre !… recevoir des blessures… Ah ! ce serait horrible !

Elle l'attira contre elle avec une sorte de violence qui ravit Philippe, et l'embrassa comme il avait souhaité de l'être. Il fut sur le point de lui dire :

– Comprends-tu, mère chérie ?… Comprends-tu ce que j'ai tenté l'autre jour ? Des milliers et des milliers de mères vont pleurer… Si grandes qu'elles soient, nos douleurs intimes passeront. Celles qui vont naître demain ne passeront pas. La mort seule est irréparable.

Mais pourquoi des mots ? L'émotion de sa mère ne lui donnait-elle pas entièrement raison ?

Ils demeurèrent enlacés quelques instants, et les pleurs de la vieille dame coulaient sur les joues de Philippe.

À la fin, elle lui dit :

– Tu ne pars pas tout de suite, n'est-ce pas ?

– Le temps de remplir ma valise.

– Comme tu es pressé ! D'ailleurs, tu n'as pas de train à cette heure-là. Non, je veux t'embrasser encore et voir si tu as bien tout ce qu'il te faut. En outre, il est impossible que, Marthe et toi, vous vous quittiez ainsi. Je lui parlerai, à Marthe. Pour le moment, ton père a peut-être besoin de moi…

Il l'accompagna jusqu'à la chambre du malade et, comme elle avait pris en chemin, dans un placard, une pile de serviettes qui l'encombraient, elle lui dit :

– Ouvre-moi, veux-tu ?

Alors, de loin, il avisa son père, inerte, la figure très pâle, et Suzanne qui était assise au pied du lit. Distinctement il aperçut les marques rouges qui balafraient son menton et ses joues.

– Ferme la porte, Suzanne, dit Mme Morestal, une fois entrée.

Suzanne obéit. En s'approchant, elle vit Philippe dans l'ombre du couloir. Elle n'eut pas un geste, pas un tressaillement, et elle ferma la porte sur lui, comme s'il n'avait pas été là.

– Elle non plus, songea Philippe, elle ne me pardonnera jamais, pas plus que mon père et que Marthe.

Et il résolut de s'en aller aussitôt, puisque la tendresse de sa mère lui avait donné un peu de réconfort.

Devant le perron du jardin, il retrouva Victor qui se lamentait au milieu des autres domestiques et préconisait la fuite immédiate.

– En une heure, nous entassons l'argenterie, les pendules, les objets les plus précieux, et nous filons… Quand l'ennemi arrive, plus personne.

Philippe l'appela et lui demanda s'il était possible de trouver une voiture à Saint-Élophe.

– Ah ! monsieur part ? Il a bien raison. Mais tantôt seulement, n'est-ce pas ? avec Mme Philippe ? Je dois conduire Mme Philippe à Saint-Élophe. De là, il y a la diligence qui mène à Noirmont.

– Non, je ne vais pas de ce côté.

– Comment ? mais il n'y a qu'une ligne sur Paris.

– Je ne vais pas à Paris directement. Je dois prendre le train à la gare de Langoux.

– La nouvelle ligne de Suisse ? Mais ça n'en finit pas, monsieur ! On descend jusqu'à Belfort !

– C'est cela, en effet. Quelle distance de Saint-Élophe à Langoux ?

– Cinq kilomètres, pas plus.

– En ce cas, j'irai à pied, conclut Philippe. Merci.

Il avait hâte de quitter le Vieux-Moulin, car il sentait que les événements allaient se précipiter et que, d'une heure à l'autre, il lui serait peut-être interdit de réaliser son projet.

De fait, en remontant, il fut dépassé par Henriot, le fils du jardinier, qui battait des mains.

– Les voilà ! les soldats de la compagnie de manœuvre !… Ils vont au col du Diable, au pas accéléré. On va les voir de la terrasse.

Il était escorté des autres domestiques, de sa mère, de son petit frère qui agitait les mains comme lui, et, tous, ils traversèrent le salon.

Philippe s'avança jusqu'au bord de la terrasse. Déjà la troupe débouchait en bon ordre. C'étaient de jeunes soldats, dont la plupart, imberbes, avaient presque l'air d'enfants qui s'amusent à défiler. Mais il vit sur leur figure une expression inaccoutumée d'inquiétude et de méfiance. Ils marchaient silencieusement, la tête basse, et comme courbés par la fatigue des manœuvres précédentes.

Un commandement retentit en arrière, que deux sous-officiers reprirent d'une voix brève. Il y eut un certain flottement. Puis la colonne s'élança au pas gymnastique dans la descente qui menait à l'Étang-des-Moines.

Et lorsque les derniers rangs eurent défilé en contre-bas de la terrasse, deux officiers à cheval apparurent que suivait un clairon. L'un deux mit promptement pied à terre, jeta la bride au clairon, et gravit l'escalier, tout en criant :

– Je vous rejoins, Fabrègues… Rendez-vous au col du Diable… Prenez position à la ferme Saboureux.

Sur la terrasse, il porta la main à son képi.

– Monsieur Morestal, je vous prie ?

Philippe s'avança :

– Mon père est souffrant, mon capitaine.

La nouvelle affecta visiblement l'officier.

– Ah ! dit-il… je comptais bien sur M. Morestal. J'ai eu le plaisir de faire sa connaissance, et il m'a parlé du Vieux-Moulin… d'une façon que je comprends aujourd'hui. La situation, en effet, est excellente… Mais, pour l'instant, monsieur, je vous en prie… je sais que le téléphone est ici, et j'ai une communication urgente… Excusez-moi… l'heure est si grave…

Philippe le conduisit vers l'appareil. L'officier pressa le bouton d'appel avec impatience et, comme on ne répondait pas aussitôt, il se retourna :

– En attendant, permettez-moi de me présenter… Le capitaine Daspry… J'ai connu monsieur votre père à propos d'un incident assez comique, le massacre des poules de maître Saboureux… Allô ! Allô ! Dieu, que cette communication est difficile à obtenir !… Allô ! Allô !… J'ai même scandalisé M. Morestal en refusant de punir le coupable, le nommé Duvauchel, antimilitariste impénitent… Un motif de ce genre l'aurait mené loin, le bougre…

Il avait une physionomie un peu vulgaire, le teint trop rouge, mais des yeux francs et une allégresse qui le rendaient infiniment sympathique. Il se mit à rire.

– En récompense, Duvauchel m'a promis, ce matin, de tourner le dos à l'ennemi au premier coup de feu et de déser-

ter… Une place de mécano lui est réservée en Suisse… Et, comme dit Duvauchel, « les mécanos de France, il n'y a encore que ceux-là ». Allô !… Ah ! voilà !… Allô ! C'est le capitaine Daspry… Veuillez me donner le poste militaire de Noirmont… Oui, tout de suite… Allô ! Noirmont ?… le poste militaire ? Je voudrais le commandant Dutreuil… Qu'on nous mette en communication… C'est urgent.

Le capitaine se tut. Instinctivement, Philippe saisit l'autre récepteur.

– Vous permettez ?

– Mais certes…

Et Philippe entendit ce dialogue, dont les répliques s'échangèrent, rapides et anxieuses.

– C'est vous, Daspry ?

– Oui, mon commandant.

– Les cyclistes vont ont rejoint ?

– Quels cyclistes ?

– J'en ai envoyé trois à votre recherche.

– Je n'ai encore vu personne. Je suis à la maison Morestal.

– Le Vieux-Moulin ?

– Oui, mon commandant… je vous ai écrit à ce propos.

– Eh bien, qu'y a-t-il, Daspry ?

– Des uhlans se sont montrés au col du Diable.

– Je suis prévenu. La cavalerie de Bœrsweilen est en marche.

– Quoi !

– D'ici une heure elle aura passé la frontière, soutenue par deux régiments d'infanterie.

– Quoi !

– C'est ce que je vous faisais dire par mes cyclistes. Courez au col du Diable.

– Mes hommes y sont, mon commandant. Dès que l'ennemi arrivera, nous nous replierons, tout en gardant contact.

– Non.

– Hein ! Mais c'est impossible, je n'ai que ma compagnie.

– Vous tiendrez, Daspry. Il faut tenir deux heures et demie, trois heures. Mon bataillon sort de la caserne. Le vingt-huitième nous suit à marche forcée. Nous sommes à la frontière vers deux heures de l'après-midi. Il faut tenir.

– Voyons, mon commandant.

– Il faut tenir, Daspry.

D'un geste machinal, l'officier se redressa, rassembla les talons, et répondit :

– On tiendra, mon commandant.

Il lâcha l'appareil et réfléchit quelques secondes. Puis il dit en souriant :

– Bigre, ça commence bien. Deux cents hommes contre quelques milliers… Pendant trois heures ! S'il en reste un de la quatrième compagnie, il aura de la chance, celui-là…

– Mais c'est de la folie ! protesta Philippe.

– Monsieur, les chasseurs alpins et le vingt-huitième de ligne sont en route, et, derrière eux, certainement, la division Dornat. S'ils arrivent trop tard, si les crêtes des Vosges sont prises, si la frontière est franchie, si le vallon de Saint-Élophe est occupé, et cela, le jour même de la déclaration de guerre, – pensez au retentissement que ce premier échec aura dans toute la France. Si, au contraire, une poignée d'hommes se sacrifie… et réussit, l'effet moral sera incalculable. Je tiendrai trois heures, monsieur.

Ces paroles furent prononcées simplement, avec la conviction profonde de l'homme qui envisage toute l'importance de son acte. Déjà il descendait les marches de pierre. En saluant Philippe, il dit encore :

– Vous pouvez féliciter M. Morestal, monsieur. C'est un Français clairvoyant. Tout ce qui se passe, il l'avait prévu. Espérons qu'il n'est pas trop tard.

Il sauta en selle, éperonna son cheval, et partit au galop.

Philippe le suivit des yeux jusqu'à l'Étang-des-Moines. Lorsque l'officier eut disparu derrière un repli de terrain, il laissa échapper un geste de colère, et murmura :

– Cabotinage !

Cependant il braqua la longue-vue sur le col du Diable, et il aperçut, autour de la ferme Saboureux, des soldats qui couraient, grimpant aux rochers de droite et de gauche avec une agilité de jeunes bêtes. Il songea qu'ils avaient oublié leur lassitude, et qu'ils semblaient se divertir à une manœuvre où chacun apportait son effort particulier, sa tactique personnelle et ses dons d'amour-propre et d'initiative.

Il demeura pensif quelques minutes. Mais le temps pressait. Il rappela Victor et monta dans sa chambre.

– Vite, ma valise.

Pêle-mêle, ils entassèrent les papiers, les manuscrits, un peu de linge et les objets de toilette. La valise fut bouclée. Philippe l'empoigna.

– Au revoir, Victor, vous direz à maman que je l'embrasse.

Il traversa le palier. Mais quelqu'un s'élança d'une chambre voisine. C'était Marthe. Elle lui barra le passage.

– Où vas-tu ? demanda-t-elle.

CHAPITRE III

Depuis la veille, retirée chez elle, mais attentive à tout ce qui se passait au Vieux-Moulin, par sa fenêtre ouverte et par sa porte entrebâillée, elle écoutait et observait les allées et venues, le tumulte des domestiques, tout l'affolement d'une maison qui se sent menacée par l'approche d'un cyclone.

Sa crise de haine et de rage dominée, maîtresse d'elle-même, elle ne s'effrayait plus d'un rendez-vous possible entre Philippe et Suzanne. Un autre tourment l'assiégeait. Que comptait faire son mari ? Placé en face d'une éventualité qu'il avait souvent prévue, quelle conduite adopterait-il ?

Et c'est lui qu'elle épiait. Avant de partir elle voulait savoir. Elle entendit sa première conversation avec Victor. Elle assista de loin à sa rencontre avec le capitaine Daspry. Elle le vit entrer dans sa chambre. Elle le vit qui en sortait. Et, malgré elle, bien que poussée par un sentiment très défini, elle se dressa devant lui comme un obstacle.

– Où vas-tu ?

Philippe ne se démonta pas. Il répondit :

– En quoi cela peut-il t'intéresser ?

– Viens, dit-elle, nous avons à parler… Viens.

Elle le fit entrer, ferma la porte et répéta, d'un ton impérieux :

– Où vas-tu, Philippe ?

Il répliqua, aussi nettement :

– Je pars.

– Il n'y a pas de voiture.

– Je vais à pied.

– Jusqu'où ?

– Jusqu'à Noirmont.

– Pour quel train ?

– Le train de Paris.

– Ce n'est pas vrai, dit-elle avec véhémence. Tu ne vas pas à Paris. Tu vas à Langoux prendre le train de Belfort.

– En effet, mais demain matin je serai à Paris.

– Ce n'est pas vrai. Tu ne t'arrêteras pas à Belfort. Tu iras jusqu'à Bâle, jusqu'en Suisse. Et si tu vas en Suisse, ce n'est pas pour un jour, c'est pour des mois… pour la vie !

– Et alors ?

– Tu veux déserter, Philippe.

Il se tut. Et son silence atterra la jeune femme. Si violente que fût la certitude qui la soulevait, Marthe était stupéfaite qu'il ne protestât point.

Elle balbutia :

– Ah ! est-ce possible ? Tu veux déserter !

Philippe s'irrita :

– Eh ! que t'importe ! Depuis hier, tu as une lettre de moi entre les mains, t'offrant une explication. Tu ne réponds même pas ! Soit ! j'ai envers toi des torts irrémédiables. Par ma faute, toute notre vie est brisée. Ton attitude jusqu'ici me prouve que jamais tu ne me pardonneras… Alors, de quel droit me réclames-tu des comptes ?

Elle redit à voix basse, les yeux fixes :

– Tu veux déserter…

– Oui.

– Est-ce croyable ! Je connaissais tes idées contre la guerre… toutes les idées de tes livres… qui sont les miennes… Mais je n'avais jamais réfléchi à cela… Tu ne m'en as jamais parlé… et puis non… je n'aurais pu admettre…

– Il faut pourtant que tu admettes, Marthe.

Il se dirigea vers la porte. De nouveau elle surgit devant lui.

– Laisse-moi passer, dit-il.

– Non.

– Tu es folle !

– Écoute… Philippe…

– Je n'écouterai rien. L'heure n'est pas aux querelles. J'ai résolu de partir. Je partirai. Ce n'est pas un coup de tête. C'est une détermination prise dans le silence et le calme. Laisse-moi passer.

Il voulut dégager la porte. Elle le repoussa, soudain secouée d'une énergie d'autant plus farouche qu'elle sentait son mari plus inflexible. Elle n'avait que quelques minutes, et c'était cela qui l'effrayait. En quelques minutes, il fallait que par des phrases, de pauvres phrases jetées au hasard, elle gagnât la bataille, et contre un ennemi dont elle savait la fougue et l'obstination.

– Laisse-moi passer, répéta-t-il.

– Eh bien, non, non, s'écria-t-elle, tu ne déserteras pas ! Non, tu ne feras pas cette chose infâme ! Il y a des choses qu'on ne fait pas… Celle-là, Philippe, est monstrueuse ! Tiens, veux-tu que je te dise, Philippe ?…

Elle s'approcha de lui, et sourdement :

– Écoute, Philippe… écoute cet aveu… Philippe, ta conduite de dimanche, ta cruauté envers ton père, envers Suzanne, envers nous tous, eh bien, oui, j'ai compris cela… j'ai souffert la mort, j'ai souffert plus que les autres… Chacune de tes paroles entrait en moi comme du feu… Mais, tout de même, Philippe, je comprenais… Il fallait nous sacrifier à la cause de la paix. C'était ton droit, c'était ton devoir de nous immoler tous pour sauver tout un peuple… Mais ce que tu vas faire… Ah ! l'ignominie ! Vois-tu, si tu le faisais… je penserais à toi comme on pense… je ne sais pas… comme on pense à ce qu'il y a de plus abject, avec dégoût…

Il haussa les épaules, impatienté.

– Tant pis si tu ne comprends pas. C'est mon droit… et mon devoir aussi…

– Ton devoir, c'est de rejoindre ton régiment, puisque la guerre est déclarée, et de te battre, oui, de te battre pour la France, comme tous les Français… comme le premier paysan venu, qui peut certes trembler de toute sa pauvre chair humaine et dont les entrailles se vident, mais qui croit que son devoir est d'être là… et qui va de l'avant, tout de même ! Marche comme lui, Philippe ! J'ai admis toutes tes opinions, j'ai été ta compagne, ton associée… Si notre union est rompue, laisse-moi du moins t'adresser cette prière suprême : rejoins ton régiment… ta place est là-bas…

– Ma place est partout, sauf où l'on commet l'acte odieux de tuer, s'exclama Philippe, qui l'avait écoutée malgré lui, et qui se reprenait soudain. Ma place est auprès de mes amis. Ils ont confiance en moi, et j'ai confiance en eux. C'est eux que je dois rejoindre.

– Où ? À Paris ?

– Non. Au premier signal, nous avons juré de nous retrouver en Suisse. De Zurich, nous lancerons un manifeste pour appeler à nous tous les penseurs et tous les révoltés d'Allemagne et de France.

– Mais personne ne répondra à votre appel !

– N'importe ! L'appel aura retenti. Le monde aura entendu la protestation de quelques hommes libres, de professeurs comme moi, d'instituteurs, d'écrivains, d'hommes qui réfléchissent et qui n'agissent que d'après leurs convictions, et non comme des bêtes de somme qui vont à l'abattoir pour s'y faire égorger.

– Tu dois défendre ton pays, fit Marthe, qui cherchait à gagner du temps, dans l'espoir qu'un secours lui arriverait.

– Je dois défendre mes idées ! déclara Philippe. Si mon pays fait une folie, je n'ai pas à le suivre. Qu'est-ce que c'est que ces deux grands peuples, les plus civilisés du monde, et qui vont se battre parce qu'ils ne sont pas d'accord sur l'arrestation d'un subalterne, ou parce que l'un d'eux veut manger le Maroc et que l'autre s'exaspère de n'avoir pas sa part au festin ! Et, pour cela, ils vont s'entre-tuer comme des fauves ! jeter partout le deuil et la misère ! Non, moi, je m'y refuse ! Ces mains-ci, Marthe, ces mains-ci ne tueront pas ! J'ai des frères en Allemagne comme en France. Je n'ai point de haine contre eux. Je ne les tuerai pas.

Elle affectait d'écouter ses arguments avec attention, sachant que, de la sorte, elle le retiendrait un peu plus. Et elle lui dit :

– Ah ! tes frères d'Allemagne, qu'ils aient de la haine ou non, sois sûr qu'ils marcheront contre la France. Tu ne l'aimes donc pas davantage, elle ?

– Si, si, je l'aime, mais justement parce qu'elle est la plus généreuse et la plus noble, parce que, en elle seule, peut germer et s'épanouir l'idée de révolte contre la loi du sang et de la guerre.

– On te traitera de lâche.

– Aujourd'hui peut-être… mais, dans dix ans, dans vingt ans, on nous traitera de héros. Nos noms seront cités comme les noms des bienfaiteurs de l'humanité. Et c'est encore la France qui aura eu cet honneur-là… par nous ! par moi !…

– Mais ton nom sera honni de ton vivant.

– Honni par ceux que je méprise, par ceux qui ont l'état d'esprit de ce capitaine, un des meilleurs cependant, et qui rit et plaisante quand on l'envoie à la mort, avec sa compagnie.

Marthe s'indigna :

– Rire de Français, Philippe, de Français qui dissimule son angoisse sous un peu d'ironie. Rire admirable et qui est la beauté de notre race !

– On ne rit pas devant la mort des autres.

– Oui, Philippe, si c'est pour leur cacher le péril et pour garder à soi seul toute l'horreur et toute l'épouvante... Écoute, Philippe !...

Au loin, de l'autre côté de la maison, des coups de feu avaient retenti. Ce fut, durant quelques secondes, un crépitement ininterrompu de détonations, puis cela s'espaça, et, au bout d'un instant, il n'y eut plus aucun bruit.

Marthe chuchota :

– Le premier coup de fusil, Philippe... Ils se battent à la frontière... C'est ton pays qu'ils défendent... La France menacée... Oh ! ton cœur ne tressaille donc pas comme le cœur d'un fils ? Tu ne sens donc pas les blessures qu'on lui fait... les blessures qu'on veut lui faire ?...

Il avait son attitude de souffrance, gardant les bras croisés sur son buste rigide et fermant à moitié les yeux. Il répondit douloureusement :

– Si, si, je les sens, ces blessures... Mais pourquoi se batelle ? Pour quel amour éperdu de gloire ? N'est-elle pas ivre de succès et de conquêtes ? Rappelle-toi notre voyage à travers

l'Europe… Partout on retrouve des traces de son passage, des cimetières, des charniers qui attestent qu'elle fut la grande victorieuse. N'est-ce pas assez de victoires, assez de conquêtes ?

– Mais, fou que tu es, s'écria Marthe, elle ne cherche pas à conquérir ! Elle se défend ! Évoque cette vision, un moment… La France envahie de nouveau… la France démembrée… la France rayée du monde…

– Mais non, mais non, fit-il, avec un geste de protestation ; il ne s'agit pas de cela !

– Si, il s'agit de cela, il s'agit de sa vie ou de sa mort… Et toi, tu désertes !

Philippe ne bougeait point. Marthe le sentit, sinon ébranlé, du moins inquiet, mal à l'aise. Mais, subitement, il décroisa ses bras, et frappant la table du poing :

– Il le faut ! Il le faut ! J'ai promis !… Et j'ai eu raison de promettre ! Et je tiendrai mon serment ! Ce que tu appelles déserter, c'est combattre, mais le vrai combat ! Moi aussi je vais faire la guerre, mais la guerre d'indépendance et de pensée, et mes compagnons d'héroïsme m'attendent. Va, Marthe, je ne veux plus t'écouter !

Elle se colla contre la porte, les bras étendus :

– Et tes enfants ! tes enfants que tu abandonnes !

– Plus tard, dit-il, tu me les enverras.

Elle leva la main.

– Jamais, je le jure sur leur tête, jamais tu ne les reverras ! Les fils d'un déserteur… Ils te renieront !

– Ils m'aimeront, s'ils comprennent !

– Je leur enseignerai à ne pas te comprendre.

– S'ils ne me comprennent pas, c'est moi qui les renierai. Tant pis pour eux !

Il la prit aux épaules et voulut l'éloigner. Et comme Marthe résistait, il la bouscula, exaspéré par la peur de l'obstacle imprévu qui pouvait survenir, l'arrivée de sa mère, peut-être l'apparition du vieux Morestal.

Marthe faiblit. Aussitôt, il saisit la poignée et tira le battant. Mais, dans un effort suprême, elle fit reculer son mari, et, haletante, désespérée :

– Un mot ! un mot encore ! implorait-elle. Écoute, Philippe, ne fais pas cela… Et, si tu ne le fais pas, eh bien, je suis capable… Oh ! c'est horrible de me contraindre ainsi… Pourtant, je ne veux pas que tu t'en ailles… Écoute, Philippe. Tu connais mon orgueil, ma rancune, et combien j'ai souffert, combien je souffre à cause de Suzanne. Eh bien, j'oublierai tout. Ce n'est pas le pardon que je t'offre, c'est l'oubli. Jamais un seul mot ne rappellera le passé… jamais une allusion… je te le jure ! Mais ne déserte pas, je t'en prie, Philippe, ne fais pas cela.

Elle s'accrochait à ses vêtements et se pressait contre lui en bégayant :

– Non, ne fais pas cela… Que tes enfants n'aient pas cette honte ! Les fils d'un déserteur… Oh ! je t'en conjure, Philippe, reste, nous partirons ensemble… et la vie recommencera comme avant…

Elle se traînait à ses pieds, humble et suppliante, et elle avait l'impression affreuse que ses paroles ne servaient à rien. Elle se heurtait à une idée, rivale contre laquelle toute sa force se brisait. Philippe ne l'entendait point. Aucune pitié même ne l'inclinait vers elle.

Calmement, d'un geste irrésistible, il étreignit les poignets de Marthe, les réunit dans une seule de ses mains, de l'autre ouvrit la porte, et, rejetant sa femme en arrière, il s'enfuit.

Marthe eut une défaillance. D'ailleurs, la valise était là, et elle crut qu'il reviendrait la chercher. Mais, comprenant son erreur, elle se leva subitement et se mit à courir.

– Philippe ! Philippe ! criait-elle.

Comme lui, elle songeait à une intervention étrangère, au vieux Morestal, que les clameurs attireraient et que Philippe trouverait sur son chemin.

– Philippe ! Philippe !

Elle s'effarait, ne sachant où le rejoindre. Dans le jardin, personne. Elle revint vers le salon, car il lui semblait percevoir un bruit de voix. De fait, elle vit un sergent et un soldat qui traversaient la terrasse en hâte, conduits par le fils du jardinier.

– Suivez-moi, ordonnait le gamin… Nous allons monter sur le toit… On domine toute la vallée… Ah ! la longue-vue…

En passant, il saisit l'instrument.

Marthe se précipita. :

– Qu'y a-t-il donc ?

– Impossible de tenir là-bas, fit le sergent… ils sont trop nombreux… on se replie…

– Mais alors, *ils* vont venir ?

– Oui, oui, *Ils* viennent…

Marthe s'avança jusqu'à la terrasse. Un flot de soldats jaillissait de l'escalier.

Dans un coin, elle aperçut Philippe.

Il apostrophait les hommes :

– *Ils* viennent ?

– Oui.

– *Ils* ont passé la frontière ?

– Non, pas encore.

Il se tourna vers sa femme et lui dit, comme une bonne nouvelle :

– *Ils* n'ont pas encore passé la frontière.

Et il alla au-devant d'un autre groupe de soldats.

Alors, Marthe pensa que le destin lui envoyait le secours qu'elle implorait. Elle n'avait plus qu'à s'en remettre aux événements.

CHAPITRE IV

Clairon !… le ralliement… au pas gymnastique… et sans bruit.

C'était le capitaine Daspry, qui arrivait à son tour, l'allure rapide, mais le visage grave et résolu du chef qui commande en une heure solennelle.

Il dit à Philippe :

– M. Morestal est toujours malade ?

Mme Morestal accourait justement.

– Mon mari dort… Il est très las… la morphine… Mais si vous avez besoin de quelque chose, je puis le remplacer. Je connais ses intentions, ses travaux.

– Nous allons tenter l'impossible, dit l'officier.

Et il ajouta, en s'adressant à son lieutenant :

– Quant à rester là-bas, c'eût été fou, n'est-ce pas, Fabrègues ? Il ne s'agit point de démolir quelques uhlans, comme nous l'avons fait, mais de tenir contre toute une brigade qui grimpait l'autre versant… Ah ! c'était combiné de longue main… Et M. Morestal est un rude homme !…

Le clairon sonnait sourdement, et, de tous côtés, par la terrasse, par le jardin, par des portes de service, émergeaient des chasseurs alpins.

– Assez ! ordonna l’officier au clairon, ils ont entendu… et il ne faut pas que l’ennemi entende, lui.

Il tira sa montre.

– Midi… Encore deux heures, au moins… Ah ! si j’avais seulement vingt-cinq ou trente minutes devant moi pour préparer la résistance… Mais rien ne les arrêtera… Le passage est libre…

Il appela :

– Fabrègues !

– Mon capitaine.

– Tous les hommes devant la remise, à gauche du jardin. Au fond de la remise, il y a un grenier à fourrage. Vous démolirez la porte…

– Victor, conduisez monsieur, dit Mme Morestal au domestique… Voici la clef.

– Dans le grenier, continua le capitaine, il y a deux cents sacs de plâtre… Vous boucherez le parapet de cette terrasse… Au galop !… Chaque minute vaut une heure.

Lui-même s’approcha du parapet, qu’il mesura et dont il compta les balustres.

Au loin, à une portée de fusil, le col du Diable se creusait, en coupure profonde, au milieu des grands rocs. La ferme Saboureux gardait l’entrée. On ne voyait encore aucune silhouette.

– Ah ! vingt minutes seulement !… Si je les avais, répéta l'officier… La situation de ce Vieux-Moulin est de premier ordre. On aurait quelques chances…

Un adjudant et deux soldats encore apparurent au haut de l'escalier.

– Eh bien, demanda le capitaine Daspry, *ils* viennent ?

– L'avant-garde bouclait l'usine, à cinq cents mètres du col, répondit l'adjudant.

– Il n'y en a plus d'autres, de la compagnie, derrière vous ?

– Si, mon capitaine, il y a Duvauchel. Il est blessé. On l'a mis sur une civière…

– Duvauchel ! s'écria l'officier avec inquiétude… Ce n'est pas sérieux ?

– Ma foi… je ne sais pas trop.

– Crebleu ! Mais aussi, cet animal-là, on ne voyait que lui, au premier rang !… Impossible de le retenir…

– Ah ! pour ça, ricana l'adjudant, il a une façon à lui de déserter devant l'ennemi… Il fonce en plein dessus, le bougre !

Mais Mme Morestal s'effara.

– Un blessé ! Je vais préparer des bandes, la boîte de pharmacie… Nous avons ce qu'il faut… Tu viens, Marthe ?

– Oui, mère, répondit Marthe, qui ne bougea point.

Elle ne quittait pas son mari des yeux et cherchait à lire sur le visage de Philippe les sentiments qui l'agitaient. Elle l'avait vu d'abord rentrer dans le salon et franchir le vestibule comme s'il pensait aux issues encore libres du jardin. L'irruption des chasseurs l'ayant refoulé, il s'entretint à voix basse avec plusieurs d'entre eux et leur donna du pain et un flacon d'eau-de-vie. Puis, il retourna vers la terrasse. Son inaction, au milieu des allées et venues, le gênait visiblement. Deux fois, il consulta l'horloge du salon, et Marthe devina qu'il songeait à l'heure du train et au temps qu'il lui fallait pour gagner la station de Langoux. Mais elle ne s'alarma point. Chaque seconde tissait autour de lui des liens qui l'attachaient à son insu, et il semblait à Marthe que les événements n'avaient pas d'autre but que de rendre impossible le départ de son mari.

La résistance, cependant, s'organisait. Rapidement, les chasseurs apportaient les sacs de plâtre, que le capitaine faisait aussitôt placer entre les deux balustres. Chacun des sacs était de la hauteur et de la longueur correspondant aux dimensions des intervalles, et laissait, de chaque côté, un espace vide, une meurtrière. Et le vieux Morestal avait même eu le souci d'assortir la couleur de la toile à celle du parapet, afin que l'on ne pût soupçonner de loin qu'il y eût là un ouvrage de défense derrière lequel des tireurs se dissimulaient.

À droite et à gauche de la terrasse, le mur d'enceinte qui fermait le jardin était l'objet des mêmes soins. Le capitaine donna l'ordre aux soldats de ranger des sacs au pied de ce mur pour en rendre le faîte accessible.

Mais des cris rappelèrent le capitaine au salon. Le fils du jardinier dégringolait de son observatoire en criant :

– De la fumée à la ferme Saboureux ! Des flammes ! On voit des flammes !

Le capitaine bondit sur la terrasse.

La fumée, en effet, tourbillonnait au-dessus de la grange. Des lueurs s'allumèrent, faibles encore, hésitantes. Et soudain, comme libérées, les flammes jaillirent en spirales furieuses. Le vent les rabattit aussitôt. Le toit de la maison prit feu. Et ce fut, en quelques minutes, l'incendie violent, la flambée hâtive des poutres vermoulues, du chaume sec, des bottes de foin et de paille accumulées par centaines dans la grange et dans les hangars.

– Au travail ! clama le capitaine joyeusement… Le col du Diable est obstrué par les flammes… Il y en a bien pour quinze ou vingt minutes… et l'ennemi n'a pas d'autre route…

La fièvre s'empara des soldats. Sous le fardeau des sacs, si lourds qu'ils fussent, aucun d'eux ne pliait. Le capitaine répartit les gradés de place en place pour que ses ordres pussent être transmis de la terrasse à toutes les extrémités du domaine.

Le lieutenant Fabrègues survint. Les matériaux manquaient et le mur trop élevé demeurait en plusieurs endroits inaccessibles aux tireurs. Mme Morestal fut héroïque.

– Prenez les meubles, mon capitaine, les chaises, les tables. Démolissez, s'il le faut… Brûlez même… Faites comme si mon mari était là.

– M. Morestal m'a parlé d'un dépôt de cartouches, demanda le capitaine.

– Dans les coffres de la sellerie. Voici les clés.

L'activité redoubla. On mit le Vieux-Moulin au pillage, et les soldats passaient, chargés de matelas, de divans, de vieux

bahuts, de tentures aussi et de tapis avec lesquels on bouchait les trous et les fenêtres.

– Les flammes se propagent, fit le capitaine, en s'avançant jusqu'à l'escalier. Il ne reste rien des bâtiments de maître Saboureux… Mais par quel prodige ?… Qui donc a allumé cet incendie ?…

– Moi.

En haut des marches, un paysan se dressa, la blouse brûlée, la figure noircie.

– Vous, maître Saboureux ?

– Oui, moi, grogna Saboureux d'un ton farouche… Il le fallait bien… Je vous ai entendu là-bas… « Si on pouvait les arrêter, que vous disiez… Si j'avais une demi-heure devant moi !… » La voilà, votre demi-heure… J'ai mis le feu à la baraque.

– Même que j'ai manqué d'y rôtir, ricana le père Poussière, qui accompagnait le fermier… Je dormais dans la paille…

Le capitaine hocha la tête.

– Fichtre ! maître Saboureux, c'est rudement crâne ce que vous avez fait là ! J'avais de vous une fausse opinion. Toutes mes excuses. Voulez-vous me permettre de vous serrer la main ?

Le paysan tendit sa main, puis s'éloigna, le dos ployé en deux. Il s'assit dans un coin du salon. Poussière s'accroupit également, tira de sa besace un morceau de pain, le rompit, et en offrit la moitié à maître Saboureux, comme s'il lui semblait naturel de partager avec celui qui n'avait plus rien.

– Voilà Duvauchel, mon capitaine ! annonça un chasseur. Voilà Duvauchel !

L’escalier étant trop étroit, on avait dû rentrer la civière par le jardin. Vivement, le capitaine courut au-devant du blessé, qui fit un effort pour se mettre sur ses jambes.

– Eh bien ! Duvauchel, on est touché ?

– Mais non, mais non, dit l’homme, dont le visage était livide et dont les yeux brillaient de fièvre. Un pruneau qui m’a chatouillé l’épaule… Histoire de rigoler… Ce n’est rien…

– Mais le sang coule.

– Rien, que j’vous dis, mon capitaine… Je m’y connais… J’en ai assez vu comme mécano !… Dans cinq minutes, il n’y paraîtra plus… et je file…

– Ah ! c’est vrai, tu désertes…

– Parbleu ! les camarades m’attendent.

– Alors, commence par te soigner…

– Me soigner ? Ah ! elle est bonne ! C’est rien qu’on vous dit… moins que rien… une caresse… un souffle…

Un instant, il se tint debout, mais ses paupières battirent, ses mains cherchèrent un appui, et il retomba sur le brancard.

Mme Morestal et Marthe s’empressèrent aussitôt.

– Laissez-moi, maman, je vous en prie, dit Marthe, j’ai l’habitude… Mais vous avez oublié le coton hydrophile… et l’eau

oxygénée… Vite, maman… et des bandes encore, beaucoup de bandes.

Mme Morestal sortit. Marthe se pencha sur le blessé, et, tout de suite, tâta le pouls.

– Ce n'est rien, en effet, dit-elle, l'artère est intacte.

Elle mit la plaie à découvert, et, avec beaucoup de délicatesse, étancha le sang qui ruisselait.

– L'eau oxygénée, vite, maman.

Elle saisit le flacon qu'on lui tendait, et, levant la tête, elle vit Suzanne inclinée comme elle au-dessus du blessé.

– M. Morestal s'éveille, dit la jeune fille… Mme Morestal m'a envoyée à sa place…

Marthe n'eut pas un tressaillement. Il ne parut même pas qu'un mauvais souvenir l'eût effleurée et qu'elle dût faire un effort pour réprimer sa haine.

– Déroule les bandes, dit-elle.

Et Suzanne aussi était calme en face de son ennemie. Aucun sentiment de honte ou d'embarras ne la troublait. Leurs haleines mêlées caressaient le visage du soldat.

Et il ne semblait pas non plus qu'un souvenir d'amour existât entre Philippe et Suzanne, et qu'un lien de chair les unît l'un à l'autre. Ils se regardèrent sans émoi. Marthe elle-même dit à Philippe de déboucher un flacon. Il obéit. Sa main toucha celle de Suzanne. Ni Suzanne ni lui ne frissonnèrent.

Autour d'eux, c'était le travail ininterrompu de tous les hommes, chacun d'eux se conformant aux ordres et les exécutant d'après sa propre initiative, sans confusion et sans tumulte. Les domestiques avaient envahi le salon. Les femmes concouraient à la besogne. Dans la grande angoisse qui étreignait les cœurs, au souffle formidable de la guerre, personne ne songeait plus qu'à sa tâche individuelle, à la contribution d'héroïsme que le destin réclamait de tous. Qu'importaient vraiment les petites blessures de l'orgueil et les petits chagrins que suscitent en nous les raffinements de l'amour ! Que signifiaient les petites trahisons de la vie quotidienne !

– Il va mieux, dit Marthe… Tiens, Suzanne, fais-lui respirer des sels.

Duvauchel ouvrit les yeux. Il aperçut Marthe et Suzanne, sourit et murmura :

– Bigre !… Ça valait la peine… Duvauchel est un veinard…

Mais il y eut, dans la vaste salle, un silence imprévu, comme un arrêt spontané de tous les organes qui fonctionnaient. Et, soudain, une voix s'éleva sur le seuil :

– *Ils* ont passé la frontière ! Il y en a deux qui ont passé la frontière !

Et Victor s'écria :

– Et d'autres viennent ! On voit leurs casques… *Ils* viennent ! *Ils* sont en France !

Les femmes tombèrent à genoux. L'une d'elles gémit :

– Oh ! mon Dieu ! Ayez pitié !

Marthe avait rejoint Philippe à l'entrée de la terrasse, et ils entendirent le capitaine répéter tout bas, avec un accent de désespoir :

– Oui, *ils* sont en France… *Ils* ont traversé la frontière.

– *Ils* sont en France, Philippe, dit Marthe, en prenant la main de son mari.

Et elle sentit que cette main tremblait.

Se redressant vivement, le capitaine commanda :

– Pas un coup de feu !… Que personne ne se montre !

L'ordre vola de bouche en bouche, et, dans le Vieux-Moulin, d'une extrémité à l'autre du domaine, ce fut le silence et l'immobilité. Chacun se tenait à son poste. Tout le long du mur, juchés d'aplomb sur un talus improvisé, les soldats se dissimulaient.

À ce moment, une des portes du salon s'ouvrit, et le père Morestal apparut, au bras de sa femme. Vêtu d'un pantalon et d'une veste, il avait la tête nue, les cheveux en désordre, un foulard noué autour du cou, et il chancelait, les jambes incertaines. Pourtant, une sorte d'allégresse, comme un sourire intérieur, illuminait son visage.

– Laisse-moi, dit-il à sa femme, qui cherchait à le soutenir.

Il assura sa marche et se dirigea vers le râtelier où les douze fusils étaient alignés.

Il en saisit un avec une hâte fébrile, le palpa d'un geste de chasseur qui reconnaît son arme favorite, passa devant Philippe sans paraître le voir, et s'avança jusqu'à la terrasse.

– Vous, monsieur Morestal ! fit le capitaine.

Le vieillard lui dit, en désignant la frontière :

– Ils sont là ?

– Oui.

– Vous résistez ?

– Oui.

– Ils sont nombreux ?

– Vingt contre un.

– Alors ?

– Il le faut.

– Cependant…

– Il le faut, monsieur Morestal, et soyez tranquille, nous tiendrons… j'en ai la certitude.

Morestal prononça, d'un ton plus sourd :

– Rappelez-vous ce que je vous ai dit, capitaine… La route est minée à trois cents pas de cette terrasse… Une allumette…

– Oh ! protesta l'officier. J'espère bien que nous n'en viendrons pas là. J'attends du secours.

– Soit ! reprit Morestal… Mais tout plutôt que de les laisser monter au Vieux-Moulin…

– Ils n'y monteront pas. Il est inadmissible qu'ils y montent avant l'arrivée des troupes françaises.

– Parfait ! Tant que le Vieux-Moulin sera libre, ils ne pourront pas s'établir sur les crêtes et menacer Saint-Élophe.

On voyait distinctement des colonnes de fantassins suivre le défilé du Diable. Là, elles se divisaient, une partie des hommes tournant vers la Butte-aux-Loups, les autres, en nombre plus considérable, car c'était évidemment l'objectif de l'ennemi, les autres descendant vers l'Étang-des-Moines pour s'emparer de la grand-route.

Ceux-là disparurent un moment, cachés par le repli du terrain.

Le capitaine dit à Morestal :

– Quand cette route sera atteinte et que l'assaut commencera, le départ ne sera plus possible… Or, il serait plus prudent que ces dames… et que vous-même…

Morestal eut un tel regard que l'officier n'insista point.

– Allons, allons, dit-il en souriant, ne vous fâchez pas. Aidez-moi plutôt à faire comprendre à ces braves gens…

Il s'adressait aux domestiques, à Victor qui décrochait un fusil, au jardinier, à Henriot, et il les avertit qu'il ne devait rester au Vieux-Moulin que des combattants, tout homme pris les armes à la main s'exposant aux représailles.

Ils le laissèrent parler, et Victor, sans plus songer à la retraite, répondit :

– Ça se peut, mon capitaine. Mais ça, c'est des choses auxquelles on ne pense pas. Moi, je reste.

– Et vous, maître Saboureux ? Vous risquez gros, si l'on prouve que le feu a été allumé par vous.

– Je reste, grogna le paysan, laconique.

– Et vous, le chemineau ?

Le père Poussière n'avait pas encore mangé le morceau de pain tiré de son bissac. Il écoutait et observait, les yeux écarquillés, avec un effort visible d'attention. Il examina le capitaine, son uniforme, les soutaches qui ornaient sa manche, parut réfléchir à des choses mystérieuses, se leva et saisit un fusil.

– À la bonne heure, père Poussière, ricana Morestal. Tu sais bien quel est ton pays, quand il a besoin qu'on le défende.

Un homme avait fait, presque en même temps, le même geste que le chemineau. Une case de plus fut vide au râtelier.

C'était Duvauchel, un peu titubant encore, mais la mine intrépide.

– Comment, Duvauchel, demanda le capitaine Daspry, on ne déserte pas ?

– Vous vous foutez de moi, mon capitaine ! Que ces bougres-là fichent le camp de France, d'abord ! Je déserterai après.

– Mais tu n'as qu'un bras de valide.

– Un bras de mécano, mon capitaine, et de mécano français… Ça en vaut bien deux.

– Passez-m’en un, de fusil, réclama le fils du jardinier, ça me connaît.

Duvauchel se mit à rire.

– Toi aussi le gosse ? Il t’en faut un ? Vous verrez que les petits à la mamelle se lèveront comme les autres. Ah ! crénom ! Mon sang tourne à l’idée qu’ils sont en France !

Tous, ils suivirent le capitaine, qui leur assigna un poste le long du parapet. Les femmes s’occupèrent de mettre des munitions à la portée des tireurs.

Marthe se trouva seule auprès de son mari. Elle vit bien que la scène l’avait remué. Dans la façon dont ces braves gens comprenaient leur devoir, et l’accomplissaient sans y être obligés, simplement et spontanément, il y avait cette sorte de grandeur qui vous touche au plus profond de l’âme.

Elle lui dit :

– Eh bien, Philippe ?

Il ne répondit pas, la figure contractée.

Elle reprit :

– Eh bien, pars… Que fais-tu ? Personne ne s’apercevra de ta fuite… Dépêche-toi… Profite de l’occasion…

Ils entendirent le capitaine interpeller son lieutenant :

– Baissez donc la tête, Fabrègues… On peut vous voir…

Marthe saisit le bras de Philippe, et, se penchant vers lui :

– Mais avoue-le donc que tu ne peux pas partir… que tout cela te bouleverse… et que ton devoir est ici… que tu le sens…

Il se taisait, et elle avisa sur son front deux petites rides qui marquaient l’effort douloureux de sa pensée.

– Les voilà ! les voilà ! fit une voix.

– Oui, dit le capitaine Daspry, qui scrutait la route par l’orifice d’une meurtrière, oui, les voilà !… à six cents mètres au plus… C’est l’avant-garde… Ils longent l’étang sans trop se méfier…

Un sergent vint l’avertir que l’ennemi avait hissé un canon sur le versant du col. L’officier s’alarma, mais le vieux Morestal se mit à rire.

– Qu’ils montent toutes les pièces qu’ils voudront… Ils ne peuvent les établir que sur des emplacements que nous dominons et que j’ai notés. Il suffit de quelques bons tireurs pour rendre impossible une mise en batterie.

Et, se tournant vers son fils, il lui dit tout naturellement, comme si rien ne les avait jamais séparés :

– Tu viens, Philippe ? À nous deux, nous les démolirons.

Le capitaine Daspry s’interposa.

– Ne tirez pas ! Nous ne sommes pas encore découverts. Attendez mes ordres… Il sera toujours temps…

Le vieux Morestal s’était éloigné.

Résolument, Philippe marcha vers la porte qui conduisait au jardin, vers la campagne libre. Mais il n’avait pas fait dix pas,

qu'il s'arrêta. Il semblait souffrir indéfiniment, et Marthe, qui ne le quittait point, Marthe, anxieuse, pleine d'espoir et d'appréhension, assistait aux phases de la lutte tragique.

– Tout le passé s'impose à toi, Philippe, tout ce que le passé t'a légué d'amour pour la France. Écoute-le.

Et répondant aux objections :

– Oui, je sais, ton intelligence se révolte. Mais est-ce que l'intelligence est tout ?… Obéis à ton instinct, Philippe… C'est lui qui a raison.

– Non, non, balbutia-t-il, l'instinct n'a jamais raison.

– Il a raison. Sans quoi tu serais loin déjà. Mais tu ne peux pas. Tout ton être s'y refuse. Tes jambes n'ont pas de force pour la fuite.

Là-bas, le col du Diable déversait des troupes, et encore des troupes, dont on voyait les masses grouillantes. Il devait en venir aussi par le chemin d'Albern, et, de tous côtés, le long de toutes les sentes et à travers toutes les trouées, les hommes d'Allemagne envahissaient le sol de la France.

L'avant-garde atteignait la grand-route, à l'extrémité de l'Étang-des-Moines.

Il y eut un roulement assourdi de tambour, et tout à coup, dans le silence proche, une voix rauque martela un commandement allemand.

Philippe sursauta, comme si on l'avait frappé.

Et Marthe s'agrippait à lui, impitoyable.

– Entends-tu, Philippe ? Comprends-tu ? La parole allemande chez nous ! Leur langue imposée !

– Oh ! non, dit-il, cela ne peut pas être !… Cela ne sera jamais !

– Pourquoi cela ne serait-il jamais ? L'invasion commence… et puis la conquête… et l'asservissement…

Près d'eux, le capitaine ordonna :

– Que personne ne bouge !

Des balles crépitèrent sur les murailles, tandis que les détonations se répercutaient. Une vitre fut cassée à l'étage supérieur. Et des balles encore firent sauter des fragments de pierre à la crête du parapet. L'ennemi, surpris déjà par la disparition des troupes françaises, l'ennemi tâtait le terrain avant de passer sous cette demeure, dont l'aspect morne devait lui sembler équivoque.

– Ah ! fit un soldat, qui pirouetta et vint tomber au seuil du salon, la figure en sang.

Les femmes se précipitèrent.

Philippe, les yeux hagards, contempla cet homme qui allait mourir, cet homme qui était de sa race, qui vivait sous le même ciel que lui, respirait le même air, mangeait le même pain et buvait le même vin.

Marthe avait décroché un fusil et le présentait à Philippe. Il l'empoigna avec une sorte de désespoir.

– Qui m'aurait jamais dit ?… balbutia-t-il.

– Moi, Philippe… J'étais sûre de toi. Il ne s'agit pas de théories, mais de faits implacables. C'est la réalité, aujourd'hui… C'est l'ennemi qui foule le coin de terre où tu es né, où tu jouais, enfant. C'est l'ennemi qui pénètre en France. Défends-la, Philippe.

Il crispait ses poings autour de son fusil, et elle vit que ses yeux étaient pleins de larmes.

Il murmura, tout frémissant de révolte intérieure :

– Nos fils refuseront… Je leur apprendrai à refuser… Ce que je ne peux pas faire, ce que je n'ai pas le courage de faire, ils le feront, eux.

– Peut-être, mais qu'importe l'avenir ! dit-elle ardemment. Qu'importe le devoir de demain ! Notre devoir, à nous, c'est celui d'aujourd'hui.

Une voix chuchota :

– Ils approchent, mon capitaine… Ils approchent…

Une autre voix, à côté de Philippe, la voix d'une des femmes qui soignaient le blessé, gémit :

– Il est mort… Le pauvre gars… il est mort…

À la frontière, le canon tonna.

– Tu viens, Philippe ? appela le vieux Morestal.

– Je viens, père, dit-il.

Très vite, il marcha vers la terrasse et s'agenouilla près de son père, contre les balustres. Marthe s'agenouilla derrière lui,

et elle pleurait en songeant à ce qu'il devait souffrir. Pourtant, elle ne doutait point que, malgré son désespoir, il n'agit en toute conscience.

Le capitaine prononça nettement – et l'ordre fut répété jusqu'au bout du jardin :

– Feu à volonté… À trois cents mètres…

Il y eut quelques secondes d'attente solennelle… Puis, le mot terrible :

– Feu !

Là-bas, au bout de son fusil, près d'un vieux chêne dans les branches duquel il grimpait jadis, Philippe vit un grand diable de soldat qui battait des mains, qui plia ses jambes l'une après l'autre, et qui s'étendit à terre, lentement, comme pour y dormir…

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Octobre 2007
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Gilbert, Jean-Marc, Coolmicro et Fred.